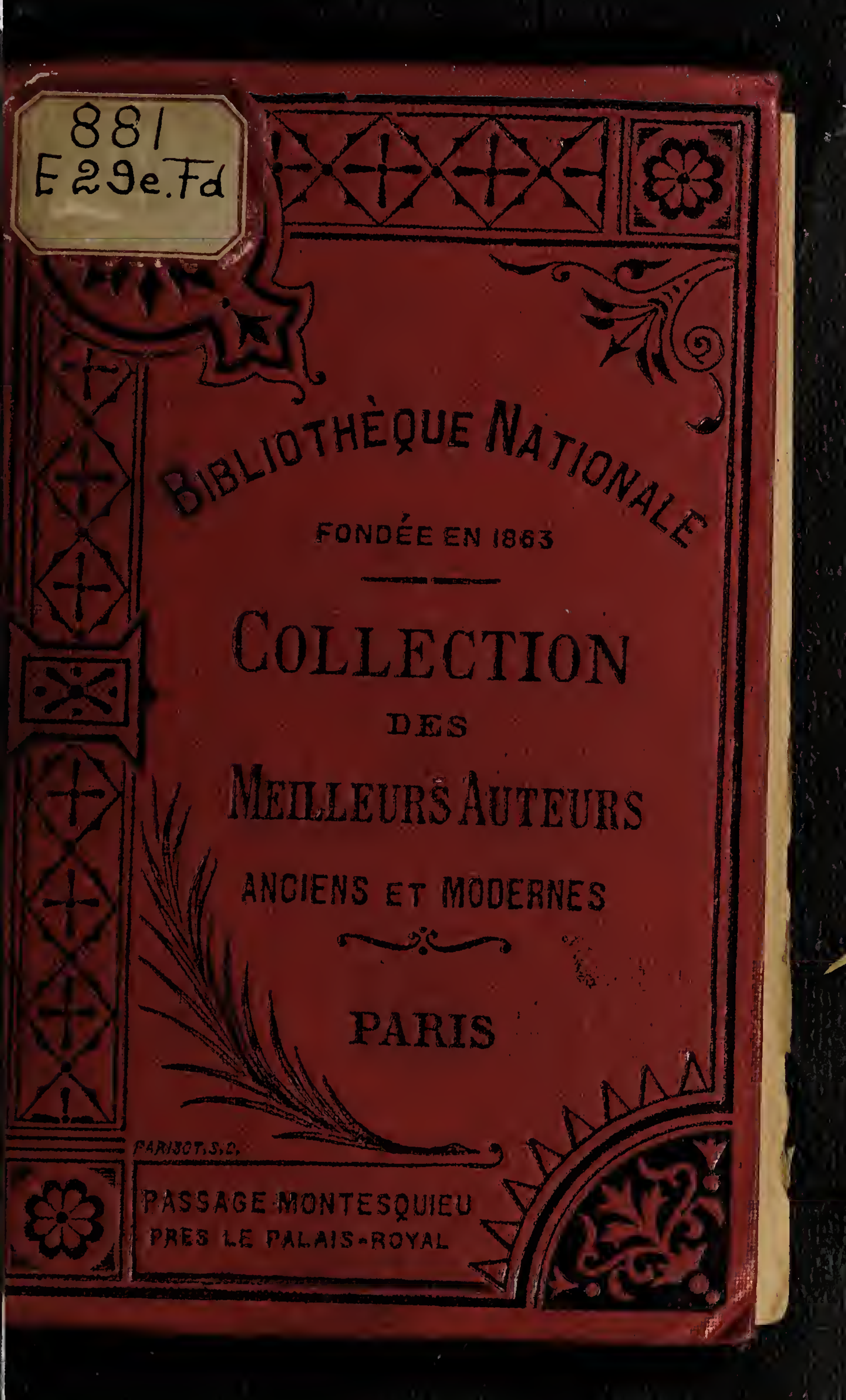


881
E29e.Fd
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
FONDÉE EN 1863
COLLECTION
DES
MEILLEURS AUTEURS
ANCIENS ET MODERNES
PARIS
PARISOT.S.C.
PASSAGE MONTESQUIEU
PRES LE PALAIS-ROYAL



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

LES

MAXIMES D'ÉPICTÈTE

PHILOSOPHE STOÏCIEN

TRADUITES PAR DACIER

MISES DANS UN NOUVEL ORDRE ET PRÉCÉDÉES D'UN COUP D'ŒIL SUR LA PHILOSOPHIE DES GRECS

Par Hippolyte TAMPUCCI

Défaites-vous donc de vos dieux
de boue, et, pour être libres,
ouvrez les yeux à la vérité.

(ÉPICTÈTE, Maxime 331.)

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
PASSAGE MONTESQUIEU (RUE MONTESQUIEU)
Près le Palais-Royal

1911

AVERTISSEMENT

Nous avons choisi, pour cette édition des *Maximes d'Epictète*, la traduction de Dacier. en raison de la simplicité du style clair, énergique, mais sans phraséologie ambitieuse et telle qu'a dû être la manière de s'exprimer de notre stoïcien. Nous ne nous sommes permis qu'un changement, savoir la transposition de l'ordre dans leqnel les maximes étaient présentées. Nous avons pensé qu'il serait agréable au lecteur de trouver reunies ensemble les pensées se rapportant à un même objet Ainsi, bien que, dans un ouvrage de ce genre, les mêmes idées puissent se reproduire sous diverses formes. selon l'occasion, toutefois nous sommes parvenus à classer à la suite les unes des autres les maximes se rattachant plus particulièrement à un sujet distinct, tel que : *les vrais biens, les richesses, la divinité, la mort*, etc. De cette manière, il sera facile au lecteur de se reporter, pour l'approfondir ou s'en mieux pénétrer, à telle ou telle maxime qui l'aura frappé d'abord.

INTRODUCTION

DE LA NÉCESSITÉ DE PROPAGER LES PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE MORALE. — COUP D'OEIL SUR LA PHILOSOPHIE DES GRECS. — PYTHAGORE. — SOCRATE. — ANTISTHÈNES ET LA PHILOSOPHIE CYNIQUE. — ZÉNON ET L'ÉCOLE STOÏCIENNE. — ÉPICTÈTE, SA VIE ET SON ŒUVRE.

I

Dans son admirable *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1), que nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer dans ce travail, Condorcet s'exprimait ainsi :

« On peut instruire la masse entière d'un peuple de tout ce que chaque homme a besoin de savoir... pour connaître ses droits, les défendre et les exercer ; pour être instruit de ses devoirs; pour pouvoir les bien remplir; pour juger ses actions et celles des autres d'après ses propres lumières, et n'être étranger à aucun des sentiments élevés ou délicats qui honorent la nature humaine... Cette conscience de sa dignité qui appartient à l'homme libre, une éducation fondée sur une connaissance approfondie de notre condition morale, ne doivent-elles pas rendre communs à presque tous les hommes ces principes d'une justice rigoureuse et pure, ces mouvements habituels d'une bienveillance active, éclairée, d une sensibilité délicate et généreuse, dont la nature a placé le germe dans tous les cœurs, et qui n'attendent pour s'y développer que la douce influence des lumières et de la liberté... »

Ce sont là de nobles pensées, et d'autant plus remar-

(1) Voir le 37e volume de notre collection.

quables que, au temps où elles furent écrites, elles pouvaient paraître en quelque sorte prophétiques; car la France venait de secouer toutes les servitudes de castes, et il semblait naturel alors de concevoir l'espérance que, grâce aux fortes idées qui bouillonnaient dans ce cratère immense dont le nom immortel est LA RÉVOLUTION DE 1789, grâce à tous les genres d'héroïsme enfantés par cette époque, sublime entre toutes, une éducation large et forte, digne d'elle, allait apprendre aux peuples à SAVOIR et à VOULOIR. Mais depuis ce jour, que de nuages ont passé, obscurcissant ce soleil radieux dont il avait été donné à nos pères de ressentir la bienfaisante chaleur! Quelle suite de déceptions a succédé aux espérances des nations, ballottées entre les manies de conquêtes inutiles, d'efforts rétrogrades, d'immobilité calculée et coupable! Que de mensonges, non pas cachés et honteux, mais étalés au grand jour avec l'impertinence de l'OEil-de-Bœuf, mêlée à l'aménité de l'écurie. Quelle faiblesse de caractère dans les uns, de duplicité dans les autres! Que de lâches apostasies, soutenues avec l'insolence des Turcarets de l'ancien régime, précurseurs des repus d'aujourd'hui!

Et voilà que de tous côtés renaissent les turpitudes des temps passés, comme après un orage on voit une multitude d'insectes éclore des mares fangeuses et se répandre dans les airs, qu'ils infectent et obscurcissent! Voici que ressuscite la manie des distinctions vaniteuses et hébétées : les comtes, les vicomtes pullulent, tandis que les capucins, aux pieds sales et nus, traînent leurs sandales insolentes sur les trottoirs de nos rues et de nos places publiques. Chaque jour on fatigue les populations du récit de miracles apocryphes, en même temps que les loteries soi-disant pieuses font concurrence aux appels de fonds des chevaliers d'industrie, et que sur les murs de la ville expropriée par excellence, l'annonce d'une nouvelle messe en musique, avec les noms de quêteuses en renom, se lit à côté de l'annonce de l'ouverture d'un café-concert, faisant connaître aussi les noms des artistes à la mode dans ces théâtres bâtards. Pendant ce temps, les émules des roués de la Régence rivalisent avec leurs palefreniers dans leurs grâces d'écurie, et se font gloire de suppléer leurs cochers en conduisant, à l'anglaise,

de somptueux équipages, dans lesquels les Du Barry de bas étage étalent lourdement l'ampleur de leurs charmes frelatés et l'impudence de leurs toilettes libidineuses, laissant après elles, sur leur passage, comme la Messaline de Juvénal, une émanation qui révèle au jour les mystères honteux de leurs nuits.

Cette noblesse d'un nouveau genre court, à grandes guides, aux courses anglomanes, l'un des produits les plus clairs du libre-échange des sottises INTERNATIONALES. Et la foule ébahie suit les spéculateurs de bon ton pour aller applaudir avec enthousiasme au mérite artistique d'un cheval essoufflé, dont l'empereur Caligula eût fait à coup sûr un consul ou tout au moins un sénateur.

Cependant les masses, étonnées de ce qu'elles voient et entendent, et désillusionnées de tout ce qu'elles avaient coutume de respecter, en sont arrivées à ne plus comprendre ce qu'elles doivent croire, ce qu'elles peuvent encore espérer.

Au milieu de ce tohu-bohu social, à Dieu ne plaise que nous partagions la pensée de ces théoriciens sophistiques qui, du haut de la supériorité intellectuelle qu'ils s'attribuent, proclament la nécessité de moraliser le *peuple*, en d'autres termes la *vile multitude*, théorie qui fait que chacun d'eux, faisant partie des gens comme il faut, se juge assez instruit, assez moral, mais s'occupe beaucoup de la moralisation des autres. C'est ainsi que nous entendons dire tous les jours qu'il faut moraliser les masses par des gens dont la vie est un résumé de tout ce qu'il y a de plus dissolvant dans la vie des sociétés : égoïsme effréné, trafic de la conscience; mépris des sentiments les plus purs, des droits, des devoirs les plus saints. Hypocrites bavards, ils savent bien qu'ils mentent, et que la plupart des membres de ces basses classes, dont ils parlent, rougiraient d'employer, pour sortir de leur condition, les moyens mis en usage par ces grands professeurs de moralisation pour arriver à la fortune, aux honneurs, au pouvoir. Non : ce qu'on est convenu d'appeler la haute société, à qui pourtant rien n'a manqué, ni l'instruction, ni le loisir d'une vie exempte de besoins, n'offre pas plus d'exemples de moralité que ces masses où vivent obstinément tant de nobles instincts et

dont on peut enregistrer jour par jour les actes de désintéressement, de courage, de dévouement, qui naissent tout naturellement au milieu d'elles. Que leur manque-t-il? Un peu plus de loisirs et plus d'instruction, non de mots, mais de choses, de principes. Et ces masses le sentent bien. Que de fois, à la sortie de ces ateliers, où ils usent leur vie dans des travaux monotones et souvent ingrats, ne voit-on pas les ouvriers, brûlant d'acquérir cette instruction, courir acheter la brochure, le journal qu'ils croient renfermer quelque chose d'utile? Certes, ce n'est pas le nombre des imprimés qui fait défaut; on pourrait plutôt désirer le contraire, car dans cette abondance factice, quelle indigence réelle! On dirait d'un parti pris d'étouffer l'intelligence des classes laborieuses sous un amas de brochures dont le moindre mal qui puisse en résulter est la perte du temps, chose si précieuse pour tous, mais surtout pour ceux qui ne peuvent consacrer à leur instruction que quelques heures dérobées au travail ou prélevées sur le temps du repos. Mais en dehors de ces ouvrages qui ne sont qu'inutiles, que d'autres dans lesquels les notions les plus simples du droit, de la justice, du sentiment, de tout ce qui constitue la nature humaine sont remises en question, que dis-je? défigurées à dessein pour prolonger l'enfance et l'hébétement des populations? Ouvrages d'autant plus dangereux que souvent les noms que l'on voit en tête ont servi d'enseigne à des livres d'un tout autre genre, et que l'on ne sait pas toujours que l'auteur a trouvé plus commode, plus avantageux, pécuniairement parlant, de mentir à ses anciennes croyances, et que, se retranchant derrière la maxime si chère à ses pareils :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais,

il est prêt maintenant à écrire tout ce que l'on voudra qui lui sera payé, soit d'une place lucrative, soit de quelques biftecks de plus que son ordinaire.

Il est temps d'opposer à ces élucubrations funestes des livres qui enseignent clairement, brièvement, fortement, les vrais principes de la philosophie morale.

Cicéron, dans son traité des *Offices*, a dit avec raison : *Tout dans la vie est soumis à des devoirs : y être fidèle, voilà*

l'honneur; les négliger, voilà la honte. Notre vieille Gaule avait aussi une maxime sublime : *Fais ce que dois, advienne que pourra!* Mais ces devoirs, il faut les connaître. Chez nos aïeux, leur loyauté naïve avait bientôt fait la part de l'honneur et de la honte, et alors, entre ces deux situations, il n'y avait jamais d'hésitation. Mais nous avons eu tant de docteurs en tous genres de servilisme, qu'il n'est pas facile à l'heure qu'il est de s'y reconnaître.

Quelques bons ouvrages existent qui pourraient à la longue guider dans la voie où il est instant d'entrer résolûment, mais ils sont pour la plupart d'un prix trop élevé pour qu'ils puissent parvenir jusqu'à la mansarde de l'ouvrier; d'autres exigeraient trop de temps et d'études préliminaires pour être utiles, ou enfin disent de bonnes choses, mais trop faiblement, trop longuement.

Ce sont ces considérations qui nous ont amenés à publier une nouvelle édition des *Maximes* ou *Manuel* d'Épictète, philosophe stoïcien, qui vivait dans les commencements de l'ère chrétienne.

« C'est l'éducation morale, dit Thomas, qui achève l'homme et constitue sa grandeur (1). »

En effet, sans elle pas de principes, pas de caractères. La morale répond à tous les besoins de l'âme et de la société. Parcourez tous les siècles, étudiez toutes les religions, la morale s'élève et plane au-dessus de tous les usages particuliers, au-dessus de tous les dogmes. L'homme juste, honnête, bon, courageux, bienfaisant, observateur religieux de sa parole, est toujours le modèle de ses concitoyens, soit qu'il ait été élevé sous l'empire des cultes de l'Inde, du Coran ou de l'Évangile; et le plus précieux fleuron de ces cultes divers est précisément tout ce qui exprime ce sentiment moral, la grande religion de l'humanité.

Sous ce point de vue, les *Maximes* d'Epictète peuvent être considérées comme un ouvrage précieux, car elles offrent un ensemble de réflexions dont la lecture est saisissante et substantielle. Plusieurs pères de l'Église chrétienne, en-

(1) Éloge de Marc-Aurèle.

tre autres saint Augustin et saint Charles Borromée, prenaient plaisir à cet ouvrage, dont la doctrine est si pure d'ailleurs que, selon le P. Mourgues, le fondateur d'une communauté religieuse, au moyen âge, l'avait adoptée pour en faire, sauf quelques modifications, la règle de son ordre.

II

Mais avant de passer outre, nous croyons utile de rappeler les diverses circonstances qui, modifiant chez les Grecs la marche de la philosophie, ont précédé et amené l'établissement de la Doctrine stoïcienne.

Si nous choisissons cette époque pour point de départ, ce n'est pas que la philosophie n'ait commencé d'exister qu'à ce moment : l'Inde, la Chaldée, l'Égypte, la Judée, avaient leurs sages, leurs savants, leurs prophètes : mais chez des peuples esclaves la science elle-même était soumise au joug. Les prêtres qui, généralement, en étaient les dépositaires, ne livraient aux peuples que ce qui pouvait servir à les manier plus facilement et les retenir dans la dépendance des classes privilégiées. Les prêtres seuls et quelques adeptes choisis avaient la clef des mystères qu'on imposait à l'adoration ignorante des masses. Il n'en fut pas longtemps ainsi en Grèce, chez ce peuple qui, comme le dit Condorcet, « a exercé sur les progrès de l'espèce humaine une influence si puissante et si heureuse, dont le génie lui a ouvert toutes les routes et que la nature avait préparé pour être le bienfaiteur et le guide de toutes les nations, de tous les âges... » Sous les rois des premiers temps, les hommes curieux de science allèrent visiter les pays étrangers. Initiés à tous les progrès qu'avait pu faire l'esprit humain parmi les castes savantes, mais qui, intéressées d'abord à déguiser la vérité, arrivèrent elles-mêmes à ne plus la connaître, les philosophes grecs rentrèrent dans leur patrie avec l'ardent désir de répandre parmi leurs concitoyens cette science qu'ils avaient acquise et de leur en faire partager les bienfaits. En outre des hommes instruits, exilés de ces contrées où la lumière restait *cachée sous le bois-*

seau, se réfugièrent en Grèce et fréquentèrent les philosophes, auxquels ils communiquèrent les secrets qui avaient pu leur échapper dans leurs pérégrinations laborieuses. Les persécutions ne manquèrent pas pour faire entrave au progrès, mais la dignité de caractère et le courage inhérent à la nation grecque ne faillirent pas non plus aux défenseurs de la vérité. Aussi lorsque la Grèce, se débarrassant des rois qui gênaient son développement intellectuel et moral, se fut organisée en républiques, la liberté politique donna au génie grec un élan qui, pour avoir été comprimé, n'en eut que plus de vigueur. Des esprits profonds et hardis enfantèrent ou révélèrent des systèmes d'où jaillirent des clartés soudaines, imprévues. Écoutons encore à ce sujet Condorcet dans l'ouvrage déjà cité :

« Démocrite regardait tous les phénomènes de l'univers comme le résultat des combinaisons et du mouvement de corps simples d'une figure déterminée et immuable, ayant reçu une impulsion première, d'où résulte une quantité d'action qui se modifie dans chaque atome, mais qui dans la masse entière se conserve toujours la même.

« Pythagore, lui, annonçait que l'univers était gouverné par une harmonie dont les propriétés des nombres devaient dévoiler les principes, c'est-à-dire que tous les phénomènes étaient soumis à des lois générales et calculées.

« On reconnaît aisément dans ces deux idées et les systèmes hardis de Descartes et la philosophie de Newton.

« Pythagore découvrit par ses méditations ou reçut, soit de l'Egypte, soit de l'Inde, la véritable disposition des corps célestes et le vrai système du monde : il le fit connaître aux Grecs ; mais ce système était... trop opposé aux idées vulgaires pour que les faibles preuves sur lesquelles on pouvait en établir la vérité fussent capables d'entraîner les esprits. Il resta caché dans le sein de l'école pythagoricienne et fut oublié avec elle pour reparaître vers la fin du seizième siècle, appuyé de preuves plus certaines qui ont triomphé et de la répugnance des sens et des préjugés de la superstition, plus puissants encore et plus dangereux. »

III

PYTHAGORE

Pythagore est l'une des plus grandes figures que nous ait léguées l'antiquité. Non-seulement il savait tout ce qu'il était possible à l'esprit humain d'embrasser, mais encore il joignait à la connaissance des choses ces sentiments généreux qui portent une âme noble à désirer de faire servir au bonheur de tous les découvertes de la science, c'est-à-dire tout ce que l'intelligence humaine et les bienfaits de la nature ont mis à la disposition du progrès. C'était à la fois un savant et un organisateur. Ainsi, non-seulement il contribua par son éloquence, par son courage personnel, à la chute de Phalaris, tyran de Sicile; non-seulement il donna de sages lois à plusieurs peuples qui l'en sollicitèrent; mais il fonda une école dont l'organisation reposait sur des bases admirables : science, morale, patriotisme, s'y enchaînaient, s'y développaient avec une majestueuse harmonie. Aussi cette école produisit-elle des législateurs, d'intrépides défenseurs des droits de l'humanité.

Malheureusement, l'instabilité des choses humaines, cette loi funeste qui fait que toujours, après d'héroïques efforts, survient une époque de deuil où il se trouve des monstres joignant à l'habileté du moment l'infernale pensée d'entraver la marche de l'humanité vers le vrai, le juste, amena une réaction contre le développement que les disciples de Pythagore donnaient aux principes de leur maître bien-aimé. Un tyran les fit brûler tous dans leur école, et cette catastrophe amena un changement déplorable dans la direction imprimée aux esprits. On se rejeta dans l'étude des systèmes; l'ardeur scientifique dégénéra souvent en rêveries à perte de vue sur la formation de l'univers. Nul lien ne rattachant plus entre eux les philosophes, ou plutôt les sophistes, chacun d'eux apportait son monde tout fait et usait de toute son imagination pour en faire prévaloir la

supériorité. De là des discussions oiseuses, puisqu'elles ne s'appuyaient pas sur l'observation des faits, que l'on ne se donnait pas même la peine d'étudier.

IV

SOCRATE

C'est dans ces conjonctures qu'apparut Socrate. Lui aussi, comme Pythagore, était un homme hors ligne et bien digne à tous égards de l'admiration qui s'est attachée à son nom. Fils d'un sculpteur, il exerça lui-même avec distinction cet art qui, en Grèce, était regardé comme l'un des plus honorables. On cite de lui un groupe en marbre, représentant les trois Grâces, qui fut placé dans la citadelle, lieu où l'on n'admettait que les chef-d'œuvre. En outre du talent d'exécution qui le caractérisait, ce travail fit sensation par la raison que Socrate avait introduit dans la sculpture une innovation, en donnant des vêtements aux Grâces, que l'on représentait toujours nues.

Socrate parvint ainsi à l'âge de trente ans, lorsque, ayant remarqué son aptitude pour les études philosophiques, Criton, riche Athénien, le mit généreusement en état de s'y livrer entièrement. Socrate y fit des progrès rapides. Aussi son sens droit et vrai ne fut-il pas longtemps sans remarquer l'insuffisance pour le bonheur de l'homme de ces théories plus ou moins brillantes sur les causes premières. S'efforçant de ramener la philosophie vers les choses que la nature a mises à la portée de l'homme, il voulait que l'on assurât chaque pas avant d'en essayer de nouveaux, et que l'on étudiât l'espace qui nous entoure avant de s'élancer au hasard dans l'inconnu. Il s'attacha surtout à l'étude de la morale, qui enseigne aux hommes à être heureux en obéissant aux aspirations de leur nature : de là l'amour de la vérité, l'indifférence pour les richesses, l'horreur des vices et de la superstition, la haine de la tyrannie, le respect pour les lois de la patrie et de l'humanité, la patience et l'abné-

gation dans les choses ordinaires de la vie, le courage et le dévouement lorsqu'il s'agit de la liberté et du salut de ses semblables.

Bien différent de ces philosophes dont il combattait les stériles théories, l'action chez lui venait appuyer l'enseignement. Trois fois il abandonna ses nobles études pour concourir à la défense du pays, et toujours il fit admirer sa rare intrépidité.

« Au siége de Potidée, pendant une sortie que fit la garnison, ayant trouvé Alcibiade couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et, quelque temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure qu'il avait mérité lui-même.

« A la bataille de Delium, il se retira des derniers, à côté du général, qu'il aidait de ses conseils, marchant à petits pas, et toujours combattant, jusqu'à ce que, ayant vu le jeune Xénophon, épuisé de fatigue et renversé de cheval, il le prit sur ses épaules et le mit en lieu de sûreté. Lachès — c'était le nom du général — avoua depuis qu'il aurait pu compter sur la victoire si tout le monde s'était comporté comme Socrate (1). »

Nous venons de constater le courage du soldat. Voici celui du magistrat. Socrate ayant été porté par le sort au rang de sénateur, fut appelé, avec plusieurs de ses collègues, à présider une assemblée du peuple. Il s'agissait de juger des généraux qui venaient de remporter une victoire signalée sur mer, mais qui, ayant été tout à coup assaillis par une violente tempête, n'avaient pu enterrer les hommes tués dans le combat. Or, une loi existait qui condamnait à la peine de mort quiconque négligerait d'enterrer les morts, et on voulait l'appliquer aux généraux athéniens. Socrate fit ressortir l'absurdité de cette interprétation de la loi dans cette circonstance, mais il fut le seul qui prit la défense des malheureux accusés; et, comme la foule superstitieuse demandait avec fureur que ceux qui s'opposeraient au décret fussent eux-mêmes enveloppés dans son application, les sénateurs effrayés approuvèrent le décret. Socrate, intrépide au milieu des clameurs et des menaces, continua, seul, jus-

(1) Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis en Grèce.*

qu'à la fin, de protester contre une mesure qui outrageait la raison et l'humanité, en même temps qu'elle témoignait d'une atroce ingratitude envers des citoyens qui venaient de sauver la patrie.

Nous avons vu dans Socrate le modèle du magistrat : nous allons trouver en lui le modèle du simple citoyen. A la suite d'une guerre avec les Spartiates, dont l'issue fut malheureuse, le gouvernement démocratique fut renversé à Athènes, et l'aristocratie athénienne, appuyée des armes de l'étranger, établit un gouvernement, composé de trente personnes, que l'on désignait par la dénomination des *Trente tyrans*. Le chef de ce gouvernement, Critias, fit défendre à Socrate de continuer à instruire la jeunesse d'Athènes ; mais, bravant les menaces, inaccessible à la terreur répandue dans la population par le meurtre d'un grand nombre de citoyens, Socrate n'en fut que plus ardent à exhorter les Athéniens à recouvrer leur liberté, et, grâce à son énergique résistance, le peuple se souleva ; Critias et Hippomachus furent tués, et les autres membres du gouvernement des *Trente* furent chassés.

En dehors des circonstances extraordinaires où le devoir le forçait à s'occuper des affaires publiques, Socrate était le plus simple des hommes, ne s'occupant que du soin d'instruire la jeunesse. « En formant de bons citoyens, disait-il, je multiplie les services que je dois à ma patrie. »

« Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le dessein aussi extraordinaire qu'intéressant de détruire, s'il en était temps encore, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité. On vit donc un simple particulier, sans puissance, sans crédit, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun désir de la gloire, se charger du soin pénible et dangereux d'instruire les hommes et de les conduire à la vertu par la vérité ; on le vit consacrer sa vie, tous les moments de sa vie à ce glorieux ministère, l'exercer avec la chaleur et la modération qu'inspire l'amour éclairé du bien public, et soutenir, autant qu'il lui était possible, l'empire chancelant des lois et des mœurs... Il n'affecta point de réunir à des heures marquées ses auditeurs autour de lui ; mais dans les places et les promenades publiques, dans les sociétés choisies, parmi le peuple, il profitait de la moindre occasion pour éclairer sur leurs vrais intérêts le magistrat, l'ar-

tisan, le laboureur, tous ses frères, en un mot; car c'était sous ce point de vue qu'il envisageait tous les hommes. La conversation ne roulait d'abord que sur des choses indifférentes; mais par degrés, et sans s'en apercevoir, ils lui rendaient compte de leur conduite, et la plupart apprenaient avec surprise que dans chaque état le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen... « Si vous êtes es« claves, disait-il, vous ne devez plus compter sur votre « vertu, et par conséquent sur le bonheur. La sagesse, qui « peut seule le procurer, ne fait entendre sa voix qu'à des « hommes libres, ou qui s'efforcent de le devenir. Pour vous « rendre votre liberté, elle n'exige que le sacrifice des be« soins que la nature n'a pas donnés; à mesure qu'on goûte « et qu'on médite ses leçons, on sent aisément toutes ces « servitudes qui troublent et obscurcissent l'esprit; car ce « n'est pas la tyrannie des passions qu'il faut craindre: c'est « celle de l'ignorance qui vous livre entre leurs mains en « exagérant leur puissance. Détruisons son empire, et vous « verrez disparaître ces illusions confuses et mobiles que « vous prenez pour des principes. C'est alors que l'éclat et « la beauté de la vertu font une telle impression sur nos « sens, qu'elles ne résistent plus à l'attrait impérieux qui « les entraîne (1). »

Mais cette supériorité intellectuelle et morale qui éclatait dans toutes les actions de Socrate et le rendait cher aux hommes de bien, ne faisait qu'envenimer contre lui la haine des intrigants et des hypocrites qui ne trouvent le moyen de se produire que lorsque les masses sont ignorantes. D'un côté, comme le dit si bien Condorcet, dans l'ouvrage déjà cité, « sa haine pour les sophistes, son zèle pour ramener vers des sujets plus utiles la philosophie égarée, annonçait aux prêtres que la vérité seule était l'objet de ses recherches; qu'il voulait non faire adopter par les hommes un nouveau système, mais leur apprendre à faire usage de leur raison; et de tous les crimes, c'est celui que l'orgueil sacerdotal doit le moins pardonner (2). » D'un autre côté, tous ces faux philosophes, tous ces auteurs de pièces de théâtre, dans lesquelles les passions de la multitude étaient flattées, exploitées, où l'on enseignait l'immoralité pour

(1) Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis.*
(2) *Esquisse des progrès de l'esprit humain.*

abrutir les masses, et auxquels Socrate ne laissait jamais échapper l'occasion de témoigner tout le mépris que lui inspiraient des talents si mal employés, cette intelligence faussée qui perpétuait le mal et l'erreur, toute cette foule, jalouse des vertus dont elle comprenait la force, mais qu'elle n'avait pas celle d'imiter, se réunit pour perdre un citoyen dont la vie entière était la satire perpétuelle de leurs vices et de leur bassesse. Un complot fut organisé. Des calomnies furent répandues adroitement, pour exciter la haine des classes ignorantes, enfin, une dénonciation fut portée au sénat contre Socrate par un intrigant nommé Mélytus, agent secret des prêtres. Socrate était accusé *de ne pas reconnaître les dieux de la république, de corrompre la jeunesse,* et on demandait la mort pour punition de ces crimes.

Le sénat, égaré par tant de mensonges, effrayé par les clameurs de la haine et de la superstition prononça la sentence : Socrate fut condamné à mourir par le poison.

Si nous ne craignions de trop nous écarter de notre sujet, nous éprouverions un douloureux plaisir à retracer les derniers moments de cette vie consacrée tout entière à la vérité, au dévouement, à la vertu. Rien de plus sublime que le calme, la noblesse, la résignation de ce sage, fier de son innocence et refusant d'échapper par la fuite à une condamnation injuste, pour ne pas donner l'exemple de la désobéissance aux lois de la patrie.

« La mort de Socrate, dit Condorcet, est un événement important dans l'histoire de l'esprit humain. Elle est le premier crime qu'ait enfanté la guerre de la philosophie et de la superstition. »

A peine ce crime fut-il consommé, que l'esprit public se révolta de son atrocité : on se repentit de l'avoir laissé commettre. Les magistrats ordonnèrent un deuil universel. Les boutiques et les lieux publics furent fermés. On condamna à mort l'infâme Mélytus. Les autres accusateurs de Socrate furent bannis, et on érigea au martyr de la vérité une statue dans l'endroit le plus élevé de la ville.

Platon, le disciple le plus distingué de Socrate, s'était

présenté pour le défendre devant le tribunal, qui n'avait pas voulu l'entendre. Il vengea la mémoire de son maître par des écrits qui font aimer le maître et le disciple. Du reste, Platon, doué d'une imagination brillante et d'un rare talent d'écrivain, développa les enseignements de Socrate et de Pythagore en y ajoutant ses propres pensées dans des ouvrages dont on a constamment admiré la noblesse de sentiment ainsi que l'élévation et la pureté de style.

V

ANTISTHÈNES ET L'ÉCOLE CYNIQUE

Du temps même de Socrate, Antisthènes, l'un de ses disciples, avait fondé l'école des Cyniques (Chiens), ainsi nommés, soit parce que dans leurs discours mordants, ils aboyaient après tout le monde, soit par tout autre motif. Antisthènes approuvait la doctrine de Socrate, il pensait que l'homme est un esclave malheureux dès qu'il tient à la vie, à la considération, en un mot, à toute autre chose qu'à la vertu, et que celle-ci consiste à mépriser le luxe, les richesses, et en général tout ce que les hommes estiment et recherchent d'ordinaire. C'était être dans la bonne voie, mais Antisthènes gâta tout en voulant imposer par l'importunité des opinions qu'il eût fallu faire adopter par le raisonnement et surtout par l'exemple. Voici donc Antisthènes errant dans les rues d'Athènes, couvert d'un mauvais manteau, l'épaule chargée d'une besace et un bâton à la main, s'attaquant aux passants et reprenant librement la conduite de tous ceux qui lui paraissaient mériter ses réprimandes. Il fit sensation sur la multitude, comme tout ce qui est nouveau et bizarre, mais Socrate lui disait avec raison : « J'aperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. » Cette parole de bon sens ne corrigea pas Antisthènes, mais il n'en resta pas moins attaché à Socrate. Il fut même l'un des premiers qui, par ses sarcasmes courageux, excita la réaction de l'esprit public en faveur de la mémoire de Socrate.

Le plus célèbre des disciples d'Antisthènes, et dont le nom est resté le prototype de la philosophie cynique, est Diogène. Doué d'un esprit pénétrant, de constance, d'application et d'une grande fermeté de caractère, il outra encore les principes de son maître. Antisthènes, lui, cherchait à corriger les passions, Diogène voulut les détruire. Le sage, selon lui, pour être heureux, devait se rendre indépendant de la fortune, en bravant ses faveurs et les caprices des hommes en secouant les préjugés, les usages, satisfaisant à tous ses besoins en public, affrontant et supportant le ridicule, l'insulte et l'injustice, choquant les usages établis jusque dans les choses indifférentes. Platon disait de lui que c'était Socrate en délire.

Du reste, Diogène était vraiment un homme remarquable. Ayant fait vœu de la plus stricte pauvreté, son vêtement se composait d'une simple tunique et d'un manteau, et ses meubles n'allaient pas au delà de la besace et du bâton traditionnels. Ayant vu un enfant qui buvait dans le creux de sa main, Diogène eut honte de se servir d'une tasse qu'il portait dans sa besace, et il la jeta. Il avait demandé à un de ses amis de lui faire construire une petite cabane, mais ce logement se faisant attendre, Diogène, impatient, ayant trouvé quelque part une espèce de cabane d'argile, en forme de tonneau, se l'appropria. Cette cabane pouvait se rouler lorsqu'on voulait changer de place, et il paraîtrait, du reste, que l'on se servait assez volontiers, en Grèce, de ces sortes de cabanes, puisque Diogène étant allé à Corinthe, y eut à sa disposition un logement du même genre.

Diogène a laissé un nom célèbre, et à juste titre. Aucun philosophe n'a poussé plus loin que lui l'austérité qu'il enseignait. Il allait jusqu'à se rouler, pendant l'été, dans les sables brûlants, et se coucher sur la glace en hiver. Son esprit était tellement vif et ses reparties si heureuses, ses raisons si solides que, malgré le ton mordant de ses discours, aussitôt qu'il paraissait quelque part il était entouré d'auditeurs. Il les reprenait hardiment et sans aucun ménagement sur leur mollesse, leur faste, leur sensualité; il leur recommandait l'amour du travail, la frugalité, le mépris des richesses; il se moquait de la noblesse, de l'amour

des distinctions, qu'il appelait les ornements du vice; il raillait les rhéteurs qui enseignaient l'art de bien dire et non de bien faire. Enfin il exerçait sur tous les défauts du genre humain une censure magistrale. Il est fâcheux qu'il ait conservé les habitudes grossières de la secte à laquelle il appartenait, habitudes d'autant plus blâmables qu'en même temps qu'elles choquaient les bienséances publiques, elles étaient plus nuisibles qu'utiles à la propagation des idées vraiment grandes que Diogène désirait répandre parmi ses concitoyens. Il est juste cependant de remarquer que l'indécence qu'on lui a reprochée était plus, chez lui, dans les manières que dans les mœurs, et c'est par cette considération que beaucoup d'hommes remarquables, au nombre desquels on peut citer saint Chrysostome et saint Jérôme, ont témoigné pour son caractère une véritable admiration.

La secte des cyniques subsista longtemps après Diogène, mais aucun de ses successeurs n'arriva à sa renommée, attendu que, loin de posséder son génie, ils n'avaient guère hérité de la doctrine que les mauvais côtés, ce qui les rendait le jouet de la populace.

VI

ZÉNON ET L'ÉCOLE DES STOÏCIENS

Ce fut cette manière de vivre qui dégoûta Zénon, disciple de Cratès, de suivre plus longtemps la secte des cyniques, et lui donna la pensée de fonder une autre école qui répondît mieux à la haute mission de la philosophie, qui a pour objet d'enseigner la morale par l'exemple non moins que par les discours. Zénon abandonna donc Cratès, bien qu'il estimât particulièrement son caractère, et après avoir suivi les leçons de plusieurs philosophes, disciples de Socrate, il arrêta le plan d'un enseignement qui réunît à la pureté de la doctrine de Socrate ce qu'il y avait de mâle, d'énergique et de fier dans celle des cyniques.

Il y avait à Athènes une galerie que l'on appelait le *Por*

tique (en grec *Stoa*). Elle était décorée de peintures, et dans cet endroit un grand nombre de citoyens avaient été massacrés sous le gouvernement des trente tyrans que nous avons vus précédemment renversés par le courage de Socrate. Zénon choisit ce lieu pour y réunir ses disciples, afin de le purifier en quelque sorte du souvenir funeste qui s'y rattachait. C'est de là que l'on donnait indifféremment à l'école de Zénon la dénomination du Portique ou des Stoïciens.

L'objet principal de la doctrine de Zénon était la morale pratique. Il en établit les principes et les règles nécessaires pour les approfondir et en faciliter l'application; en un mot, il en forma une science toute nouvelle, qui devint un véritable cours de philosophie morale, propre à créer des hommes et des citoyens.

Nous empruntons encore à Condorcet la définition de cette doctrine :

« Les stoïciens, dit-il, firent consister la vertu et le bonheur dans la possession d'une âme également insensible à la volupté et à la douleur; affranchie de toutes les passions, supérieure à toutes les craintes, à toutes les faiblesses, ne connaissant de véritable bien que la vertu, de mal réel que les remords. Ils croyaient que l'homme a le pouvoir de s'élever à cette hauteur s'il en a une volonté forte et constante, et qu'alors, indépendant de la fortune, toujours maître de lui-même, il est également inaccessible au vice et au malheur.

« Un esprit unique anime le monde. Il est présent partout, si même il n'est pas tout, s'il existe autre chose que lui. Les âmes humaines en sont les émanations. Celle du sage qui n'a point souillé la pureté de son origine se réunit au moment de la mort à cet esprit universel. La mort serait donc un bien si pour le sage, soumis à la nature, endurci contre tout ce que les hommes vulgaires appellent des maux, il n'y avait pas plus de grandeur à la regarder comme une chose indifférente. »

Telle est l'essence de la doctrine stoïcienne, et son fondateur se montra constamment digne de l'œuvre qu'il avait créée. Ses grands travaux, son désintéressement, sa tempérance, lui acquirent l'estime universelle. Il fut inhumé avec pompe, aux frais de la République, et un décret fut rendu qui déclarait que Zénon avait toujours, en cultivant la phi-

losophie, enseigné aux jeunes gens la sagesse et la vertu et excité tout le monde à faire le bien par l'exemple de sa propre vie, toujours conforme à sa doctrine.

Une renommée si pure contribua puissamment à propager la doctrine stoïcienne, et l'on conçoit dès lors aisément que, par le développement rapide qui lui fut donné dans la Grèce d'abord et ensuite en Italie, il se soit rencontré, dans les derniers temps de la République romaine et sous la tyrannie des empereurs, tant de grands citoyens qui préférèrent la mort à l'ignominie de la servitude et que le christianisme à sa naissance trouva un si grand nombre de disciples, non-seulement doués d'abnégation, indifférents aux richesses, aux honneurs, mais encore prêts à affronter avec un calme sublime les tourments imaginés par les empereurs romains et par leurs satellites. En effet, la doctrine stoïcienne s'était infiltrée parmi les populations, grâce à la splendeur que lui avait donnée l'exemple des Caton, des Brutus, des Lucain, des Rusticus, des Helvidius ; à ce point que, parmi les premiers évêques chrétiens, en outre d'un grand nombre de philosophes platoniciens, on en comptait qui professaient la doctrine stoïcienne, entre autres saint Clément d'Alexandrie. Au surplus, saint Ambroise, évêque de Milan, parlait en stoïcien lorsqu'il disait, quand l'empereur Valentinien voulut le forcer à abandonner une des églises de Milan :

« ... J'étais préparé, en cas qu'on se fût porté à ce que ceux qui ont la souveraine puissance ont accoutumé de faire, à souffrir ce qui était convenable à un évêque... je n'ai pas accoutumé de m'enfuir... Si l'on me demandait quelque chose qui m'appartînt, je ne ferais pas difficulté de l'abandonner... Si donc vous me demandez mon patrimoine, prenez-le ; si vous voulez mon corps, je vous le présente. Si vous me voulez mettre en prison et même me faire mourir, je le souffrirai avec joie. »

VII

ÉPICTÈTE.

Telle était l'école à laquelle appartenait Épictète, le philosophe dont il nous reste à nous occuper.

On a peu de détails sur la vie d'Épictète; mais on sait qu'il naquit à Hiéropolis, ville de Phrygie, et qu'il fut esclave, à Rome, d'un nommé Épaphrodite, que les uns font affranchi et favori de Néron, d'autres son secrétaire, d'autres enfin capitaine des gardes de cet empereur. Dans tous les cas, il paraîtrait que ce serait à son maître même que s'appliqueraient les railleries d'Épictète sur un certain Épaphrodite dont il est question dans ses *Maximes* (1).

Il est à remarquer, du reste, que ce titre d'esclave n'avait pas, en beaucoup de circonstances, la signification que nous lui donnons, car il y avait plusieurs sortes d'esclaves. Ainsi, les prisonniers de guerre réduits en esclavage étaient regardés comme des hommes d'une race malheureuse et non comme des êtres d'une espèce inférieure. D'autres circonstances pouvaient amener que des hommes d'un mérite distingué fussent réduits à la condition d'esclave. C'est ce qui arriva à Diogène lui-même, ainsi qu'à Xénocrate, le plus célèbre des disciples de Platon qui, ayant négligé de payer sa part des contributions, fut vendu par le collecteur des impôts. D'ailleurs, les personnes ayant rang de citoyens ne s'occupant point des détails du commerce, de l'agriculture et des fabriques, c'étaient les esclaves qui en étaient chargés; de sorte qu'un grand nombre d'entre eux remplissaient des emplois qui répondaient à ceux de nos garçons de ferme et de labour, de nos fermiers, de nos contre-maîtres de fabrique, de nos régisseurs, et il arrivait souvent ou que, après avoir réalisé quelques économies, ils achetaient leur liberté et faisaient quelque entreprise à leur compte, ou que leurs maîtres, satisfaits de leur conduite,

(1) Voir les maximes 135, 291 et 316.

les affranchissaient. De plus, lorsque quelque esclave avait de l'instruction, on l'employa t à l'éducation des enfants de ses patrons, comme Diogène, ou il était chargé du soin de la bibliothèque ou d'un autre emploi relevé dans la maison. La condition d'une partie de ces esclaves n'était donc pas inférieure à celle d'un grand nombre de personnes qui, dans nos sociétés modernes, font usage de leur travail manuel, de leur intelligence, de leur in truction pour le compte d'autrui. Épictète dit, avec raison :

« Il y a de petits et de grands esclaves. Les petits sont ceux qui se rendent esclaves pour de petites choses, pour des dîners, pour un logement, pour de petits services ; et les grands sont ceux qui se rendent esclaves pour le consulat, pour des gouvernements de provinces. Tu en vois devant qui on porte les haches et les faisceaux, et ces derniers sont bien plus esclaves que les autres. »

A ce compte, il y a tout lieu de penser que si Épictète vivait parmi nous, il trouverait que le nombre des citoyens, c'est-à-dire des hommes libres, est bien peu considérable.

Quoi qu'il en soit du rang que pouvait occuper Epictète dans la maison de son maître, il paraît que ce dernier avait une certaine familiarité avec son esclave, puisqu'il jouait avec lui, d'une manière un peu brutale, il est vrai, car on raconte qu'un jour Épictète (lequel était boiteux, depuis son enfance, d'une jambe attaquée d'un mal qu'on n'avait pu guérir) dit à son maître que, s'il continuait de jouer ainsi, il lui casserait la jambe, et Épaphrodite, ne tenant pas compte de cette observation, la jambe malade fut cassée en effet. Épictète se contenta de dire froidement :

— Je vous l'avais bien dit que vous me casseriez la jambe : la voilà cassée.

Une observation si calme dans une circonstance de ce genre peint d'une manière bien expressive et le caractère de notre philosophe et sa doctrine, dont la base principale était : S'ABSTENIR ET SOUFFRIR.

Toute sa vie y a répondu. Soit qu'il ait été affranchi par son maître, soit que la mort de celui-ci lui ait rendu naturellement sa liberté, il vécut à Rome dans une très-grande pauvreté. Il habitait une petite chambre dont la porte ne

fermait même pas, et n'avait d'autres meubles qu'une table, quelques siéges, une lampe en terre, et pour coucher qu'une simple paillasse, selon l'habitude des stoïciens. C'est dans cet état de misère et de souffrance qu'il composa, en grec, un distique dont le sens était :

« Je suis Épictète, esclave, estropié ; un autre Irus en pauvreté et en misère, et cependant aimé des dieux ! »

Il disait à ce propos : « Les dieux me laissent dans la pauvreté, dans la bassesse, dans l'esclavage. Ce n'est pas par haine pour moi ; ils veulent que je leur serve de témoin auprès des autres hommes. »

Ce calme dans l'adversité, cette soumission aux événements de la vie se trouvent expliqués par cette maxime de notre philosophe :

« La liberté consiste à vouloir que les choses arrivent non comme il te plaît mais comme elles arrivent. »

Mais, qu'on y prenne garde, ce calme, cette soumission n'est pas celle de la brute : c'est celle de l'homme fait, qui juge et se décide par la raison et maintient dans toute sa force et sa noblesse la liberté de sa conscience. C'est dans ce sens que le duc de Lévis a dit :

« Lorsque la résistance est inutile, la sagesse se soumet, la folie s'agite, la faiblesse se plaint, la bassesse flatte, la fierté supporte et se tait (1). »

Il est bon de remarquer que l'époque où vint Épictète était bien propre à développer dans un esprit sain le besoin, les hautes aspirations de la philosophie, et surtout de la philosophie stoïcienne. Si la vue d'esclaves en état d'ivresse suffisait pour engager les jeunes gens de Sparte à fuir les excès de cette habitude honteuse, qu'on juge si le spectacle des débordements et des cruautés, disons mieux, de la folie furieuse des empereurs romains, n'était pas de nature à redoubler dans l'âme de notre philosophe l'horreur du vice et le mépris de tout ce qui portait l'empreinte, le

(1) *Maximes et préceptes*, par M. le duc de Lévis.

sachet de la tyrannie. Jetons un coup d'œil rapide sur cette série presque non interrompue de monstres dont les noms, à vingt siècles de distance, soulèvent encore les cœurs de haine et de dégoût.

VIII

DES EMPEREURS ROMAINS CONTEMPORAINS D'ÉPICTÈTE.

Dans sa jeunesse, Épictète a pu entendre raconter la vie de ce Tibère qui a laissé une mémoire si pleine de cruautés et de débauches. Homme de génie pourtant, et qui souvent s'indignait de trouver tant de bassesse et de lâcheté dans tout ce qui l'entourait. Mais Épictète a vu certainement l'imbécile Caligula, qui se glorifiait d'être le fruit d'un inceste, qui se faisait bâtir des temples et envoyait sa statue à Jérusalem, avec ordre de la placer dans le temple et de l'y adorer comme un Dieu.

A celui-ci succède Claude, connu dans l'histoire pour ses lâches complaisances pour les débauches publiques de sa femme Messaline, dont il signa le contrat de mariage avec un jeune débauché, Silius, et par son caractère versatile, qui le rendait tour à tour avare ou libéral, clément ou cruel : esclave des intérêts ou des passions de tous ceux qui l'approchaient.

Voici maintenant Néron, ce coureur de mauvais lieux, assassin de son précepteur Sénèque; de Lucain, le poëte, qui n'admirait pas assez les vers impériaux; de Corbulon, dont les talents militaires et les vertus lui portaient ombrage; assassin de sa tante Domitia, de sa femme Octavie, enfin de sa propre mère, Agrippine; Néron, qui passait une partie de sa vie à réciter des vers en plein théâtre en s'accompagnant d'un luth, et se glorifiait de son adresse à conduire une voiture, lorsqu'il faisait concurrence aux cochers du Cirque; qui, dans ses goûts *fantaisistes*, comme on dirait aujourd'hui, mettait le feu à Rome pour jouir de ce beau spectacle, et, profitant de ce moyen commode d'expropriation, faisait re-

construire sur des plans dressés par lui les quartiers incendiés; Néron enfin, qui couronnait tous ses crimes en ouvrant la persécution contre les chrétiens, ces *ennemis de l'empire*, qui osaient penser autrement que les prêtres de la religion d'État et mouraient avec calme, avec joie, en confessant la liberté de la conscience et le dogme de la fraternité humaine!

Après, c'est Galba qui, content d'avoir acheté l'empire aux prétoriens, est massacré ensuite par cette milice, assemblage de soldats privilégiés, tyrans subalternes qui vendaient au plus offrant leur protection honteuse et qui, lorsqu'ils avaient dissipé dans les orgies et les débauches le prix du massacre et de la trahison, se hâtaient de conclure un autre marché avec un nouveau César!

Puis vient Othon, compagnon de débauche de Néron, empereur d'un jour et qui se tue lui-même pour échapper à la vengeance de Vitellius, son concurrent à ce trône couvert de sang.

Il y arrive ce Vitellius, César ivrogne qui, en parcourant après l'action le champ de bataille qui lui a donné l'empire trouve que les corps morts de l'ennemi sentent toujours bon; assassin aussi de sa mère, et qui, lorsque les soldats bourreaux dont il a acheté d'abord l'appui, l'abandonnent à son tour, pleure et demande la vie et, épouvanté, court se cacher chez le portier de son palais, dans la loge des chiens, d'où on le tire pour le massacrer : pourriture physique et morale déguisée sous un manteau impérial.

Puis vient Vespasien, lâche adulateur des affranchis tant qu'ils peuvent servir à son élévation. Prince usurier, inventeur d'un impôt sur les urines et les boues de Rome; bourreau d'un million de juifs qui défendaient leurs lois, leur religion, leur liberté. Bourreau également de cette noble Éponine, coupable d'avoir, pendant dix ans, soustrait à la fureur impériale son mari, Sabinus, qui lui aussi avait voulu être empereur, au lieu de rester citoyen pour défendre l'indépendance du sol sacré de la vieille Gaule. Vespasien, qui chassa de Rome les philosophes, séditieux osant parler de morale et de liberté devant les maîtres du monde!

Nous voici arrivé à Domitien : assassin aussi (car c'était de règle et l'un des priviléges du souverain), il commence, son frère Titus étant près de mourir, par le faire mettre dans une cuve pleine de neige, *pour le rafraîchir*, disait-il,

mais il n'attend même pas cette mort, qu'il désirait ardemment, pour se faire nommer empereur. Il fait condamner au supplice, pour adultère, un grand nombre de personnes, mais il enlève la femme d'Émilius Lamina. Il a de Julia Sabina, sa nièce, un fils, et la force à le tuer, ce qui la fait mourir de chagrin. Il fait empoisonner Agricola, le vainqueur des Bretons; rechercher et massacrer tous ceux qui pouvaient exister d'entre les descendants de David. Il va en Allemagne pour soumettre les Cattes, ne livre aucune bataille, mais ne s'en fait pas moins, à son retour, décerner le triomphe, se faisant suivre par des troupes d'esclaves achetés exprès pour la cérémonie, et imitant par leur chevelure en désordre la contenance de prisonniers de guerre. Enfin il défend que désormais on lui donne d'autre nom que celui de *Divin*. Il était naturel qu'un monarque de ce genre persécutât de nouveau les chrétiens. Aussi est-ce ce qui arriva en effet, et Domitien mit le comble à cette gloire en chassant de Rome tout ce qui pouvait être resté de philosophes après les persécutions précédentes : le mérite de ces hommes d'élite et l'admiration dont ils étaient l'objet, la sévérité de leurs mœurs, la fierté de leurs discours, tout portait ombrage au divin empereur.

Il a manqué à Épictète, pour compléter son éducation, d'avoir pu étudier la perversité humaine développée, par la civilisation impériale, dans la personne de Caracalla, qui résuma en lui tous les vices, toutes les folies, tous les crimes de ses prédécesseurs. Amant de sa mère, il assassine entre les bras de celle-ci son propre frère, Géta, son associé à l'empire, l'accusant d'avoir lui-même tenté de le tuer; puis après avoir gorgé d'or les prétoriens et les autres troupes qui menaçaient de se révolter pour être achetées plus cher, il fait mettre sa victime au rang des dieux! Maintenant le voilà qui veut être conquérant et qui, après avoir combattu les Allemands et défié leurs chefs en combat singulier, leur donne des sommes considérables pour qu'ils consentent à se retirer au delà du Rhin. Ce que voyant, d'autres peuples barbares lui envoient déclarer la guerre. Il reçoit leurs ambassadeurs, leur vante ses forces et ensuite leur donne de l'argent pour avoir la paix : ce qui ne l'empêche pas de prendre le surnom de Germanique et d'Allemanique. Il fait

massacrer par ses soldats les habitants d'Alexandrie, qui n'avaient pu cacher leur mépris pour lui après l'assassinat de Géta, puis il fait fermer le musée, où se tenaient les assemblées des philosophes et des savants. Mais, pour se distraire il faisait construire à Rome des édifices publics, entre autres des bains somptueux où l'on comptait cent chaises de marbre magnifiques : cœur plein de vices, esprit pétri de mensonges et de cruauté; génie faible et présomptueux, rempli d'irrésolution, qui ne voulait suivre aucun avis et dépensait des sommes immenses pour exécuter des projets ridicules, satisfaire à ses plaisirs et contenter ses soldats et ses favoris, lesquels l'aidaient à maintenir dans l'obéissance les peuples accablés d'impôts. Présomptueux qui, à sa mère, s'effrayant de ses exactions dans les provinces, répondait en montrant son épée : *Tant que celle-ci nous demeurera, l'argent ne nous manquera pas;* insolent despote qui écrivait au Sénat, assez lâche pour le supporter, qu'*il n'ignorait pas qu'on blâmait sa conduite, mais qu'il ne s'en inquiétait pas, parce qu'il avait des soldats bien armés*. Enfin un soldat prétorien le tua, et Rome et l'univers, débarrassés de ce monstre, respirèrent.

IX

Nous avons voulu, en rappelant les crimes et les folies de Caracalla, compléter pour nos lecteurs le tableau des turpitudes de ces Césars, de ces maîtres de l'univers qui invariablement passaient dieux à leur mort. Mais, ainsi que nous l'avons dit, Épictète ne vivait plus à l'époque où régnait ce modèle des tyrans. Chassé de Rome par Domitien, Épictète y revint pour voir à la scélératesse couronnée succéder enfin des hommes de talent et de vertu : Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, qui consolèrent Rome de tant de souffrances, de malheurs et de honte. Sous ces empereurs, Épictète fut apprécié et respecté. Adrien surtout l'aima beaucoup. Les personnes les plus considérables par leurs dignités allaient volontiers le consulter, et il leur parlait à tous avec une grande liberté et une noble franchise.

Ainsi qu'il est arrivé à plusieurs des principaux philosophes de l'antiquité, Épictète n'a laissé aucun ouvrage. Son enseignement consistait, comme celui de Socrate, en conversations, en dissertations sur divers sujets, plus ou moins développés selon l'importance de chacun d'eux. C'est ce qui peut donner le secret du mérite des maximes d'Épictète. L'habitude de réfléchir sans cesse sur la nature de l'homme et les devoirs qui en résultent, et surtout l'éloignement que professaient les stoïciens pour les ornements ambitieux du style, donnèrent au langage d'Épictète, à ses arguments une mâle simplicité, une concision énergique, dignes des grandes vérités que le philosophe avait à formuler. Aussi, ces vérités, ces raisonnements restaient-ils gravés profondément dans l'esprit de ses auditeurs, et c'est ainsi qu'Arrien, son disciple, dans les dissertations qu'il composa sur la vie et les enseignements de son maître, en put reproduire fidèlement les principales pensées, dont il forma même un recueil, sous le titre de Manuel d'Épictète. Depuis, l'un des traducteurs de cet ouvrage, Dacier, dont nous publions la traduction, a extrait lui-même un grand nombre de maximes d'Épictète rapportées dans les dissertations d'Arrien, et que celui-ci n'avait pas comprises dans son *Manuel*, bien qu'elles fussent d'une grande beauté. En outre, Stobée, écrivain du cinquième siècle, avait, de son côté, recueilli plusieurs sentences très-remarquables d'Épictète, qui avaient sans doute échappé à la vigilance d'Arrien. C'est de l'ensemble de ces maximes que se trouve composé le travail que nous offrons à nos lecteurs. Qu'ils se rappellent la filiation que nous avons établie précédemment entre les divers systèmes des philosophes grecs jusqu'à Zénon, ils verront que la philosophie stoïcienne est le résumé de tout ce qui a été pensé et enseigné de plus élevé sur la nature de l'homme et les devoirs qu'elle impose. Aussi les maximes d'Épictète forment-elles un ensemble de doctrine tel qu'il n'est guère de situation de la vie pour laquelle elle n'offre un enseignement. Pas de défaillance morale à laquelle elle ne vous arrache avec vigueur; pas d'opinion fausse qu'elle ne dissipe, pas de sentiment honteux dont elle ne fasse rougir. Soumission aux ordres de la nature; indulgence pour les autres; sévérité pour soi-même; courage à supporter la souffrance, mais

commisération pour ceux qui souffrent; mépris de tout ce qui est bas et lâche; liberté de la conscience, indépendance de la pensée jusque sous la hache des tyrans; voilà l'enseignement d'Épictète, et l'homme de cœur, en méditant ces pages, se sent heureux et fier d'y retrouver ses convictions, ses aspirations, et de communier ainsi, à travers les âges, avec les apôtres de tout ce qu'il y a de plus élevé dans l'intelligence, de plus pur dans les sentiments de cette grande famille que l'on appelle l'humanité.

X

L'empereur Marc-Aurèle, c'est-à-dire l'homme le plus éclairé, le plus honnête à qui il ait été donné de gouverner les peuples, et qui, lui aussi, était stoïcien, Marc-Aurèle exprime, dans ses mémoires, l'obligation qu'il avait à Rusticus, l'un de ses précepteurs, resté son ami, de lui avoir procuré le premier les *Discours mémorables d'Épictète.*

Et moi, esclave comme Épictète, et qui tant de fois ai retrempé mon courage dans les enseignements sublimes de cet auguste vieillard, j'ai bien souvent, dans le cours de ma vie, rendu grâces à ceux dont les travaux m'ont mis à même de connaître cette source de vraie philosophie; et, en voyant autour de moi tant d'hommes de cœur qui, esclaves aussi, matériellement, ont à souffrir, mais sentent vivre au fond de leur âme le sentiment de la dignité humaine, j'ai voulu, parce que j'ai cru que cela était de mon devoir, aider à propager ce livre parmi les PETITS de la société, expropriés encore au profit de ceux qui s'intitulent eux-mêmes les FORTS et les HABILES.

Eux qui déjà, dans leur vie laborieuse et tourmentée, sont habitués, par le travail et les privations, aux inspirations du sacrifice, qu'ils lisent et relisent sans cesse les maximes d'Épictète, jusqu'à ce qu'ils s'en soient bien approprié non les mots, mais la substance, et nous pouvons leur promettre que leur âme et leur intelligence se trouveront bientôt dans la situation morale où se trouvait Épictète lui-même au moment où il adressait aux dieux cette

prière sublime qui résume d'une manière admirable toute sa doctrine, toute sa vie :

« Dieux, ai-je violé vos commandements? Ai-je abusé des présents que vous m'avez faits? Ne vous ai-je pas soumis mes sens, mes vœux et mes opinions? Me suis-je jamais plaint de vous? Ai-je accusé votre providence? J'ai été malade parce que vous l'avez voulu, et je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre parce que vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été dans la bassesse parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais désiré d'en sortir. M'avez-vous vu jamais triste de mon état? M'avez-vous surpris dans l'abattement et dans le murmure? Je suis encore tout prêt à subir tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi. Le moindre signal de votre part est pour moi un ordre inviolable. Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique? J'en sors, et je vous rends mille très-humbles grâces de ce que vous avez daigné m'y admettre pour me faire voir tous vos ouvrages et pour étaler à mes yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez cet univers. »

Un mot encore à ceux à qui, dans ma pensée, j'ai plus particulièrement consacré ce travail.

Ils entendront probablement adresser à la doctrine des stoïciens, et dès lors à celle d'Épictète, le reproche que j'ai trouvé, avec étonnement, formulé dans des ouvrages estimables d'ailleurs à certains égards : qu'elle est *tout individuelle*. Qu'est-ce à dire? Que cette doctrine, bonne pour l'*individu*, ne peut être utile à la *nation?* Ce serait une grave erreur. Il est vrai que la manière d'enseigner d'Épictète, comme celle de Socrate, restreinte à un petit nombre d'auditeurs, se proposait plutôt l'éducation de l'individu que la conversion en bloc, à la sagesse, de tout un peuple; mais ce mode d'enseignement était-il inférieur à celui qui, se composant d'aperçus généraux, de considérations générales, et affectant de s'adresser à tous, ne s'adresse souvent à personne? Examinons d'ailleurs. De quoi se compose une nation? D'individus dont chacun a sa place, sa part d'action, d'influence plus ou moins grande sur l'ensemble, qui de son côté réagit sur l'individu. Il en est à peu près comme d'une armée. Eh bien, a-t-on jamais vu rassembler une masse de conscrits pour lui faire, d'emblée, exécuter de

grandes manœuvres? N'a-t-on pas soin, au contraire, de prendre à part chaque conscrit, de lui apprendre à se tenir, à marcher, à manier ses armes; puis d'en réunir quelques-uns pour les habituer à marcher, à manœuvrer ensemble? Et n'est-ce pas ainsi que chaque conscrit devient apte à l'exercice du soldat, du peloton, du bataillon? Et de telle sorte que, lorsqu'il s'agit enfin de grandes manœuvres, il suffit d'un bref commandement pour qu'une armée, cette vaste machine (pelotons, compagnies, bataillons, régiments, brigades, divisions), s'ébranle et se meuve comme un seul homme, selon l'expression ordinaire?

Ainsi de la société. Que chaque individu s'instruise, comme il est de son devoir de le faire, de ce qui est inhérent à la nature de l'homme, du citoyen. Que la société, de son côté, l'aide à accomplir cette noble tâche, et cet individu, secondé par les événements qui se pressent dans la vie des nations, agira par son caractère, par ses idées sur ceux qui l'entourent. Il en arrivera ce que l'on voit quand on jette une pierre dans une pièce d'eau tranquille. Du cercle qui se fait où est tombée cette pierre, il s'en forme une multitude, qui toujours s'élargissent jusqu'à ce qu'ils se fondent tous dans l'ensemble de la masse liquide. Ainsi, que dix mille, cent mille, des millions de citoyens se trouvent avoir les mêmes pensées, les mêmes sentiments, de l'union de toutes les intelligences d'élite, de tous les cœurs germent les grandes aspirations. Partout s'infiltre insensiblement le dogme humanitaire résumé dans cette touchante formule : *Tous pour chacun; chacun pour tous!* Que dans ces circonstances il s'offre une de ces crises où le sentiment national est froissé, où, selon l'expression de la Convention, l'*insurrection* devienne le *plus sacré*, le *plus saint des devoirs*, alors surgissent les grandes choses, les devouements sublimes. Alors la Suisse se lève et foule aux pieds l'emblème insolent d'un Gessler; alors la France de 92 se lève au cri : *La patrie est en danger*, et ses quatorze armées répondent au défi des Brunswick et vont répandre au sein des populations esclaves, au retentissement des victoires d'un peuple libre, les grandes idées de la fraternité humaine; alors encore, plus tard, la France de 1830 se souvient : elle se lève aussi, forte et sans peur, et renverse en trois jours un pouvoir auquel

tout semblait donner la force et la vie, mais qui portait à son front la flétrissure qu'avaient imprimée, en l'élevant au pavois, les mains de l'étranger et celles des éternels ennemis de la patrie.

Nous venons de voir ce que peut produire l'ensemble d'individus ayant la même pensée, les mêmes sentiments. Voyons maintenant l'*individu*, l'homme formé par Épictète. Quelques-unes de ses maximes, qui sont comme la quintessence de son enseignement, suffiront pour résoudre le problème.

« Veux-tu, dit-il, embellir ta ville d'une offrande très-rare et d'un très-grand prix? Donne-toi à elle, après t'être rendu un modèle parfait de douceur, de libéralité et de justice. » (*Maxime* 362.)

« Tu réunis en toi des qualités qui demandent chacune des devoirs qu'il faut remplir. Tu es homme, tu es citoyen du monde, tu es le fils des dieux, tu es le frère de tous les hommes... Après cela tu es... jeune ou vieux, tu es fils, tu es père, tu es mari : pense à quoi tous ces noms t'engagent, et tâche de n'en déshonorer aucun. » (*Maxime* 92.)

Voilà pour l'homme privé, et je doute que l'on puisse en tracer en aussi peu de mots une esquisse plus accomplie.

Voyons le citoyen :

« Ne veux-tu plus être au nombre des esclaves? Romps tes chaînes: délivre-toi; n'aie ni désir ni crainte. Aristide, Epaminondas et Lycurgue n'ont pas été appelés l'un JUSTE, l'autre LIBÉRATEUR et l'autre DIEU parce qu'ils étaient riches et qu'ils avaient beaucoup d'esclaves, mais parce que, quoique pauvres, ils ont mis la Grèce en liberté. » (*Maxime* 139.)

« Que la mort et l'exil et toutes les choses qui paraissent terribles soient toujours devant tes yeux... et tu n'auras jamais de pensée basse. » (*Maxime* 42.)

« Quand tu approches les princes et les grands, souviens-toi qu'il y a là-haut un plus grand prince encore qui te voit, qui t'entend et à qui tu dois plutôt plaire. » (*Maxime* 157.)

« Qu'est-ce qui rend un tyran formidable? Ce sont ses huissiers, ses satellites, armés d'épées et de piques. Mais

qu'un enfant les approche; il ne les craint point. D'où vient cela? C'est qu'il ne connaît pas le danger. Et toi, tu n'as qu'à le connaître et le mépriser. » (*Maxime* 146.)

« Un tyran me dit : — *Je suis le maître; je puis tout.* — Eh! que peux-tu?... — *Je puis te faire couper le cou.*— Tu parles bien; j'avais oublié qu'il fallait te faire la cour comme aux dieux nuisants... mais tu ne me troubleras point; je ne puis être troublé que par moi-même. Tu as beau me menacer, je te dis que je suis libre... tu es le maître de ce cadavre; prends-le, tu n'as aucun pouvoir sur moi. »

(*Maxime* 147.)

Certes, si chaque citoyen prenait la ferme résolution de devenir semblable au modèle qu'Épictète vient d'esquisser, il pourrait faire, en lui, présent à sa patrie, comme le demande Épictète, d'un citoyen doué de toutes les vertus privées et publiques.

Nous venons de voir plus haut comment une nation, dont une grande partie est éclairée et mue par de nobles sentiments, peut, à un moment donné, ressaisir ses droits et sa liberté. Dans une nation composée d'individus nourris à l'école d'Épictète, régneraient constamment l'ordre, la bienveillance, la dignité morale, le mépris des préjugés enfantés par l'ignorance, l'abnégation personnelle, mais le dévouement au bien de tous. Or, dans une telle société, il ne serait jamais besoin de recourir à l'insurrection pour recouvrer une liberté que cette société serait trop fière pour se laisser arracher; car devant la réprobation mâle et indomptable prête à jaillir de tous les cœurs à la moindre tentative du despotisme, celui-ci reculerait devant ses projets insensés.

C'est ainsi que du DEVOIR accompli courageusement, énergiquement, découlerait le DROIT sacré, imprescriptible; car là où s'accomplit religieusement la loi du devoir, là aussi, mais là seulement règnent, comme des divinités bienfaisantes, invincibles, le droit et la liberté.

XI

Je croyais pouvoir terminer par cette pensée l'enseignement que devait renfermer ce petit livre, mais j'ai entendu des docteurs en questions *humanitaires*

traiter, avec dédain, d'idée *étroite* le sentiment de la PATRIE, auquel ils substituent, d'un ton tranchant, celui de l'HUMANITÉ. Examinons.

DEVOIR, DROIT, LIBERTÉ ! De ces trois sentiments se forme celui de la JUSTICE qui les résume tous, et, où la justice s'épanouit, on peut s'écrier avec notre Michelet : *J'ai vu la* PATRIE ! Or, il faut avoir cette croyance pour être vraiment citoyen. N'imitons pas ceux qui se regardent seulement comme citoyens de l'univers : ceux qui ne font sonner bien haut les services éclatants que réclame d'eux l'humanité que pour se dispenser des devoirs plus modestes qu'ils ont à remplir envers leurs concitoyens. *La République française, aveugle qui ne la voit pas!* s'écriait, avec une haute raison, un de ses généraux. Plus aveugle encore serait celui qui, en interrogeant son cœur et ses souvenirs, ne verrait pas briller le soleil de la patrie. « *Gardez-vous*, dit un de ces hommes d'élite à qui les malheurs de nos temps ont donné la [illegible] de sentir combien est amer le pain de l'exil. *Gardez-vous de penser que ce soit un signe de peu de philosophie de vous attacher au drapeau sous lequel le ciel vous a fait naître* (1). Or, de même que des sentiments mutuels de gratitude et d'amour naît la PATRIE, l'HUMANITÉ, elle non plus, ne peut arriver à former un tout intelligent, moral que lorsque chacune des fractions qui la composent aura atteint elle-même l'intelligence et la moralité.

Sois pur pour être fort; sois fort pour être pur : cet axiome de l'antique sagesse est la loi des nations comme des individus. Que celui donc qui appelle de ses vœux le bonheur de l'humanité ne s'écarte jamais de cette loi ; qu'il soit pur par la délicatesse des sentiments pour être fort par le travail, l'accomplissement de ses devoirs, par l'énergie de sa conscience, par le dévouement à la patrie, afin que celle-ci, pure et forte par ses libres institutions, par la science, le courage et le dévouement, soit toujours prête à remplir ses devoirs envers ses sœurs dans l'humanité, et que, partout où le droit et la justice réclameront son appui, elle puisse répondre : Me voilà !

Ecoutons encore : *Rien de grand dans les choses et dans les œuvres humaines où vous ne retrouviez ce*

---

(1) Edgard Quinet, *Révolutions d'Italie*

double caractère... l'humanité et la patrie(1). En effet, et par suite de la solidarité qui existe entre les choses de l'humanité, il se produit souvent, à notre insu, une corrélation intime dans les événements les plus imprévus. Ainsi, cette poignée de Grecs qui, à Salamine, à Platée, à Marathon, ne croyait défendre que la dignité, l'indépendance de la patrie, se trouva avoir sauvé le monde de la barbarie asiatique, et inoculé l'héroïsme de la liberté aux siècles à venir, auxquels la Grèce léguait avec le souvenir de so . intrépide dévouement, les noms sacrés des Miltiade et des Léonidas.

Ces lignes s'adressent à tous; mais qu'il me soit permis de dire à mes concitoyens, à qui je voudrais pouvoir consacrer plus de temps et plus de talent :

« Oh! n'oublions pas ce nom de France, cette terre souvent voilée, souvent contristée, toujours sacrée... Il faut nous rattacher de plus en plus à ce pays de France, pour y puiser, y renouveler sans cesse en nous le sentiment de la vie réelle (2). » Or, la vie de la France, c'est la loyauté, le courage et l'amour instinctif de la liberté, dont la vieille patrie nous a laissé de si purs modèles. Rappelons-nous qu'à Charles IX, qui lui commandait un massacre, le vicomte d'Orte, gouverneur de Bayonne, vrai soldat, non d'un homme, mais de la France, de l'humanité, répondait : — « Sire, j'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison; je n'y ai trouvé que de bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. » Rappelons-nous que les Abeilard, les Descartes, les Montesquieu, les Voltaire, en même temps qu'ils éclairaient la patrie, instruisaient le monde entier. Rappelons-nous surtout, enfin, qu'infatigable, et, malgré les efforts de la trahison et des rois de l'Europe armés contre le droit et le progrès, la Convention proclamait et défendait la liberté des peuples, fondait l'instruction nationale, le droit de tous au travail ou à l'assistance publique, et écrivait ces codes qu'on n'a pas osé signer de son nom, mais qui n'en sont pas moins restés un de ses plus beaux titres de gloire.

Qu'il me soit permis de terminer par ces mots d'un

(1) Edgard Quinet, *Révolutions d'Italie.*
(2) Edgard Quinet, *Révolutions d'Italie.*

grand écrivain, frère, par le talent et la pensée, de celui que nous venons de citer :

« Nous remercierons toujours Dieu de nous avoir donné cette grande patrie, la France... Si l'on voulait entasser ce que cette nation a dépensé de sang et d'or, d'efforts de toute sorte, pour les choses désintérssées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel... Et la vôtre, ô nations, toutes tant que vous êtes ici, ah ! la vôtre, l'entassement de vos sacrifices irait jusqu'aux genoux d'un enfant. Ne venez donc pas me dire : « Comme « elle est pâle cette France !... » Elle a versé son sang pour vous. — « Qu'elle est pauvre ! » Pour votre cause elle a donné sans compter... Et, n'ayant plus rien, elle a dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que « j'ai, je vous le donne... » Alors, elle a donné son âme, et c'est de quoi vous vivez (1) ! »

Que ceux qui liront cette page admirable d'un livre que je voudrais voir entre les mains de tous, la méditent, et ils aimeront la France et seront convaincus que seule la PATRIE peut sauver le monde et fonder cette association fraternelle, à qui Michelet donne le nom sublime de : GRANDE AMITIÉ.

HIPPOLYTE TAMPUCCI

(1) Michelet, *le Peuple*, 3e partie, ch. Ier.

LES

MAXIMES D'ÉPICTÈTE

PHILOSOPHE STOÏCIEN

DES VRAIS BIENS, C'EST-A-DIRE DE CEUX QUI DÉPENDENT DE NOUS.

1. — Les dieux ont créé tous les hommes afin qu'ils soient heureux ; ils ne sont malheureux que par leur faute.

2. — Comme on ne met pas un but pour le manquer, de même la nature du mal n'existe point dans le monde.

3. — Notre bien et notre mal ne sont que dans notre volonté.

4. — De quoi te plains-tu ? La divinité t'a donné ce qu'elle avait de plus grand, de plus noble, de plus royal et de plus divin, le pouvoir de faire un bon usage de tes opinions, et de trouver en toi-même tes véritables biens. Que veux-tu davantage ? Sois donc content, remercie un si bon père, et ne cesse jamais de le prier.

5. — De toutes les choses du monde, les unes dépendent de nous, et les autres n'en dépendent pas. Celles qui en dépendent sont nos opinions, nos mouvements, nos désirs, nos inclinations, nos aversions : en un mot toutes nos actions.

6. — Celles qui ne dépendent point de nous sont le corps, les biens, la réputation, les dignités ; en un mot, toutes les choses qui ne sont pas du nombre de nos actions.

7. — Les choses qui dépendent de nous sont libres par leur nature ; rien ne peut ni les arrêter ni leur faire obstacle ; et celles qui n'en dépendent pas sont faibles, esclaves, dépendantes, sujettes à mille obstacles et à mille inconvénients, et entièrement étrangères.

8. — Souviens-toi donc que, si tu prends pour libres les choses qui de leur nature sont esclaves, et pour tiennes en propre celles qui dépendent d'autrui, tu trouveras partout des obstacles ; tu seras affligé, troublé et tu te plaindras des dieux et des hommes : au lieu que, si tu prends pour tien ce qui t'appartient en propre et pour étranger ce qui est à autrui, jamais personne ne te forcera de faire ce que tu ne veux point, ni ne t'empêchera de faire ce que tu veux ; tu ne te plaindras de personne ; tu n'accuseras personne ; tu ne feras rien, pas la plus petite chose, malgré toi ; personne ne te fera aucun mal, et tu n'auras point d'ennemi, car il ne t'arrivera rien de nuisible.

9. — Puisque tu aspires donc à de si grandes choses, souviens-toi que tu ne dois pas travailler médiocrement pour les acquérir ; mais

que de toutes les autres choses extérieures, tu dois entièrement renoncer aux unes, et remettre les autres à un autre temps; car si tu cherches à les accorder ensemble et que tu poursuives et ces véritables biens, et les richesses et les dignités, tu n'obtiendras peut-être pas même ces dernières, parce que tu as désiré les autres; mais certainement tu manqueras d'acquérir celles qui peuvent seules faire ta liberté et ta félicité.

10. — D'abord donc, à chaque imagination fâcheuse sois prêt à dire : *tu n'es qu'une imagination et nullement ce que tu parais.* Ensuite examine-la bien, approfondis-la; et pour la sonder sers-toi des règles que tu as apprises, surtout de la première, qui est de savoir si ce qui te paraît est du nombre des choses qui dépendent de nous ou de celles qui n'en dépendent point; et s'il est du nombre de celles qui ne sont pas en notre puissance, pense sans balancer qu'il ne te regarde point.

11. — Souviens-toi que la fin de tes désirs, c'est d'obtenir ce que tu désires, et la fin de tes craintes, c'est d'éviter ce que tu crains. Celui qui n'obtient pas ce qu'il désire est malheureux, et celui qui tombe dans ce qu'il craint est misérable. Si tu n'as donc de l'aversion que pour ce qui est contraire à ton véritable bien, et qui dépend de toi, tu ne tomberas jamais dans ce que tu crains; mais si tu crains la mort, la maladie ou la pauvreté, tu seras misérable. Transporte donc tes craintes et fais-les tomber des choses qui ne dépendent point de nous sur celles qui en dépendent; et pour tes désirs, supprime-les entièrement

pour l'heure; car si tu désires quelques-unes des choses qui ne sont point en notre pouvoir, tu n'es pas encore en état de connaître celles qu'il est bon de désirer. En attendant donc que tu y sois, contente-toi de rechercher et de tenir ce qui se présente, mais doucement, toujours avec exception et sans te hâter.

12. — La maladie est un empêchement du corps et nullement de la volonté, à moins qu'elle ne le veuille. *Je suis boiteux*, voilà un empêchement pour mon pied; mais pour ma volonté, point du tout. Sur tous les accidents qui t'arrêteront, dis-toi la même chose; car tu trouveras que c'est toujours un empêchement pour quelque autre chose et non pas pour toi.

13. — Lorsque le corbeau jette un croassement de mauvais augure, que ton imagination ne t'emporte point; mais d'abord fais cette division en toi-même et dis : Aucun des malheurs présagés par cet augure ne me regarde, mais il regarde ou mon chétif corps, ou mon petit bien, ou ma petite réputation, ou mes enfants, ou ma femme, et pour moi il n'y a que d'heureux présages, si je veux; car, quoi qu'il arrive, il dépend de moi d'en tirer un fort grand bien.

14. — Sur chacune des choses qui te divertissent, qui servent à tes usages ou que tu aimes, souviens-toi de te dire à toi-même ce qu'elles sont véritablement, en commençant par les plus petites. Si tu aimes un pot de terre, dis-toi que tu aimes un pot de terre; car ce pot venant à se casser, tu n'en seras point troublé. Si tu aimes ton fils ou ta femme, dis-toi à toi-même que tu aimes un homme mor-

tel; car s'il vient à mourir, tu n'en seras pas troublé.

15. — Si tu veux que tes enfants, que ta femme et que tes amis vivent toujours, tu es fou; car c'est vouloir que les choses qui ne dépendent point de toi en dépendent, et que ce qui est à autrui soit à toi. De même si tu veux que ton valet ne fasse jamais de faute, tu es fou; car c'est vouloir que le vice ne soit plus vice, mais quelque autre chose. Veux-tu n'être pas frustré de tes désirs? tu le peux: ne désire que ce qui dépend de toi.

16. — Ne demande point que les choses arrivent comme tu le désires, mais désire qu'elles arrivent comme elles arrivent et tu prospéreras toujours.

17. — Quand nous voulons nous embarquer, nous demandons un bon vent pour avancer et faire route; en l'attendant, nous demeurons là tout consternés, et nous allons souvent regarder quel vent souffle. *Eh! toujours un vent du nord! Que faire de ce vent du nord qui nous est si contraire? Quand viendra le vent du couchant?* Mon ami, il viendra quand il lui plaira, ou plutôt quand il plaira à celui qui en est le maître. Es-tu le dispensateur des vents, comme un autre Eole? Nous n'avons à faire que ce qui dépend de nous, à user de toutes les autres choses comme elles nous arrivent.

18. — Thrasea disait qu'il aimait mieux qu'on le fît mourir aujourd'hui que de l'exiler demain. Que lui répondit à cela Rufus? *Si tu choisis le premier comme le plus mauvais, quelle folie! Si tu le choisis comme le meilleur, qui t'a donné le choix?*

19. — Celui qui s'accommode comme il faut à la nécessité est sage et habile dans la connaissance des choses des dieux.

20. — J'aime toujours mieux ce qui arrive, car je suis persuadé que ce que les dieux veulent est meilleur pour moi que ce que je veux. Je m'attache donc à eux, je les suis, je règle sur eux mes désirs, mes mouvements, mes volontés, mes craintes. En un mot, je ne veux que ce qu'ils veulent.

21. — La nature est quelque chose de bien admirable, et qui nous attache fortement à la vie, disait Xénophon. Nous avons soin de notre corps, quelque désagréable et dégoûtant qu'il puisse être : si nous avions celui de notre voisin à soigner seulement quatre jours, nous ne pourrions le supporter.

22. — Le propre du vrai bonheur, c'est de durer toujours, et de ne pouvoir être traversé par aucun obstacle. Tout ce qui n'a point ces deux caractères n'est pas le vrai bonheur.

23. — Il ne faudrait se réjouir avec les hommes et les féliciter que des choses dont ils ont un véritable sujet de se réjouir et qui leur sont honorables et utiles.

24. — Le bonheur et le désir ne peuvent se trouver ensemble.

25. — Les véritables jours de fêtes pour toi sont ceux où tu as surmonté une tentation, et où tu as chassé loin de toi, ou du moins affaibli, l'orgueil, la témérité, la malignité, la médisance, l'envie, l'obscénité des paroles, le luxe ou quelqu'un de tous les autres vices qui te tyrannisent. Cela mérite bien plus que tu fasses des sacrifices, que si tu avais obtenu le

consulat, ou le commandement d'une armée.

26. — Qu'est-ce que le sens commun ? Comme il y a dans tous les hommes une ouïe générale et commune, qui fait qu'ils discernent également les voix, et qu'ils entendent toutes les paroles que l'on prononce ; mais il y a une autre ouïe, une ouïe artificielle, qui discerne et note les tons : il y a de même dans tous les hommes un certain sens naturel qui, lorsqu'ils n'ont pas quelque défaut marqué dans l'esprit, fait qu'ils entendent également tout ce qu'on leur propose ; et cette disposition, égale dans tous les hommes, c'est ce que l'on appelle *sens commun.*

27. — Les sentinelles demandent le mot du guet à tous ceux qui approchent. Fais de même, demande le mot du guet à tout ce qui se présente à ton imagination, et tu ne seras jamais surpris.

28. — Tu vas à Rome, tu entreprends ce long voyage pour avoir dans ta patrie une plus belle charge que celle dont tu es revêtu. Quel voyage as-tu jamais fait pour avoir de meilleures opinions et de meilleurs sentiments ? Qui as-tu jamais consulté pour corriger ce qu'il y a en toi de défectueux ? En quel temps, à quel âge t'es-tu avisé d'examiner tes opinions ? Parcours toutes les années de ta vie, tu trouveras que tu as toujours fait ce que tu fais aujourd'hui.

29 et 30. — Un homme est fait tribun du peuple ; il s'en retourne chez lui ; il trouve sa maison illuminée ; tout le monde va le féliciter. Il monte aussitôt au Capitole, fait des sacrifices, et remercie les dieux. Qui est-ce de nous qui

les remercie de n'avoir que de saines opinions et des désirs réglés et conformes à la nature?

31. — Que ne fait pas un banquier pour examiner l'argent qu'on lui donne? Il emploie tous ses sens, la vue, le tact, l'odorat, l'ouïe. Il ne se contente pas de faire sonner une pièce une fois, deux fois; à force d'examiner les sons, il devient presque musicien. Nous sommes tous banquiers sur ce que nous croyons qui nous regarde. Point d'attention, point d'application que nous n'ayons pour nous empêcher d'être trompés. Mais s'agit-il de notre raison, s'agit-il d'examiner nos opinions, de peur qu'elles ne nous séduisent, nous sommes paresseux et négligents, comme si cela ne nous regardait point, car nous ne connaissons pas le dommage que cela nous cause.

32. — Aie toujours devant les yeux ces maximes générales : *Qu'est-ce qui est à moi? Qu'est-ce qui n'est pas à moi? Qu'est-ce qui m'a été donné? Qu'est-ce que les dieux veulent que je fasse? Qu'est-ce qu'ils veulent que je ne fasse pas?* Jusqu'ici, ils t'ont fait jouir d'un grand loisir; ils t'ont donné le temps de t'entretenir toi-même, de lire, de méditer, d'écrire sur ces grandes matières, et de t'y préparer. Ce temps-là a dû te suffire. Présentement ils te disent : « Viens, combats, montre ce que tu as appris, fais voir si tu es un athlète digne de nous, un athlète digne d'être couronné, ou si tu es de ces vils athlètes qui courent le monde, et qui sont vaincus partout.

33. — Ne te glorifie jamais d'aucun avantage étranger. Si un cheval, en se vantant, disait : *je suis beau*, cela serait supportable;

mais toi, quand tu dis, en te glorifiant, *j'ai un beau cheval*, sache que c'est d'avoir un beau cheval que tu te glorifies. Qu'y a-t-il donc là qui soit à toi? l'usage que tu fais de ton imagination. C'est pourquoi, lorsque, dans l'usage que tu feras de ton imagination, tu suivras la nature, alors tu pourras te glorifier, car tu te glorifieras d'un bien qui est à toi.

34. — Quand j'entends appeler quelqu'un heureux, parce qu'il est favori du prince, je demande d'abord qu'est-ce qui lui est arrivé? *Il a obtenu un gouvernement de province.* Mais a-t-il obtenu en même temps tout ce qu'il faut pour la bien gouverner? *Il a eu une préture*: mais a-t-il tout ce qu'il faut pour être préteur? Ce ne sont pas les dignités qui rendent heureux: c'est de les bien remplir et d'en faire un bon usage.

35. — Prends bien garde qu'en voyant quelqu'un comblé d'honneurs, ou élevé à une grande puissance ou florissant de quelqu'autre manière que ce soit, prends-bien garde, dis-je, qu'emporté et séduit par ton imagination, tu ne le trouves heureux : car si l'essence du véritable bien consiste dans les choses qui dépendent de nous, ni l'envie, ni l'émulation, ni la jalousie n'auront plus de lieu, et toi-même, tu ne voudras être ni général d'armée, ni sénateur, ni consul, mais libre; et il n'y a pour cette liberté qu'un chemin: le mépris des choses qui ne dépendent point de nous.

36. — En toutes choses, il faut faire ce qui dépend de soi, et, du reste être ferme et tranquille. Je suis obligé de m'embarquer; que dois-je faire? Bien choisir le vaisseau, le pi-

lote, les matelots, la saison, le jour, le vent, voilà tout ce qui dépend de moi. Dès que je suis en pleine mer, il survient une grosse tempête : ce n'est plus là mon affaire, c'est l'affaire du pilote. Le vaisseau coule à fond, que dois-je faire? Je fais ce qui dépend de moi, je ne criaille point, je ne me tourmente point. Je sais que tout ce qui est né doit mourir, c'est la loi générale; il faut donc que je meure. Je ne suis pas l'éternité; je suis un homme, une partie du tout, comme une heure est une partie du jour. Une heure vient, et elle passe; je viens et je passe aussi : la manière de passer est indifférente, que ce soit par la fièvre ou par l'eau, tout est égal.

37.—Nous sommes composés de deux natures bien différentes : d'un corps qui nous est commun avec les bêtes, et d'un esprit qui nous est commun avec les dieux. Les uns penchent vers cette première parenté, s'il est permis de parler ainsi, parenté malheureuse et morte; et les autres penchent vers la dernière, vers cette parenté heureuse et divine; de là vient que ceux-ci pensent noblement, et que les autres, en beaucoup plus grand nombre, n'ont que des pensées basses et indignes. Que suis-je, moi? Un petit homme très malheureux, et ces chairs dont mon corps est bâti, sont effectivement très chétives et très misérables; mais tu as en toi quelque chose de bien plus noble que ces chairs : pourquoi donc, t'éloignant de ce principe si élevé, t'attaches-tu à ces chairs? Voilà la pente de presque tous les hommes, et voilà pourquoi il y a parmi eux tant de monstres, tant de loups, tant de lions,

tant de tigres, tant de pourceaux. Prends donc garde à toi, et tâche de ne pas augmenter le nombre de ces monstres.

38. — Le véritable bien de l'homme est toujours dans la partie par laquelle il diffère des animaux; que cette partie soit bien fortifiée et bien munie, que les vertus y fassent bonne garde pour repousser l'ennemi, il est en sûreté et n'a rien à craindre.

39. — Le cheval est-il malheureux de ne pouvoir chanter? Non, mais de ne pouvoir courir. Le chien est-il malheureux de ne pouvoir voler? Non, mais de n'avoir point de sentiment. L'homme est-il malheureux de ne pouvoir étrangler des lions, et faire des choses extraordinaires? Non, car il n'a pas été créé pour cela. Mais il est malheureux quand il a perdu la pudeur, la bonté, la fidélité, la justice, et que les divins caractères que les dieux avaient imprimés dans son âme sont effacés.

40. — Il dépend de toi de faire un bon usage de tous les événements. Ne me dis donc plus : *Qu'est-ce qui arrivera?* Que t'importe, quelque chose qui arrive, puisque tu peux en bien user, et que cet accident, quel qu'il soit, peut devenir un bonheur insigne? Hercule a-t-il jamais dit : *Qu'un grand lion, qu'un sanglier énorme, ne se présentent point devant moi, que je n'aie point à combattre des hommes monstrueux et féroces?* De quoi te mets-tu en peine? Si un sanglier épouvantable s'offre à toi, le combat en sera plus grand et plus glorieux. Si tu trouves en ton chemin des hommes prodigieux et intraitables, tu

auras plus de mérite à en purger l'univers. *Mais si je meurs?* Eh bien ! tu mourras en faisant l'action d'un héros. Que veux-tu davantage ?

41. — Hercule, exercé par Eurysthée, ne se disait point malheureux et exécutait ce que ce tyran lui ordonnait de plus pénible. Et toi, exercé par les dieux, par des dieux qui t'ont créé, tu cries, tu te plains, et tu te trouves malheureux. Quelle lâcheté ! quelle mollesse !

42. — Que la mort et l'exil et toutes les autres choses qui paraissent terribles soient tous les jours devant tes yeux, particulièrement la mort, et tu n'auras jamais de pensées basses et tu ne désireras rien avec trop d ardeur.

43. — Souviens-toi que tu es acteur dans la pièce où le maître qui l'a faite a voulu te faire entrer, soit longue ou courte. S'il veut que tu joues le rôle d'un mendiant, il faut que tu le joues le mieux qu'il te sera possible. De même s'il veut que tu joues celui d'un boiteux, celui d'un prince, celui d'un particulier ; car c'est à toi de bien jouer le personnage qui t'a été donné ; mais c'est à un autre à te le choisir.

44. — Tu peux n'être jamais vaincu, si tu n'entreprends jamais aucun combat où il ne dépend pas absolument de toi de vaincre.

45. — Si tu prends un rôle qui soit au-dessus de tes forces, non-seulement tu le joues mal, mais tu abandonnes celui que tu pouvais remplir.

46. — Mon ami, considère premièrement ce que c'est que tu désires, et ensuite examine ta propre nature, pour voir si elle est assez forte

pour porter ce fardeau. Tu veux être un pentathle ou un gladiateur? Vois tes bras, considère tes cuisses, examine tes reins ; car nous ne sommes pas nés tous pour la même chose. Penses-tu qu'en embrassant cette profession tu pourras manger comme les autres, boire comme eux, renoncer comme eux a tous les plaisirs? Il faut veiller, travailler, s'éloigner de ses parents et de ses amis, être le jouet d'un enfant, avoir du dessous en tout dans la poursuite des honneurs, des charges dans les tribunaux; en un mot, dans toutes les affaires. Considère bien tout cela, et vois si tu veux acheter à ce prix la tranquillité, la liberté, la constance. Sinon, applique-toi à toute autre chose, et ne fais pas comme les enfants : ne sois pas aujourd'hui philosophe, demain partisan, ensuite rhéteur, et après cela l'intendant du prince, ces choses ne s'accordant point; il faut que tu sois un seul homme et un seul homme bon ou méchant; il faut que tu t'appliques à ce qui regarde ton corps ; il faut que tu travailles à acquérir les biens intérieurs ou les biens extérieurs, c'est-à-dire qu'il faut que tu soutiennes le caractère d'un philosophe ou d'un homme du commun.

47. — L'un demande le tribunat, l'autre le commandement des armées ; et moi, je demande la pudeur et la modestie; car je suis libre et l'ami des dieux, et je leur obéis de tout mon cœur. Il faut donc que je ne fasse cas ni du corps ni des biens, ni des dignités, ni de la réputation, ni d'aucune chose étrangère; car les dieux ne veulent point que j'en fasse cas. S'ils l'avaient voulu, ils auraient fait

que toutes ces choses eussent été des biens pour moi; et puiqu'ils ne l'ont pas fait, ce ne sont donc pas des biens, et il faut que j'obéisse à leurs ordres.

48. — Il n'y a point d'homme qui n'ait naturellement une certaine idée, une certaine notion du bien, du mal, de l'honnête, du déshonnête, du juste, de l'injuste, du bonheur, du malheur, et des devoirs ou pratiqués ou négligés. D'où vient donc que sur ces matières on se trompe si souvent quand on juge des faits particuliers? Cela vient, comme je l'ai déjà dit, de ce que nous appliquons mal nos notions communes, et que nous jugeons par des préjugés peu approfondis. Le beau, le bon, le mal, le bien, le juste, l'injuste, ce sont des termes que tout le monde emploie également, avant que d'avoir appris à les appliquer avec raison et avec justice : de là naissent les disputes, les querelles, les guerres. Je dis : *Cela est juste.* Un autre dit *Cela est injuste.* Comment convenir? Quelle règle avons-nous pour bien juger? Sera-ce l'opinion? Mais nous voilà deux, et nous sommes dans deux opinions contraires. D'ailleurs, comment l'opinion peut-elle être un juge sûr? Les fous n'ont-ils pas leur opinion? Il faut pourtant bien qu'il y ait une règle sûre pour connaître la vérité; car il n'est pas possible que les dieux aient laissé les hommes dans une entière ignorance de ce qu'ils doivent savoir pour se conduire. Cherchons donc cette régle, qui peut seule nous délivrer de nos erreurs, et guérir la témérité et la folie de l'opinion. Cette règle est appliquer à l'espèce les caractères que l'on

donne au genre, afin que ces caractères connus et avoués de tout le monde nous servent à redresser nos préjugés sur chaque fait particulier. Par exemple, nous avons l'idée du bien : il s'agit de savoir si la volupté est un bien; examinons-la selon cette idée, et pesons-la dans cette balance. Je la pèse avec ces caractères du bien, qui sont mes poids. Je la trouve légère, je la rejette; car le bien est une chose solide et d'un très grand poids.

49. — Comme un marchand ne refuse pas une monnaie de bon aloi, qui est marquée au coin du prince, de même l'âme ne refuse point les véritables biens. Elle en reçoit souvent de faux, mais c'est que le coin du prince l'a trompée, et qu'elle n'a pas l'art d'en connaître la fausseté.

50. — De qui est cette médaille ? De Trajan ? Je la reçois et je la conserve. De Néron ? Je la rejette et je l'abhorre. Fais de même sur les bons et sur les méchants. Qu'est-il, celui-là ? C'est un homme doux, sociable, bienfaisant, patient, ami des hommes. Je le reçois, je le fais mon concitoyen, mon voisin, mon ami, mon compagnon, mon hôte. Et celui-ci, qu'est-il ? C'est un homme qui tient quelque chose de Néron; il est emporté, malfaisant, implacable; il ne pardonne jamais. Je le rejette. Pourquoi m'as-tu dit que c'était un homme ? Un homme emporté, vindicatif, colère, n'est non plus un homme, qu'une pomme de cire est une pomme. Elle n'en a que la figure et la couleur.

51. — Tu ne penses qu'à habiter dans les palais, qu'à avoir autour de toi une foule d'of-

ficiers qui te servent; qu'à être vêtu magnifiquement, qu'à avoir des équipages de chasse, des musiciens, et des troupes de comédiens. Est-ce que je t'envie rien de tout cela ? Mais as-tu cultivé ta raison? as-tu tâché d'acquérir les saines opinions ? t'es-tu attaché à la vérité? Pourquoi es-tu donc fâché que j'aie quelque avantage sur toi dans une chose que tu as négligée? *Mais cette chose-là est très grande et très précieuse.* Tant mieux que tu le sentes. Eh! qu'est-ce qui t'empêche de t'y appliquer ? Au lieu de ces chasseurs, de ces musiciens, de ces comédiens, aie autour de toi des gens sages. Qui est-ce qui peut avoir plus de loisir, plus de livres, plus de maîtres que toi ? Commence, donne une petite partie de ton temps à ta raison. En un mot, choisis. Si tu continues de ne t'adonner qu'à ces choses extérieures, tu auras certainement des meubles plus rares et plus magnifiques qu'un autre, mais ta pauvre raison, ainsi négligée sera bien bornée, bien sale, bien horrible.

52. — Tu as perdu des biens, des jeux, de la musique, des plaisirs, et tu regardes cela comme une grande perte, dont tu ne peux te consoler. Mais quand tu as perdu la fidélité, la pudeur, la douceur, la modestie, tu crois n'avoir rien perdu. Cependant ces biens extérieurs, c'est une cause étrangère et involontaire qui nous les ravit, et il n'est ni honteux de ne pas les avoir, ni honteux de les perdre. Et ces derniers, les biens intérieurs, nous ne les perdrons jamais que par notre faute ; et comme il est honteux et très malheureux de ne pas les avoir, il est aussi très honteux et

très malheureux, quand on les a, de les perdre.

53. — Personne ne peut être méchant et vicieux sans une perte sûre et sans un dommage certain.

54. — Il est naturel et juste que celui qui s'applique tout entier à une chose y réussisse, et qu'il ait de l'avantage sur celui qui ne s'y applique point. Un tel ne travaille toute sa vie qu'à amasser du bien et à s'avancer ; dès qu'il est levé, il pense comment il pourra faire sa cour à un domestique du prince et à un baladin qui en est aimé ; il rampe devant eux, il les flatte, il leur fait des présents. Dans ses prières et dans ses sacrifices, il ne demande aux dieux que de leur plaire. Tous les soirs, il fait son examen de conscience. « *En quoi ai-je manqué? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je omis de ce que je devais faire? Ai-je manqué de dire à monseigneur une telle flatterie qui lui aurait bien plu? Ai-je laissé échapper imprudemment quelque vérité qui ait pu lui déplaire? Ai-je omis d'applaudir à ses défauts et de louer une telle injustice, une telle mauvaise action qu'il a faite?* » Si, par hasard, il lui a échappé une parole digne d'un homme de bien et d'un homme libre, il se gronde, il en fait pénitence et se croit perdu. Voilà comme il s'avance, comme il amasse du bien. Et toi, tu ne fais la cour à personne ; tu ne flattes personne ; tu cultives ton âme ; tu travailles à acquérir les saines opinions ; ton examen de conscience est bien différent de celui du premier. Tu te demandes : *Ai-je négligé quelque chose de ce qui contribue à la véritable félicité, et qui plaît aux dieux? Ai-je commis quelque chose contre l'amitié, la société, la jus-*

tice? Ai-je omis de faire ce que doit faire un homme de bien? Avec des désirs si opposés, des sentiments si contraires et une application si différente, comment es-tu fâché de ne pas égaler le premier dans ces biens de la fortune? D'où vient que tu le regardes d'un œil d'envie? Car il est bien sûr que, pour lui, il ne t'envie point. Cela vient de ce que le premier, plongé dans l'aveuglement et dans l'ignorance, est fortement persuadé qu'il jouit des véritables biens, et que toi, tu n'es encore ni assez éclairé, ni assez ferme dans tes principes, pour bien voir et bien sentir que tout le bonheur est de ton côté.

55. — Rien n'est si ordinaire que de voir des grands qui croient tout savoir, quoiqu'ils ne sachent rien, et qu'ils ignorent les choses les plus nécessaires. Comme ils nagent dans les richesses et qu'ils n'ont besoin de rien, ils ne soupçonnent pas seulement qu'il leur manque quelque chose : c'est ce que je disais un jour à un des plus considérables. « Vous êtes bien auprès du prince; vous avez quantité d'administrés puissants et de grandes alliances; par votre crédit vous pourrez servir vos amis et nuire à vos ennemis. » *Qu'est-ce donc qui me manque?* me dit-il : tout ce qu'il y a de plus important et de plus nécessaire pour le véritable bonheur. Et jusqu'ici vous avez fait tout autre chose que ce qui vous convenait; voici ce qu'il y a de plus capital. Vous ne savez ni ce que sont les dieux, ni ce que c'est que l'homme; vous ignorez la nature du bien et du mal, et ce qui vous surprendra plus que tout, vous ne vous connaissez pas vous-même. » Ah! vous

fuyez, et vous êtes en colère de ce que je vous parle si franchement. Quel mal vous fais-je ? Je ne fais que vous présenter le miroir qui vous rend tel que vous êtes.

56. — La noblesse de l'homme vient de la vertu et non de la naissance. *Je vaux mieux que toi : mon père était consul ; je suis tribun; et toi, tu n'es rien.* Mon cher, si nous étions deux chevaux, et que tu me disses : *Mon père était le plus vite de tous les chevaux de son temps ; et moi, j'ai beaucoup de foin, beaucoup d'orge, et un magnifique harnais,* je te dirais : *Je le veux, mais courons.* N'y a-t-il pas dans l'homme quelque chose qui lui est propre, comme la course au cheval, et par le moyen de laquelle on peut connaître sa qualité et juger de son prix ? Et n'est-ce pas la pudeur, la fidélité, la justice ? Montre-moi donc l'avantage que tu as en cela sur moi. Fais-moi voir que tu vaux mieux que moi, en tant qu'homme ; que si tu me dis : *Je puis braire, je puis ruer,* je te répondrai que tu te glorifies là d'une qualité qui est propre à l'âne et au cheval, et point à l'homme.

57. — *Je suis préteur en Grèce.* Toi, préteur ? Et sais-tu juger ? Où as-tu donc appris cette science ? *J'ai la patente de César.* Et si César t'avait envoyé une patente pour juger de la musique, à toi qui n'en as jamais appris une note, qu'en ferais-tu, et à quoi te servirait-elle ? Mais je passe cela. Je te demande seulement par quelles voies as-tu obtenu ta charge ? Qui te l'a procurée ? A qui as-tu baisé la main ? A quelle porte as-tu couché ? A qui as-tu fait des présents ? Par quelles bassesses, par quelles in-

dignités, par quelles faussetés l'as-tu achetée?

58. — On ne donne ici rien pour rien. Tu veux parvenir au consulat? Il faut briguer, prier, solliciter, baiser la main de celui-ci, de celui-là, pourrir à sa porte, faire mille bassesses et mille indignités, envoyer tous les jours de nouveaux présents. Et qu'est-ce qu'être consul? C'est faire porter devant soi douze faisceaux de verges, s'asseoir trois ou quatre fois sur un tribunal, donner des jeux et des festins au peuple, voilà tout. Et pour être libre de passions et de troubles, pour avoir de la constance et de la magnanimité, pour pouvoir dormir en dormant et veiller en veillant, pour n'avoir ni angoisses, ni craintes, tu ne veux rien donner, tu ne veux prendre aucune peine? Juge toi-même si tu as raison.

59. — Quelqu'un t'a été préféré dans un festin, dans un conseil, dans une visite. Si ce sont des biens que ces préférences, tu dois te réjouir de ce qu'ils sont arrivés à ton prochain. Et si ce sont des maux, ne t'afflige point de ce que tu en es exempt : mais souviens-toi qu'il ne se peut qu'en ne faisant pas, pour acquérir ce qui ne dépend point de nous, les mêmes choses que font ceux qui l'obtiennent, tu en sois également partagé. Car, comment celui qui ne va jamais à la porte d'un grand seigneur en sera-t-il aussi bien traité que celui qui y est tous les jours? celui qui ne l'accompagne point quand il sort, que celui qui l'accompagne; celui qui ne le flatte, ni le loue, que celui qui ne cesse de le flatter et de le louer? Tu es donc injuste et insatiable si, ne

donnant point les choses avec lesquelles on achète toutes ces faveurs, tu veux les avoir pour rien. Que vend-on les laitues au marché? une obole. Si ton voisin donne donc une obole et emporte sa laitue, et que toi ne donnant point ton obole, tu t'en retournes sans laitue, ne t'imagine point avoir moins que lui ; car, s'il a sa laitue, tu as aussi ton obole que tu n'a pas donnée. Il en est de même ici. Tu n'as pas été invité à un festin? Aussi n'as-tu pas donné au maître du festin le prix auquel il le vend. Ce prix, c'est une louange, une visite, une complaisance, une dépendance. Donne donc le prix si la chose t'accommode. Et si, sans donner le prix, tu veux avoir la marchandise, tu es insatiable et injuste. Mais n'as-tu rien qui puisse tenir la place de ce festin où tu n'as pas été? Tu as certainement quelque chose qui vaut mieux que le festin, c'est de n'avoir pas loué celui que tu n'aurais pas voulu louer et de n'avoir pas souffert à sa porte son orgueil et son insolence.

60. — Quand tu accuses la Providence, descends en toi-même, et tu la justifieras. En quoi le méchant est-il mieux traité que toi? En ce qu'il est plus riche? Mais examine son intérieur; vois la vie qu'il mène et tu seras fâché d'être comme lui. C'est ce que je disais l'autre jour à un jeune homme qui était fâché de la prospérité de Philostorgus. *Mais*, lui dis-je, *voudrais-tu coucher avec Sura? — Aux dieux ne plaise*, me répondit-il, *j'aimerais mieux être mort*. Pourquoi es-tu donc fâché que Philostorgus retire le prix de ce qu'il vend à Sura? et pourquoi le trouves-tu heureux de ce qu'il

a des choses que tu détestes? En quoi la Providence t'a-t-elle donc maltraité, en te donnant ce qu'elle a de meill ur? La sagesse n'est-elle pas plus précieuse que les richesses? Ne te plains donc point, puisque tu as ce qu'il y a de plus précieux.

61. — Que tu es aveugle et injuste! tu peux ne dépendre que de toi seul, et tu veux dépendre d'un million de choses qui te sont étrangères, et qui, toutes, t'éloignent de ton véritable bien!

62. — Tu ne peux être ni un Hercule, ni un Thésée, pour purger la terre de monstres; mais tu peux les imiter, en te purgeant toi-même des monstres qui sont en toi. Tu as au dedans de toi le sanglier, le lion, l'hydre, dompte-les. Au lieu de Procuste et de Sciron, dompte la douleur, la crainte, la cupidité, l'envie, la malignité, l'avarice, la mollesse et l'intempérance. Le seul moyen de dompter ces monstres, c'est de n'avoir que les dieux seuls en vue, c'est de leur être attaché, de leur être dévoué, et de n'obéir qu'à leurs ordres.

63. — Secoue enfin le joug, et, délivré de la servitude, lève les yeux vers le ciel, et dis à ton Dieu : Servez-vous de moi comme il vous plaira, je ne refuse rien de tout ce que vous voudrez m'envoyer, et je justifierai votre conduite auprès de tous les hommes.

64. — Au lieu de faire la cour à un vieillard riche, fais-la à un sage. Ce commerce ne te fera point rougir, et tu ne te retireras jamais d'auprès de lui les mains vides. Si tu ne veux pas me croire, essaye. Cet essai n'est point honteux.

65. — Conserve bien ce qui est à toi, et ne convoite point ce qui est aux autres, rien ne pourra t'empêcher d'être heureux.

66. — Souviens-toi que tu dois te conduire dans la vie comme dans un festin. Un plat est-il venu jusqu'à toi? Etendant ta main avec décence, prends-en modestement. Le retire-t-on? Ne le retiens point. N'est-il point encore venu? N'étends point loin ton désir, mais attends qu'il arrive enfin de ton côté. Uses-en de même avec des enfants, avec une femme, avec les charges et les dignités, avec les richesses, et tu seras digne d'être admis à la table même des dieux. Que si, quand on te les présentera, tu ne les prends point et que tu les rejette et les méprises, alors tu ne seras pas seulement le convive des dieux, mais leur collègue et tu régneras avec eux ; car c'est par là que Diogène, Héraclite et quelques autres ont été justement des hommes divins et reconnus pour tels de tout le monde.

67. — Socrate aimait ses enfants, mais il les aimait en homme libre et en homme qui se souvenait qu'il faut aimer les dieux plus que tout. Voilà pourquoi il n'a jamais rien fait ni rien dit qui ne fut digne d'un homme de bien, ni quand il se défendit devant ses juges, ni quand il était sénateur, ni quand il était à la guerre. Mais à nous, tout nous est un prétexte de bassesse et de lâcheté : un fils, une mère, un frère. Cependant nous devrions ne nous rendre malheureux pour personne ; et, au contraire, faire servir toutes les créatures à notre bonheur, et les dieux, surtout, qui nous ont créés afin que nous soyons heureux.

68. — Ne dis jamais, sur quoi que ce puisse être : *j'ai perdu cela*, mais, *je l'ai rendu.* Ton fils est mort? Tu l'as rendu. Ta femme est morte? Tu l'as rendue. Ta terre t'a été ôtée ? Voilà encore une restitution que tu as faite. Mais celui qui te l'a ôtée est un méchant? Que t'importe par les mains de qui celui qui te l'a donnée a voulu la retirer? pendant qu'il te la laisse uses-en comme d'une chose qui ne t'appartient point et comme les voyageurs usent des hôtelleries.

69. — Imaginez-vous une ville gouvernée selon les maximes d'Epicure, tout y sera bouleversé ; il n'y aura aucune forme de ville ; point de mariages, point de magistrats, point de colléges, aucune police, nulle éducation. La piété, la saintété, la justice et la pudeur en seront bannies. On n'y suivra que de mauvaises opinions, des opinions pernicieuses aux villes, et que les femmes, même les plus débauchées, n'oseraient soutenir. Au lieu que, dans une ville gouvernée selon les maximes que dicte la raison, on verra régner la décence et l'ordre. On y suivra les saines opinions ; toutes les vertus y seront honorées ; la justice y fleurira ; la police y sera bien réglée ; on se mariera, on aura des enfants, on les élèvera, on servira les dieux. Là, le mari se contentera de sa femme, et ne convoitera point celle de son prochain ; il sera content de son bien, et ne désirera point celui des autres. En un mot, tous les devoirs y seront remplis, et toutes les liaisons bien entretenues.

70.—En voici encore une troisième : « Criton, passons courageusement par là, puisque c'est

par là que les dieux nous conduisent, et qu'ils nous appellent. Anytus et Mélitus peuvent bien me faire mourir, mais ils ne sauraient me nuire. »

71. — Demeure ferme dans la pratique de toutes ces maximes, et leur obéis comme à des lois dont tu ne peux violer la moindre sans impiété, et ne te mets nullement en peine de ce qu'on dira de toi, car cela n'est plus du nombre des choses qui sont en ta puissance.

DES RICHESSES.

72 — La mesure des richesses pour chacun, c'est le corps, comme le pied est la mesure du soulier. Si tu t'en tiens à cette règle, tu garderas toujours la juste mesure; et si tu la passes, tu es perdu : il faut que tu roules comme dans un précipice où rien ne peut t'arrêter. De même sur le soulier, si tu passes une fois la mesure de ton pied, tu auras d'abord des souliers dorés; ensuite tu en auras de pourpre et enfin tu en voudras de brodés, car il n'y a plus de bornes pour ce qui a une fois passé les bornes.

73.—Il ne dépend pas de toi d'être riche, mais il dépend de toi d'être heureux. Les richesses mêmes ne sont pas toujours un bien et certainement elles sont toujours de peu de durée;

mais le bonheur qui vient de la sagesse dure toujours.

74. — La vie qui roule avec la fortune ressemble à l'eau d'un torrent; elle est toujours trouble, bourbeuse, dangereuse, violente, tumultueuse et passagère, au lieu que l'âme qui se nourrit de la vertu ressemble à une source qui fournit toujours une eau pure, claire, saine, abondante et qui ne tarit jamais.

75. — Tu as acquis beaucoup de belles choses, tu as beaucoup de vases d'or et d'argent, tu es riche; mais le meilleur te manque; la constance, la soumission aux ordres des dieux, la tranquillité, l'exemption de trouble et de crainte. Pour moi, tout pauvre que je suis, je suis plus riche que toi. Je ne me soucie point d'avoir de patron à la cour; je ne me soucie point de ce qu'on pourra dire de moi au prince, et je ne flatte personne. Voilà ce qui me tient lieu de tous les biens. Tu as des vases d'or et d'argent, mais toutes tes pensées, tous tes désirs, toutes tes inclinations, toutes tes actions sont de terre.

76. — Il est aussi difficile aux riches d'acquérir la sagesse qu'aux sages d'acquérir les richesses.

77. — Ce n'est pas la pauvreté qui afflige, mais le désir; de même ce ne sont pas les richesses qui délivrent de toute crainte, mais la raison.

78. — Quand tu vois une vipère ou un serpent dans une boîte d'or, l'en estimes-tu davantage? et n'as-tu pas toujours pour elle la même horreur, à cause de sa nature malfaisante et venimeuse? Fais de même du mé-

chant, quand tu le vois au milieu de ses richesses.

79. — N'orne point ta maison de tableaux et de belles peintures, mais fais-y éclater partout la sagesse et la tempérance. Les tableaux ne sont qu'une imposture pour repaître et tromper les yeux, au lieu que la sagesse est un ornement solide, réel et durable.

80. — Meubler sa maison de meubles riches et magnifiques, c'est aimer le luxe ; mais meubler son âme de bonté, de libéralité, de justice, c'est être véritablement magnifique et humain.

81. — Un enfant met sa main dans un pot à ouverture étroite, où il y a des noisettes et des figues ; il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir ; et, ne pouvant la retirer si garnie, il se met à pleurer. *Mon enfant, laisses-en la moitié, et tu retireras ta main assez garnie.* Tu es cet enfant : tu désires beaucoup et tu ne peux l'obtenir; désire moins, et tu l'auras.

82. — Ce n'est pas raisonner conséquemment que de dire : je suis plus riche que vous, donc je suis meilleur que vous; je suis plus éloquent que vous, donc je vaux mieux que vous. Pour raisonner conséquemment, il faut dire : je suis plus riche que vous, donc mon bien est plus grand que le vôtre ; je suis plus éloquent que vous, donc ma diction vaut mieux que la vôtre; mais toi tu n'as ni bien, ni diction.

83. — On jette dans le public des figues et des noisettes. Les enfants se battent pour les ramasser; mais les hommes n'en font aucun compte. On distribue des gouvernements de

provinces ; voilà pour les enfants. Des prétures, des consulats ; voilà pour les enfants. Ce sont pour moi des figues et des noisettes. Il m'en tombe par hasard une sur ma robe, je la reçois et je la mange. C'est tout ce qu'elle vaut, mais je ne me baisserai point pour la ramasser, et je ne pousserai personne.

84. — Souviens-toi que ce sont les riches, les tyrans, les rois qui ont fourni les sujets des tragédies. Les pauvres ne paraissent point sur nos théâtres, ou s'ils y ont quelque place, ce n'est que parmi les chanteurs et les danseurs. Ce sont des rois qui prospèrent au commencement de la pièce ; tout leur rit, on les honore, on les respecte, on leur élève des autels, on orne leurs palais de couronnes et de bandelettes, et à la fin du troisième ou du quatrième acte ils s'écrient : *O Cythéron, pourquoi m'avez-vous reçu ?*

85. — Les dieux me laissent dans la pauvreté, dans la bassesse, dans la captivité. Ce n'est point par haine qu'ils aient pour moi, car où est le maître qui haïsse un serviteur fidèle. Ce n'est pas non plus par négligence, car ils ne négligent pas les plus petites choses. Mais ils veulent m'exercer, ils veulent voir s'ils ont en moi un bon soldat, un bon citoyen ; enfin ils veulent que je leur serve de témoin auprès des autres hommes.

DIGNITÉ, FERMETÉ.

86. — Prescris-toi désormais un certain caractère, une certaine règle que tu suives toujours quand tu seras seul et quand tu seras avec les autres.

87. — Ne ris ni longtemps, ni souvent, ni avec excès.

88. — Evite de manger dehors, et fuis tous les festins publics ; mais si quelque occasion extraordinaire te force de te relâcher en cela, redouble alors ton attention sur toi-même, de peur que tu ne te laisses aller aux manières et aux façons de faire du peuple; car sache que si l'un des conviés est impur, celui qui est assis près de lui, et qui fait comme lui, est nécessairement souillé, quelque pureté qu'il ait par lui-même.

89. — N'use des choses nécessaires au corps, qu'autant que le demandent les besoins de l'âme, comme de la nourriture, des habits, du logement, des domestiques, etc., et rejette tout ce qui regarde la mollesse ou la vanité.

90. — Garde le silence le plus souvent, ou ne dis que les choses nécessaires, et dis-les en peu de mots. Nous nous porterons rarement à parler si nous ne parlons que lorsque le temps le demandera; mais ne nous entretenons jamais de choses triviales et communes, et ne parlons ni de combats de gladiateurs, ni de courses des chevaux, ni des athlètes, ni du boire, ni du manger, qui font le sujet des conversations

ordinaires. Surtout ne parlons jamais des hommes pour les blâmer ou pour les louer, ou pour en faire la comparaison.

91. — Si tu le peux donc, fais tomber par tes discours la conversation de tes amis sur ce qui est décent et convenable, et si tu te trouves avec des étrangers, garde le silence opiniâtrément.

92. — Tu réunis en toi des qualités qui demandent chacune des devoirs qu'il faut remplir. Tu es homme, tu es citoyen du monde, tu es fils des dieux, tu es le frere de tous les hommes. Apres cela, selon d'autres égards, tu es sénateur ou dans quelque autre dignité, tu es jeune ou vieux, tu es fils, tu es pere, tu es mari; pense à quoi tous ces noms t'engagent, et tâche de n'en déshonorer aucun.

93. — Tu n'as pas de quoi vivre, et tu me demandes si, pour en avoir, tu dois te rabaisser aux ministeres les plus abjects, jusqu'à donner le pot de chambre à un maître. Que puis-je te dire sur cela ? Il y a des gens qui tiennent qu'il vaut mieux donner le pot de chambre que de mourir de faim. Il y en a d'autres à qui cela serait insupportable ; ce n'est donc pas moi qu'il faut consulter, c'est toi-même : examine bien ce que tu vaux.

94. — Les hommes se mettent comme ils veulent à fort haut ou a fort bas prix, et chacun ne vaut que ce qu'il s'estime; taxe-toi donc, ou comme libre ou comme esclave, cela dépend de toi.

95. — Tu veux ressembler au commun des hommes, comme un fil de ta tunique ressemble à tous les autres fils qui la composent ;

mais, moi, je veux être cette bande de pourpre, qui, non-seulement a de l'éclat, mais qui embellit même tout ce à quoi on l'applique. Pourquoi me conseilles-tu donc d'être comme les autres ? Je serais comme le fil, et je ne serais plus de la pourpre.

96. — C'est un beau mot d'Agrippinus : *Je ne me ferai jamais obstacle à moi-même.*

97. — Jusques à quand différeras-tu de te juger digne des plus grandes choses, et de te mettre en état de ne jamais blesser la droite raison ? Tu as reçu les préceptes auxquels tu devais donner ton consentement, tu l'as donné ; quel maître attends-tu donc encore, pour remettre ton amendement jusqu'à son arrivée ? Tu n'es plus un enfant, mais un homme fait. Si tu te négliges, si tu t'amuses, si tu fais résolution sur résolution, si tous les jours tu marques un nouveau jour où tu auras soin de toi-même, il arrrivera que, sans que tu y aies pris garde, tu n'auras fait aucun progrès, et que tu persévéreras dans ton ignorance, et pendant ta vie, et après ta mort. Courage donc, juge-toi digne dès aujourd'hui de vivre comme un homme, et comme un homme qui a déjà fait quelques progrès dans la sagesse ; et que tout ce qui te paraîtra très beau et très bon te soit une loi inviolable. Si quelque chose de pénible ou d'agréable, de glorieux ou de honteux s'offre à toi, souviens-toi que voilà le combat ouvert, que voilà les jeux olympiques qui t'appellent, qu'il n'est plus temps de différer ; et enfin, que d'un moment et d'une seule action de courage ou de lâcheté, dépendent ton avancement ou ta

perte. C'est ainsi que Socrate est parvenu à la perfection en faisant servir toutes choses à son avancement et en ne suivant jamais que la raison. Pour toi, bien que tu ne sois pas encore Socrate, tu dois pourtant vivre comme voulant le devenir.

98. — Comme les fanaux qu'on allume dans les ports sont d'un grand secours aux vaisseaux qui ont perdu leur route, de même un homme de bien dans une ville battue de la tempête est d'un grand secours pour ses concitoyens.

99. — Si tu es né de parents nobles, tu es si plein de ta noblesse que tu ne cesses d'en parler, et que tu en étourdis tout le monde ; mais tu as la divinité pour père, tu l'as au dedans de toi, et tu oublies cette noblesse, et tu ignores d'où tu es venu, et ce que tu portes ! Voilà pourtant de quoi tu devrais te souvenir dans toutes les actions de ta vie. Dis-toi à tout moment : *C'est la divinité qui m'a créé ; elle est au dedans de moi, je la porte partout. Pourquoi la souillerais-je par des pensées obscènes, par des actions basses et impures, et par d'infâmes désirs ?*

100.—Si les dieux t'avaient donné en garde un pupille, tu en aurais soin, et tu ne laisserais pas gâter un si précieux dépôt. Ils t'ont donné en garde à toi-même. Ils t'ont dit : *Nous n'avons pas cru pouvoir te mettre entre les mains d'un tuteur plus fidèle, plus affectionné : garde-nous ce fils tel qu'il est par sa nature; conserve-le-nous plein de pudeur, de fidélité, de magnanimité, de courage, exempt de trouble et de passion.* Et tu te négliges ! Quelle infidélité ! quel crime !

101.—Tu te ferais scrupule de commettre des

actions déshonnêtes devant une statue ou une image des dieux; ils te voient, ils t'entendent, et tu ne rougis point d'avoir en leur présence des pensées obscènes, et de faire des actions impures, qui les blessent, qui les déshonorent et qui les affligent. O l'ennemi des dieux! O le lâche qui a oublié sa nature!

102.— Si tu étais une statue de Phidias, sa Minerve ou son Jupiter, et que tu eusses quelque sentiment, tu te donnerais bien de garde, en te souvenant de l'ouvrier qui t'aurait formé, de rien faire qui fût indigne de lui et de toi-même; et pour rien au monde, tu ne voudrais paraître dans un état indécent, qui déshonorât ta beauté : en ne t'inquiétant nullement dans quel état tu parais devant les dieux, tu déshonores la main qui t'a formé. Quelle différence pourtant d'ouvrier à ouvrier, et d'ouvrage à ouvrage!

103.—Si quelqu'un livrait ton corps à la discrétion du premier venu, tu en serais sans doute très fâché; et lorsque toi-même tu abandonnes ton âme au premier venu, afin que, s'il te dit des injures, elle en soit émue et troublée, tu ne rougis point?

104.—Quand tu fais quelque chose, après avoir bien connu qu'elle est de ton devoir, n'évite point d'être vu en la faisant, quelque mauvais jugement que le peuple en puisse faire. Car si l'action est mauvaise, ne la fais point; et si elle est bonne, pourquoi crains-tu ceux qui te condamneront sans raison et mal à propos?

105. — Une dame romaine voulait envoyer une grosse somme d'argent à une de ses amies appelée Gratilla, que Domitien avait

exilée, quelqu'un lui dit que Domitien mettrait la main sur cet argent, et qu'il le confisquerait. *N'importe*, répondit-elle, *j'aime mieux encore que Domitien le ravisse, que de ne pas l'envoyer.*

106. — Qui est l'homme invincible? Celui qui est ferme dans son assiette, et qui ne peut être ébranlé par aucune des choses qui ne sont pas en notre pouvoir; je le regarde comme un athlète. Il a soutenu un premier combat; en soutiendrait-il un second? Il a résisté à de l'argent, résistera-t-il à une belle femme? Il a résisté en plein jour, au milieu du monde, résistera-t-il seul et pendant la nuit? résistera-t-il à la gloire, à la calomnie, aux louanges, à la mort? résistera-t-il à toutes les incommodités, à toutes les tristesses? En un mot, sera-t-il victorieux jusque dans ses songes? Voilà l'athlète qu'il me faut.

107. — Hercule aurait-il été Hercule sans les lions, les tigres, les sangliers, les brigands et tous les autres monstres dont il a purgé la terre? et sans ces monstres, à quoi auraient servi ses bras nerveux, sa force, son courage, sa patience invincible, et toutes ses autres vertus?

108. — Courage donc, considère bien toutes les facultés dont tu es muni, et prépare-toi avec confiance à toutes les épreuves: tu es bien armé, et en état de tirer un nouvel ornement de tous les accidents les plus terribles.

109. — Avant que de te présenter au tribunal des juges, présente-toi à celui de la justice.

110. — Refuse le serment en tout et partout,

si cela est en ton pouvoir; sinon, autant que l'occasion pourra le permettre.

111.—*Tu ne fais pas la cour à un tel qui est si puissant?* Qu'il soit si puissant qu'il voudra, est-ce là mon affaire, et suis-je né pour lui faire la cour? N'ai-je pas à qui plaire, à qui obéir, à qui être soumis? Aux dieux et à ceux qui sont après eux.

112. — Quand tu dois avoir quelque conversation avec quelqu'un, surtout avec quelqu'un des premiers de la ville, propose-toi ce qu'auraient fait en cette rencontre Socrate ou Zénon. Par ce moyen, tu ne seras point embarrassé à faire ce qui est de ton devoir, et à user convenablement de tout ce qui se présentera.

113. — Quand tu vas faire ta cour à quelque homme puissant, promets-toi bien que tu ne le trouveras pas chez lui: qu'il sera enfermé; que la porte te sera fermée, ou qu'il ne te regardera point. Si, après cela, ton devoir t'y appelle, supporte tout ce qui arrivera et ne t'avise jamais de dire ou de penser que ce n'était pas la peine; car c'est le langage du peuple et d'un homme sur qui les choses extérieures ont trop de pouvoir.

114. — Dans le commerce ordinaire, garde-toi bien de parler mal à propos et trop longuement de tes exploits et des dangers que tu as courus; car si tu prends tant de plaisir à les raconter, les autres n'en prennent pas à les entendre.

115. — Garde-toi bien encore de jouer le rôle de plaisant; car c'est un méchant caractère et un pas glissant qui te fera tomber insensible-

ment dans les manières basses et populaires, et fera perdre aux autres le respect et la considération qu'ils ont pour toi.

116. — Il est aussi très dangereux de se laisser aller à des discours obscènes, et quand tu te trouveras à ces sortes de conversations, ne manque pas, si l'occasion le permet, de tancer celui qui tient ces discours; sinon garde au moins le silence, et fais connaître, par la rougeur de ton front et par la sévérité de ton visage, que ces sortes de conversations ne te plaisent point.

117. — Tu pâlis, tu trembles, et tu es embarrassé quand tu vas voir un prince ou quelque grand seigneur. — *Comment me recevra-t-il? Comment m'entendra-t-il*? Vil esclave! il te recevra; il t'entendra comme il le jugera à propos; tant pis pour lui s'il reçoit mal un homme sage; il en souffrira seul. Peux-tu souffrir de la faute d'un autre?—*Mais comment lui parlerai-je*? Tu lui parleras comme tu voudras. *J'ai peur de me troubler*. Eh! quoi? ne sais-tu pas parler avec discrétion, avec prudence et avec une honnête liberté! De quoi t'avises-tu de craindre un homme? Zénon ne craignait point Antigonus, mais Antigonus craignait Zénon. Socrate était-il embarrassé quand il parlait aux tyrans, à ses juges? Diogène était-il embarrassé quand il parlait à Alexandre, à Philippe, aux corsaires, à son maître qui l'avait acheté?

118. — Souviens toi du courage de Lateranus. Néron lui ayant envoyé son affranchi, Epaphrodite, pour l'interroger sur la conspiration où il était entré, il ne fit d'autre réponse à cet affranchi, sinon : *Quand j'aurai*

quelque chose à dire, je le dirai à ton maître. — Tu seras traîné en prison. — *Mais faut-il que j'y sois traîné en fondant en larmes?* Tu seras envoyé en exil. — *Qu'est-ce qui empêche que je n'y aille gaiement, plein d'espérance et content de mon état?* Tu seras condamné à mort. — *Mais faut-il que je meure en murmurant et en gémissant?* — Dis-moi ton secret. — *Je ne le dirai point, car cela dépend de moi.* — Qu'on le mette aux fers. — *Que dis-tu, mon ami? est-ce moi que tu menaces de mettre aux fers? Je t'en défie. Ce sont mes jambes que tu y mettras, mais pour ma volonté elle sera libre, et Jupiter même ne peut me l'ôter.* — Je vais tout à l'heure te faire couper le cou. — *Quand t'ai-je dit que mon cou avait seul ce privilége, de ne pouvoir être coupé?* Les effets répondirent à ces braves paroles. Lateranus ayant été mené au supplice, et le premier coup de l'exécuteur ayant été trop faible pour lui enlever la tête, il fut dérangé un moment, mais il se remit sur l'heure, et retendit le cou avec beaucoup de fermeté et de constance.

119. — Si nous étions en prison et à la veille d'être jugés sur une accusation capitale, pourrions-nous souffrir un homme qui viendrait nous demander : *Voulez-vous que je vous lise des hymnes que j'ai composés?* Mon ami, pourquoi viens-tu m'importuner si mal à propos? J'ai bien d'autres affaires. Ne sais-tu pas que je dois être jugé demain? Socrate était en prison, et à la veille d'être condamné, et il composait des hymnes.

120. — Veux-tu voir un homme content de tout, et qui veut que comme il ar-

rive? c'est Agrippinus. On lui vint annoncer que le sénat était assemblé pour le juger : *A la bonne heure*, dit-il, *et moi, je vais me préparer pour le bain, à mon ordinaire.* A peine était-il sorti du bain, qu'on lui vint dire qu'il était condamné. — *Est-ce à la mort ou à l'exil?* — A l'exil. — *Et mes biens sont-ils confisqués?* — Non, on vous les laisse. — *Partons donc sans différer. Allons dîner à Aricia; nous y dînerons aussi bien qu'à Rome.*

121. — Florus demandait un jour à Agrippinus : *Irai-je au théâtre avec Néron* et danserai-je *avec lui?* — Va, lui dit Agrippinus. — *Et toi*, lui dit Florus, *pourquoi n'y viens-tu pas aussi?* — C'est, lui répondit Agrippinus, que je n'ai pas délibéré.

122. — Cette grande maxime était bien gravée dans le cœur de Priscus Helvidius, et il la mit noblement en pratique. Vespasien lui manda un jour de ne pas venir au sénat. *Il dépend de lui de m'ôter ma charge*, répondit Helvidius, *mais j'irai au sénat tant que je serai sénateur.* — Si vous y venez, lui dit le prince, n'y venez que pour vous taire. — *Ne me demandez pas mon avis*, dit Helvidius, *et je me tairai.* — Mais si vous êtes présent, repartit le prince, je ne puis me dispenser de vous demander votre avis. — *Et moi*, répondit Helvidius, *de vous dire ce qui me paraîtra juste.* — Mais si vous le dites, je vous ferai mourir. — *Quand vous ai-je dit que je fusse immortel?* répliqua Helvidius. *Nous ferons tous deux ce qui dépendra de nous; vous me ferez mourir et je souffrirai la mort sans me plaindre.* Que gagna par là Helvidius étant seul? Mais je te de-

mande que gagne la pourpre qui est seule sur une tunique? elle l'orne, elle l'embellit, et elle donne envie d'en avoir une pareille.

123. — *On t'a condamné à l'exil* —Y a-t-il un lieu au delà du monde où l'on puisse m'envoyer! Et partout où j'irai, n'y trouverai-je pas un ciel, un soleil, une lune, des étoiles? N'y aurai-je pas des songes, des augures? Ne pourrai-je pas y entretenir un commerce avec les dieux?

124. — Au lieu de tous les plaisirs que tu avais dans ta patrie et que tu as perdus, substitue celui ci; c'est de penser que tu obéis aux dieux, et que tu fais actuellement et réellement le devoir d'un homme de bien et d'un homme sage. Quel grand avantage n'est-ce point de pouvoir te dire à toi-même : A l'heure qu'il est, les philosophes débitent de grandes choses dans leurs écoles, ils expliquent tous les devoirs de l'homme de bien, et moi, je les pratique. Ce sont mes vertus qu'ils expliquent; ils font mon panégyrique sans le savoir : car j'accomplis ce qu'ils louent et ce qu'ils enseignent.

DE LA LIBERTÉ

125. — *Puisque l'homme libre est celui à qui tout arrive comme il le désire*, me dit un fou, *je veux aussi que tout m'arrive comme il me plaît.* Eh! mon ami! la folie et la liberté ne se trou-

vent jamais ensemble. La liberté est une chose non-seulement très belle, mais très raisonnable, et il n'y a rien de plus absurde ni de plus déraisonnable que de désirer témérairement, et de vouloir que les choses arrivent comme nous les avons pensées. Quand j'ai le nom de Dion à écrire, il faut que je l'écrive, non pas comme je veux, mais tel qu'il est, sans y changer une seule lettre. Il en est de même dans tous les arts et dans toutes les sciences! Et tu veux que, sur la plus grande et la plus importante de toutes les choses, je veux dire la liberté, on voie régner le caprice et la fantaisie! Non, mon ami : la liberté consiste à vouloir que les choses arrivent non comme il te plaît, mais, comme elles arrivent.

126. — Tu espéres que tu seras heureux dès que tu auras obtenu ce que tu désires. Tu te trompes. Tu n'en seras pas plutôt en possession, que tu auras mêmes inquiétudes, mêmes chagrins, mêmes dégoûts, mêmes craintes, mêmes désirs. Le bonheur ne consiste point à acquérir et à jouir, mais à ne pas désirer, car il consiste à être libre.

127. — Les dieux m'ont donné la liberté, et je connais leurs commandements. Personne ne peut donc plus me réduire en servitude, car j'ai le libérateur qu'il me faut, j'ai les juges qu'il me faut.

128. — Qui est-ce qui veut vivre dans le crime, dans l'injustice, dans l'illusion, dans les frayeurs, dans l'angoisse, toujours envieux, toujours jaloux, toujours plaintif, toujours timide, toujours frustré de ses désirs, et toujours livré à ses craintes? Personne, il n'y a donc

point de méchant qui ne fasse tout ce qu'il ne veut pas, et par conséquent point de méchant qui soit libre.

129. — Celui qui se soumet aux hommes, s'est auparavant soumis aux choses.

130. — Comme la moindre distraction d'un pilote peut faire périr un vaisseau, la moindre petite négligence de notre part, le moindre défaut d'attention peut nous faire perdre tout le progrès que nous avons fait dans l'étude de la sagesse. Veillons donc. Ce que nous avons à conserver est plus précieux qu'un vaisseau chargé d'or. C'est la pudeur, c'est la fidélité, la constance, la soumission aux ordres des dieux, l'exemption de douleur, de trouble, de crainte, en un mot, la véritable liberté.

131. — Pour une liberté, qui n'est que fausse, des hommes s'exposent aux plus grands dangers; ils se jettent dans la mer; ils se précipitent des plus hautes tours. On a vu des villes entières se brûler elles-mêmes. Et toi, pour une liberté véritable, sûre, et que rien ne pourra te ravir, tu ne te donneras aucun soin? tu ne prendras pas la moindre peine?

132. — Si j'aime mon corps, si je suis attaché à mon bien, je suis perdu, me voilà esclave; j'ai fait connaître par où je puis être pris.

133. — Chasse tes désirs, tes craintes, et il n'y aura plus de tyran pour toi.

134. — Souviens-toi que le désir des honneurs, des dignités, des richesses, n'est pas le seul qui nous rend esclaves et soumis; mais aussi le désir du repos. du loisir, des voyages

de l'étude. En un mot, toutes les choses extérieures, quelles qu'elles soient, nous rendent sujets quand nous les estimons. Le véritable maître de chacun de nous est celui qui a le pouvoir de nous donner ou de nous ôter ce que nous voulons ou ne voulons pas. Que tout homme, donc, qui veut être libre ne veuille et ne fuie rien de tout ce qui dépend des autres, sinon il sera esclave nécessairement.

135. — Ne crains rien, et nul homme n'aura pour toi rien de terrible ni de formidable, non plus qu'un cheval pour un autre cheval, ni une abeille pour une autre abeille. Ne vois-tu pas que tes désirs et tes craintes sont la garnison que tes maîtres entretiennent dans ton cœur comme dans une citadelle, pour t'assujettir ? Chasse cette garnison, remets-toi en possession de ton fort, et tu seras libre.

136. — Il y a de petits et de grands esclaves. Les petits sont ceux qui se rendent esclaves pour de petites choses, pour des dîners, pour un logement, pour de petits services. Et les grands sont ceux qui se rendent esclaves pour le consulat, pour des gouvernements de provinces. Tu en vois devant qui on porte les haches et les faisceaux, et ces derniers sont bien plus esclaves que les autres.

137. — Pour juger si un homme est libre, ne regarde point à ses dignités ; car, au contraire plus il est élevé, plus il est esclave. — *Mais*, diras-tu, *j'en vois qui font tout ce qui leur plaît*. Je le veux : mais je t'avertis que c'est un esclave qui jouit pendant quelques jours du privilége des saturnales, ou dont le maître est absent. Attends que la fête soit

passée, ou son maître revenu, et tu le verras. *Qui est son maître?* C'est tout homme qui a le pouvoir de lui donner ou de lui ôter ce qu'il désire.

138. — Ne veux-tu plus être au nombre des esclaves? Romps tes chaînes, délivre-toi, n'aie ni dépit ni crainte. Aristide, Épaminondas et Lycurgue n'ont pas été appelés l'un JUSTE, l'autre LIBÉRATEUR et l'autre DIEU, parce qu'ils étaient riches et qu'ils avaient beaucoup d'esclaves, mais parce que, quoique pauvres, ils avaient mis la Grece en liberté.

139. — *Quoi! chétif philosophe*, me dit un grand seigneur qui se pique d'être libre et indépendant, *tu oses me dire esclave, moi dont les ancêtres ont été libres? moi qui suis senateur, qui ai été consul, et qui me vois le favori du prince?* Grand sénateur, prouvez-moi que vos ancêtres n'ont pas été dans le même esclavage que vous. Mais je le veux; ils ont été généreux, et vous êtes lâche, intéressé, timide; ils ont été tempérants, et vous vivez dans une débauche affreuse.— *Qu'est-ce que cela fait à la liberté?* Beaucoup, car appelez-vous être libre, faire tout ce qu'on ne veut pas? — *Mais je fais tout ce que je veux, et personne ne peut me forcer que l'empereur, mon maître, qui est maître de tout.* Grand consul, nous venons de tirer de votre bouche cette confession que vous avez un maître qui peut vous forcer. Qu'il soit maître de tout le monde, cela ne vous laisse que la triste consolation d'être esclave dans une grande maison et parmi des millions d'autres esclaves.

140. — Tu as obtenu le consulat, et tu es

gouverneur de province. Par qui? Par Félicion. Et moi, je ne voudrais pas vivre s'il me fallait vivre par le crédit de Félicion, et supporter son orgueil et son insolence d'esclave. Car je sais ce que c'est qu'un esclave qui se croit heureux, et que sa fortune aveugle. — *Mais toi, es-tu donc si libre?* me diras-tu. Non, j'y travaille : je n'y suis pas encore parvenu; je ne puis encore regarder mes maîtres d'un œil ferme; je suis encore attaché à mon corps, et tout estropié qu'il est, je veux le conserver; je t'avoue mon faible. Mais veux-tu que je te montre un homme véritablement libre, c'est Diogène. — *D'où vient qu'il était si libre?* C'est qu'il avait coupé toutes les prises que la servitude pouvait avoir sur lui; il était dégagé de tout, isolé de tous côtés, et rien ne tenait à lui. Vous lui demandiez son bien, il le donnait; son pied, il le donnait; tout son corps, il le donnait; mais il était fortement attaché aux dieux, et ne cédait à personne en obéissance, en respect, en soumission pour ce souverain maître. Voilà d'où venait sa liberté. — *Mais*, dis-tu, *voilà l'exemple d'un homme seul, qui n'avait rien qui l'attachât au monde.* Veux-tu donc l'exemple d'un homme qui ne fût pas seul? Socrate avait femme et enfants, et il n'était pas moins libre que Diogène, parce que, comme Diogène, il avait tout soumis à la loi et à l'obéissance qui est due à la loi.

141. — Tu viens d'affranchir ton esclave : mais toi, qui l'as mis en liberté, es-tu libre? N'es-tu point l'esclave de ton argent, d'une femme, d'une fille, d'un tyran, du dernier valet du tyran?

142. — Nous sommes presque tous dans la vie comme les esclaves fugitifs sont aux spectacles; ces esclaves prennent grand plaisir à voir la pompe des jeux; ils admirent les acteurs d'une tragédie; mais ils sont toujours inquiets; ils regardent de côté et d'autre; et si l'on vient à nommer leur maître, les voilà remplis de frayeur; ils prennent la fuite. Nous sommes de même : nous admirons les merveilles de la nature; ce spectacle nous ravit : mais nous sommes toujours en alarme; et si l'on nomme notre maître, nous voilà perdus. Qu'est-ce donc qu'un maître? Ce n'est pas un homme, car l'homme ne peut être le maître de l'homme : c'est la mort, c'est la vie, c'est la volupté, c'est la douleur, c'est la pauvreté, ce sont les richesses. Que César lui-même vienne contre moi sans ce cortége, tu verras ma fermeté : mais s'il vient avec ses satellites, tonnant, éclairant, menaçant, et que je les craigne, ne suis-je pas cet esclave fugitif qui a reconnu son maître? Mais si je ne les crains pas, me voilà en pleine liberté, je n'ai plus de maître que moi-même.

143. — Diogène a fort bien dit que le seul moyen de conserver sa liberté, c'est d'être toujours prêt à mourir sans peine.

144. — Le même Diogène écrivit au roi des Perses. « Il n'est pas plus en ton pouvoir de réduire les Athéniens en servitude, que d'y réduire des poissons. Un poisson vivra plus longtemps hors de l'eau qu'un Athénien dans l'esclavage. »

145. — Qu'est-ce qui rend un tyran formidable? Ce sont ses huissiers, ses satellites

armés d'épées et de piques. Mais qu'un enfant les approche, il ne les craint point. D'où vient cela? C'est qu'il ne connaît pas le danger. Et toi, tu n'as qu'à le connaître et le mépriser.

146. — Un tyran me dit : — *Je suis le maître, je puis tout.* — Eh! que peux-tu? Peux-tu te donner un bon esprit? peux-tu m'ôter ma liberté? Eh! que peux-tu donc? Dans un vaisseau, ne dépends-tu pas du pilote? Dans ton char, ne dépends-tu pas de ton cocher? — *Tout le monde me fait la cour.* Mais te la fait-on comme à un homme? Montre-moi quelqu'un qui te prenne pour tel, qui voulût te ressembler, qui voulût être ton disciple, comme de Socrate. — *Mais je puis te faire couper le cou.* Tu parles bien : j'avais oublié qu'il faut te faire la cour comme aux dieux nuisants, et t'offrir des sacrifices comme à la fièvre. N'a-t-elle pas un autel à Rome? tu le mérites plus qu'elle, car tu es plus malfaisant : mais que tes satellites et toute ta pompe effrayent et troublent la vile populace, tu ne me troubleras point; je ne puis être troublé que par moi-même. Tu as beau me menacer, je te dis que je suis libre. — *Toi, libre, comment?* C'est la divinité même qui m'a affranchi. Penses-tu qu'elle souffre que son fils tombe sous ta puissance. Tu es maître de ce cadavre, prends-le; tu n'as aucun pouvoir sur moi.

147. — Les philosophes enseignent que l'homme est libre. Ils enseignent donc à mépriser l'autorité de l'empereur : non. Nul philosophe n'enseigne à des sujets à se révolter contre leur prince ni à soustraire à sa puissance rien de tout ce qui lui est soumis.

Tenez, voilà mon corps, voilà mon bien, voilà ma réputation, voila ma famille, je vous les livre : et quand vous trouverez que j'enseigne à quelqu'un à les retenir, malgré vous, faites-moi mourir, je suis un rebelle. Ce n'est pas là ce que j'enseigne aux hommes; je ne leur enseigne qu'à conserver la liberté de leurs opinions, dont la divinité les a faits seuls les maîtres.

148. — L'esclavage du corps c'est l'ouvrage de la fortune, et l'esclavage de l'âme c'est l'ouvrage du vice. Celui qui a la liberté du corps, s'il a l'âme liée et garrottée, est esclave, et celui qui a l'âme libre a beau être chargé de chaînes, il jouit d'une pleine liberté. L'esclavage du corps, la nature le finit par la mort; mais l'esclavage de l'âme, c'est la vertu seule qui le finit.

DES DIEUX, DE LA RELIGION (1).

149. — La première chose qu'il faut apprendre, c'est qu'il y a un Dieu, qu'il gouverne

(1) Avant de lire cette partie des *Maximes d'Epictète*, il est utile de se rappeler la définition que nous avons donnée, dans l'introduction, à l'article Zénon, de la doctrine des Stoïciens, afin de se rendre compte du sens des expressions DIEU, DIVINITÉ, PROVIDENCE, DIEUX, employées indifféremment par Epictete quand il veut parler de cette intelligence suprême, de ce DIEU INCONNU dont saint Paul avait remarqué l'inscription

tout par sa providence, et que non-seulement nos actions, mais nos pensées et nos mouvements ne sauraient lui être cachés. Ensuite il faut examiner quelle est sa nature. Sa nature étant bien connue, il faut nécessairement que ceux qui veulent lui plaire et lui obéir fassent tous leurs efforts pour lui ressembler; qu'ils soient libres, fidèles, bienfaisants, miséricordieux, magnanimes. Que toutes tes pensées donc, que toutes tes paroles, que toutes tes actions, soient les actions, les paroles et les pensées d'un homme qui imite Dieu, qui veut ressembler à lui.

150. — Quand tu es la nuit dans ta chambre, la porte bien fermée, et la lumière éteinte, garde-toi donc bien de dire que tu es seul, car tu ne l'es pas.

151. — Quelle est la nature de la divinité? C'est intelligence, science, ordre, raison. Par là tu peux connaître quelle est la nature de

sur un autel, à Athènes, et dont il parle devant l'Aréopage (*). Les Romains ayant hérité de cette multitude de dieux enfantés par l'imagination inventive des prêtres de l'antiquité, les philosophes, lorsqu'ils voulaient expliquer quelque point de morale, étaient obligés de se servir des termes les plus propres à se faire comprendre de ceux auxquels ils s'adressaient, suivant le degré d'instruction ou d'intelligence de leurs auditeurs. Mais les philosophes de la trempe d'Epictète savaient à quoi s'en tenir sur l'essence de ce DIEU INCONNU, à travers les travestissements et les oripeaux dont l'affublait chaque secte, selon le degré d'abrutissement de la pensée, que cherchaient à obtenir les prêtres de telle ou telle idole, dans l'intérêt de leur domination.

(*) *Actes des Apôtres*, ch. 17.

ton véritable bien, qui ne se trouve qu'en elle.

152. — Sache que le principal et le fondement de la religion, consiste à avoir des dieux des opinions droites et saines, à croire qu'ils sont, qu'ils étendent leur providence sur tout, qu'ils gouvernent cet univers très parfaitement et avec justice, que tu es dans le monde pour leur obéir, pour prendre en bonne part tout ce qui arrive, et pour y acquiescer volontairement et de tout ton cœur, comme à des choses qui viennent d'une providence très bonne et très sage. De cette manière, tu ne te plaindras jamais des dieux, et tu ne les accuseras jamais de n'avoir pas soin de toi. Mais tu ne peux avoir ces sentiments qu'en renonçant à tout ce qui ne dépend point de nous, et qu'en faisant consister tes biens et tes maux dans ce qui en dépend ; car si tu prends pour un bien ou pour un mal quelqu'une de ces choses étrangères, c'est une nécessité absolue que, lorsque tu seras frustré de ce que tu désires, ou que tu tomberas dans ce que tu crains, tu te plaignes et que tu haïsses ceux qui sont la cause de tes malheurs; car tout animal est né pour abhorrer et pour fuir tout ce qui lui paraît mauvais et nuisible, et tout ce qui peut le causer, et pour aimer et rechercher tout ce qui lui paraît utile et bon, et ce qui le cause. Il est donc impossible que celui qui croit être blessé se plaise à ce qu'il croit qui le blesse; d'où il s'ensuit que personne ne se réjouit et ne se plaît dans son mal. Voilà d'où vient qu'un fils accable de reproches et d'injures son père quand son père ne lui fait point part de ce qui passe

pour des biens : voilà ce qui rendit ennemis irréconciliables Etéocle et Polynice; ils regardaient le trône comme un grand bien : voilà ce qui fait que le laboureur, le pilote, le marchand maudissent les dieux ; et voilà enfin la cause des murmures de ceux qui perdent leurs femmes et leurs enfants,car où est l'utilité, là est aussi la piété. Ainsi tout homme qui a soin de régler ses désirs et ses aversions selon les règles prescrites a soin de nourrir et d'augmenter sa piété. Dans ses libations, dans ses sacrifices, et dans ses offrandes, chacun doit suivre la coutume de son pays, et les faire avec pureté, sans nonchalance aucune, sans négligence, sans irrévérence, sans mesquinerie, et aussi sans une somptuosité au-dessus de ses forces.

153. — O homme! ne sois point ingrat des biens que tu as reçus des dieux et n'oublie point leurs plus grands bienfaits. Rends-leur des grâces continuelles de la vue, de l'ouïe qu'ils t'ont données; que dis-je! de la vie même, et de tous les secours qu'ils t'ont accordés pour la soutenir, comme du vin, de l'huile, et de tous les autres fruits de la terre. Mais en même temps, souviens-toi qu'ils t'ont donné quelque chose de plus précieux encore, c'est la faculté qui se sert de toutes ces choses, qui les éprouve et qui met à chacune son prix.

154. — Un insolent demanda un jour à Diogène : *Es-tu ce Diogène qui croit qu'il n'y a point de dieux? Je suis Diogène*, lui répondit-il, et je crois si bien qu'il y a des dieux, que je suis très persuadé qu'ils te haïssent.

155. — Galba ayant été tué, quelqu'un dit à

Rufus : *Présentement, la providence se mêle du monde. Malheureux!* lui répondit Rufus, *crois-tu donc qu'un Galba ait empêché les dieux de gouverner le monde?* Ce qui te faisait douter de la providence te la marquait.

156. — Quand tu approches les princes et les grands, souviens-toi qu'il y a là-haut un plus grand prince encore, qui te voit, qui t'entend et à qui tu dois plutôt plaire.

157. — Tu veux plaire aux dieux? Souviens-toi donc, qu'ils ne haïssent rien tant que l'impureté et que l'injustice.

158. — Si le prince t'avait adopté, tu serais d'une fierté insupportable à tout le monde; et tu oublies la divinité, à laquelle tu as tant d'obligation.

159. — Apollon savait bien que Laïus n'obéirait pas à son oracle; Apollon ne laissa pas de prédire à Laïus les malheurs qui le menaçaient : la bonté des dieux ne se lasse jamais d'avertir les hommes. Cette source de vérité coule toujours, mais les hommes sont toujours incrédules, désobéissants, rebelles.

160. — La protection d'un prince, ou celle même d'un grand seigneur, suffisent pour nous faire vivre tranquillement, et à couvert de toute alarme. Nous avons les dieux pour protecteurs, pour curateurs, pour pères, et cela ne suffit pas pour chasser nos chagrins, nos inquiétudes, nos craintes!

161. — Que font les hommes? Ils demeurent là tout tremblants de ce qu'ils craignent, ou s'affligeant et gémissant de ce qu'ils souffrent. Qu'arrive-t-il de cette faiblesse? le murmure et l'impiété.

162. — Tout ce qui arrive dans le monde fait l'éloge de la Providence. Donne-moi un homme, ou intelligent, ou reconnaissant, il la sentira.

163. — Si la divinité avait fait les couleurs et qu'elle n'eût pas fait des yeux capables de les voir et de les distinguer, à quoi auraient-elles servi? et si elle avait fait les couleurs et les yeux sans créer la lumière, de quelle utilité auraient été les couleurs et les yeux? Qui est-ce donc qui a fait ces trois choses les unes pour les autres? qui est l'auteur de cette alliance si merveilleuse? C'est la divinité : il y a donc une providence.

164. — L'homme, dans cette vie, doit être le spectateur de son essence et des ouvrages de la divinité, son interprète et le panégyriste. Et toi, malheureux, tu commences et tu finis par où les bêtes commencent et finissent; tu vois sans sentir. Finis donc par où la divinité a fini en toi. Elle a fini en te donnant une âme intelligente et capable de la connaître. Sers-t'en donc; ne sors point de ce spectacle si admirable sans avoir fait que l'entrevoir: vois, connais, loue, bénis.

165. — Vous entreprenez un long voyage pour aller à Olympie voir les jeux, et encore plus pour voir la belle statue de Phidias, et vous regardez comme un grand malheur de mourir sans avoir eu le plaisir de les voir; mais des ouvrages bien supérieurs à ceux de Phidias, des ouvrages qu'il ne faut point aller chercher si loin, qui ne coûtent ni tant de peines, ni tant de fatigues, qu'on voit partout, n'aurez-vous jamais envie de les considérer?

Ne vous viendra-t-il jamais dans l'esprit de penser enfin qui vous êtes, pourquoi vous êtes nés? Et mourrez-vous sans attention au spectacle si admirable de cet univers que la divinité a étalé à vos yeux pour vous porter à la connaître ?

166. — La divinité t'a donné des armes pour résister à tous les événements les plus fâcheux. Elle t'a donné la grandeur d'âme, la force, la patience, la constance. Sers-t'en donc; ou, si tu te plains, avoue que tu as mis bas les armes dont elle t'avait fortifié.

167. — *Y a-t-il une providence?* dit un épicurien; *il me coule incessamment du nez une pituite qui me désole.* Esclave que tu es! pourquoi as-tu donc des mains? n'est-ce pas pour te moucher? *Mais ne vaudrait-il pas mieux,* répond l'épicurien, *qu'il n'y eût point de pituite au monde?* Et ne vaudrait-il pas mieux encore te moucher, que d'accuser la providence?

168. — La divinité cite en témoignage; elle demande : « N'est-il pas vrai qu'il n'y a d'autre bien ni d'autre mal que dans la volonté? Ai-je nui à quelqu'un? N'ai-je pas mis au pouvoir de chacun tout ce qui peut lui être utile? » Que réponds-tu? « — *Je suis dans une calamité insupportable; personne n'a soin de moi; personne ne m'assiste; tout le monde me blâme, me calomnie, et je suis le rebut des hommes.* — Est-ce ainsi que tu reconnais l'honneur qu'elle t'a fait de t'appeler en témoignage pour lui rendre gloire, en attestant de si grandes vérités? Elle demandait un témoin de sa bonté, de sa vérité, de sa justice, et tu es devenu son accusateur!

169. — Parmi les gladiateurs de César, il s'en trouve tous les jours qui sont au désespoir de ne pas combattre, qui font des vœux aux dieux pour sortir de cette oisiveté, et qui demandent comme une très grande grâce d'être produits. Et il ne se trouve personne parmi nous qui demande l'occasion de signaler son amour pour les dieux.

170. — Mon devoir, pendant que je suis en vie, c'est de remercier les dieux de tout, de les louer de tout, soit en public, soit en particulier, et de ne cesser de les bénir qu'en cessant de vivre.

171. — Quelqu'un peut-il t'empêcher de te rendre à la vérité connue, et te forcer d'approuver ce qui est faux ? Tu vois donc bien que tu as un libre arbitre que rien ne peut te ravir. Si ta liberté pouvait être forcée, la divinité n'aurait plus de toi le soin qu'en doit avoir un bon père.

172. — Nous sommes si ingrats, que, sur les merveilles même que la providence a faites en notre faveur, bien loin de lui rendre grâce, nous l'accusons, et nous nous plaignons d'elle. Cependant, grands dieux ! pour peu que nous eussions un cœur sensible et reconnaissant, une seule chose de la nature, et la moindre même, suffirait pour nous faire sentir la providence et le soin qu'elle a de nous.

173. — Si nous avions du sens, nous ne ferions autre chose toute notre vie, et en public et en particulier, que de rendre grâce à la providence de tous les biens que nous en avons reçus, et dont nous jouissons tous les moments de notre vie. Oui, en bêchant, en

labourant, en mangeant, en nous promenant, en nous levant, en nous couchant, à chaque action, nous nous écririons : *Que la providence est grande!* Tout retentirait du son de ces paroles divines : *Que la providence est grande!* Mais vous êtes ingrats et aveugles. Il faut donc que je le dise pour vous ; et que, vieux, boiteux, pauvre et infirme, je dise sans cesse : *Que la providence est grande!*

174. — Si j'étais rossignol ou cygne, je ferais ce qui est du cygne ou du rossignol. Je suis homme, j'ai la raison en partage : que dois-je donc faire? Louer la divinité. C'est ce que je ferai toute ma vie; et j'exhorte tous les hommes à se joindre à moi.

175. — Les soldats qui s'enrôlent dans les troupes de César font le serment ordinaire. Quel est ce serment? Qu'ils préféreront le salut de l'empereur à toutes choses; qu'ils lui obéiront en tout; qu'ils s'exposeront à la mort pour lui. Et toi, qui es lié à la divinité par ta naissance, et par tant de bienfaits que tu en as reçus, et qui es né dans ses troupes, ne feras-tu pas ce serment? et l'ayant fait, ne lui seras-tu pas fidèle? Quelle différence même entre ces deux serments! le soldat jure qu'il préférera le salut de l'empereur à toutes choses, et toi, tu jures que tu préféreras à toutes choses ton propre salut.

Comment peut-on me persuader, dit quelqu'un à Epictète, *que toutes mes actions sont vues de la divinité sans qu'aucune lui échappe?* Epictète lui répondit : N'es-tu pas persuadé que toutes les choses du monde ont entre elles une liaison? — *Oui.* — N'es-tu pas persuadé que les

choses terrestres sont régies par les célestes? — *Oui.* — En effet, tu vois que toutes les choses de la nature arrivent dans les temps marqués, toutes les saisons arrivent dans leur temps. A l'approche et à la retraite du soleil, quand la lune croît et décroît, toute la face de la nature change. Puis donc que toutes les choses de ce bas monde, et nos corps mêmes sont si liés et si unis avec le tout, comment peux-tu t'imaginer que notre âme, bien plus divine que tout cet univers, en soit seule détachée et qu'elle ne soit pas unie et liée avec la divinité qui l'a créée? — *Mais comment peut-elle voir en même temps tant de choses si différentes et si éloignées?* — Pauvre aveugle, combien d'opérations différentes ton esprit, qui a des bornes si étroites, ne fait-il pas à la fois? Il embrasse les choses divines et humaines; il raisonne, il divise, il juge, il consent, il nie. Combien d'images différentes, combien d'idées même contraires ne renferme-t-il pas? Le soleil éclaire en même temps la plus grande partie du monde; il n'y a que la partie que l'ombre de la terre lui cache qui se dérobe à ses rayons. Et celui qui a fait le soleil, qui, quelque immense qu'il soit, n'est qu'un point auprès de ce vaste univers, n'éclairera pas la terre entière? — *Mais mon esprit ne fait ses opérations que successivement et ne peut considérer les objets que l'un après l'autre.* — Eh! qui t'a dit que ton esprit fût aussi étendu que la divinité même? Mais, chétif ver de terre, considère combien d'objets différents embrasse à la fois un œil, qui est si petit. Tout ce qu'enferme l'horizon est présent tout à la fois à la vue;

et quelque chose pourra se dérober à la vue de celui qui a fait l'œil? Juges-en toi-même.

176. — Les dieux ne m'ont pas donné beaucoup de bien; ils n'ont pas voulu que je fusse dans l'abondance et que je vécusse dans les délices. Mais qu'ai-je à me plaindre? Ils ont traité de même Hercule qui était leur fils, et quel fils!

177. — Hercule ne s'affligeait point de laisser ses enfants orphelins; car il savait qu'il n'y a point d'orphelins dans le monde, et que tous les hommes ont partout un père qui a soin d'eux et qui ne les abandonne jamais.

178. — Quand nous consultons les augures, c'est en tremblant et en faisant aux dieux d'ardentes prières. — *Dieux, ayez pitié de moi, permettez que je me tire heureusement de telle et telle affaire.* — Eh! vil esclave, veux-tu autre chose que ce qui est le meilleur pour toi? Qu'est-ce qu'il y a de meilleur pour toi, que de faire ce que les dieux trouveront agréable? Pourquoi veux-tu donc tâcher de corrompre ton arbitre et ton juge autant qu'il est en ton pouvoir?

179. — Pourquoi faut-il aller consulter les devins sur les choses où notre devoir est si marqué? S'il s'agit de m'exposer à quelque danger pour mon ami, s'il est question de mourir pour lui, qu'ai-je besoin de devin? N'ai-je pas au dedans de moi un devin plus sûr et plus incapable de me tromper, qui m'a appris la nature du bien et du mal, et qui m'a expliqué tous les signes auxquels je puis les reconnaître?

180. — Le faible que l'homme a pour les devins vient de sa timidité: il craint les événe-

ments : voilà pourquoi il a pour les devins une complaisance outrée, il les fait les arbitres et les juges de toutes ses affaires; il leur confie tout ce qu'il a, et s'ils lui prédisent du bien, il les remercie comme s'ils le lui donnaient. Quel aveuglement! Si nous étions sages, nous consulterions les devins comme nous demandons le chemin dans un voyage, sans nous mettre en peine si c'est à droite ou à gauche qu'il faut passer. Car qu'est-ce que consulter les devins? C'est consulter les dieux pour connaître leur volonté et la faire. Nous devrions donc nous servir des oracles comme nous nous servons de nos yeux. Nous ne prions point nos yeux de nous faire voir tels ou tels objets, mais nous voyons ceux qu'ils nous montrent. Faisons de même des devins : ne les flattons point, ne les prions point, mais faisons ce qu'ils nous ordonnent.

181. — Quand tu vas consulter le devin, souviens-toi que tu ignores ce qui doit arriver et que tu vas pour l'apprendre; mais souviens-toi en même temps que, si tu es philosophe, tu vas le consulter, sachant fort bien de quelle nature est ce qui doit arriver; car si c'est une des choses qui ne dépendent point de nous, ce ne peut être assurément ni un bien ni un mal pour toi. N'apporte donc, auprès de ton devin, ni inclination ni aversion pour chose au monde, autrement tu trembleras toujours; mais sois persuadé et convaincu que tout ce qui arrivera est indifférent, qu'il ne te regarde point, et que de quelque nature qu'il soit, il dépendra de toi d'en faire un bon usage, personne ne pouvant t'en empecher. Va donc avec confiance

comme t'approchant des dieux qui daignent bien te conseiller, et du reste, quand on t'aura donné quelques conseils, souviens-toi qui sont les conseillers à qui tu as eu recours, et qui sont ceux dont tu mépriseras les ordres, si tu désobéis : mais ne va au devin que comme Socrate voulait qu'on y allât, c'est-à-dire n'y va que pour les choses qu'on ne peut connaître que par l'événement, et qu'on ne peut prévoir ni par la raison, ni par les règles d'aucun autre art. De sorte que, quand l'occasion se présentera de t'exposer à de grands dangers pour ton ami ou pour ta patrie, ne va pas consulter le devin si tu dois le faire : car si le devin te déclare que les entrailles de la victime sont mauvaises, il est évident que ce signe te présage ou la mort ou des blessures, ou l'exil ; mais la droite raison te dit que, malgré toutes ces choses, on doit secourir son ami et s'exposer pour sa patrie. C'est pourquoi, obéis à un devin encore plus grand que celui que tu consultais ; c'est Apollon Pythien, qui chassa de son temple celui qui n'avait pas secouru son ami qu'on assassinait.

DE LA PHILOSOPHIE ET DES PHILOSOPHES

182.— Les hommes mous ne se prennent non plus aux préceptes de la philosophie, que le fromage mou à l'hameçon.

183. — L'âme est un bassin plein d'eau, ses

opinions sont la lumière qui éclaire ce bassin. Lorsque l'eau est agitée, il semble que la lumière le soit aussi, elle ne l'est pourtant point. Il en est de même de l'homme, quand il est troublé et agité, les vertus ne sont point bouleversées et confondues; ce sont ses esprits qui sont en mouvement: que ses esprits soient rassis, et tout sera tranquille.

184. — Le commencement de la philosophie, c'est de connaître notre faiblesse et notre ignorance dans les devoirs nécessaires et indispensables.

185. — *Qu'est-ce qu'un philosophe?* C'est un homme qui, si tu veux l'écouter, te rendra libre bien plus sûrement que tous les préteurs.

186. — Quand un corbeau te prédit quelque chose par ses croassements, tu crois que c'est un Dieu qui te parle, et non pas le corbeau.— Quand un philosophe t'avertit, crois de même que c'est un Dieu qui t'avertit, et non pas le philosophe.

187. — Si tu considères bien les grandes vues du véritable philosophe et les lumières de son esprit, tu le trouveras bien clairvoyant. Argus lui-même auprès de lui, avec tous ses yeux, ne te paraîtra qu'un aveugle.

188. — L'école du philosophe est comme la boutique du médecin. On n'y va point pour avoir du plaisir, mais pour y sentir une douleur salutaire. L'un a une épaule démise, l'autre un abcès, celui-là y porte une fistule. celui-ci une plaie à la tête. Le plaisir les guérira-t-il?

189. — Sur chaque action, avant que de l'entreprendre, regarde bien ce qui la précède et

ce qui la suit, et entreprends-la après cet examen. Si tu n'observes cette conduite, tu auras d'abord du plaisir dans tout ce que tu feras, parce que tu n'auras pas envisagé les suites; mais, à la fin, la honte venant à paraître, tu seras rempli de confusion.

190.—Commence toutes tes actions et toutes tes entreprises par cette prière : « Conduisez-moi, grand Jupiter, et vous, puissante destinée, à tout ce à quoi vous m'avez destiné; je vous suivrai de tout mon cœur et sans remise. Et quand je voudrais résister à vos ordres, outre que je me rendrais méchant et impie, il faudrait toujours vous suivre malgré moi. »

191. — L'homme de bien, le véritable sage, se souvenant toujours qui il est, d'où il vient et qui l'a créé, garde toujours son poste, et ne cherche qu'à montrer son obéissance aux dieux, en leur disant : « Vous voulez que je sois encore ici ? j'y demeure. Vous voulez que j'en sorte ? J'en sors ; car comme je n'y suis que pour vous, je n'en sors non plus que pour vous, et j'ai toujours devant les yeux et vos commandements et vos défenses. »

192. — Que font les voyageurs prudents, quand ils entendent dire que les chemins par où ils doivent passer sont pleins de voleurs ? Ils n'ont garde de continuer seuls leur route, mais ils attendent qu'ils puissent se mettre à la suite d'un ambassadeur, d'un questeur ou d'un proconsul. Et avec cette précaution ils achévent heureusement leur voyage. Le sage fait de même dans ce monde. Tout y est plein de brigandage, de tyrannie, de misère et de ca-

lamité. Comment passera-t-il seul sans périr ? Mais qui attendra-t-il ? et à qui se joindra-t-il ? A un magistrat, à un consul, à un préteur ? Mais ce sont les ennemis qu'il a le plus à craindre. Il attend donc un compagnon sûr, fidèle et incapable d'être surpris, et ce compagnon ce sont les dieux. Il se joint donc à eux, il marche avec eux et il passe heureusement à travers tous les écueils de cette vie.

193. — Comme, en te promenant, tu prends bien garde de ne pas marcher sur un clou, et de ne pas te donner une entorse, prends garde de même de ne pas blesser la partie principale de toi-même et celle qui te conduit. Si dans chaque action de notre vie nous observons ce précepte nous ferons tout plus sûrement.

194. — J'examine les hommes, ce qu'ils disent, ce qu'ils font, non pour les blâmer, ou pour m'en moquer, mais je m'en fais l'application à moi-même, en disant : « Commets-je les mêmes fautes ? Quand cesserai-je ? Quand me corrigerai-je ? Il n'y a que peu de temps que je faisais comme ces gens-là. Je ne pèche plus de même, grâces en soient rendues aux dieux. »

195. — Accuser les autres de ses malheurs, cela est d'un ignorant ; n'en accuser que soi-même, cela est d'un homme qui commence à s'intruire ; et n'accuser ni soi-même ni les autres, cela est d'un homme déjà instruit.

196. — Tu veux devenir philosophe, prépare-toi dès là à être moqué, et fais ton compte que le peuple te sifflera t dira : Ce philosophe nous est venu en une nuit ; d'où lui vient ce sourcil arrogant ? Pour toi, n'aie point ce

sourcil superbe, mais attache-toi fortement aux maximes qui t'ont paru les meilleures et les plus belles; et souviens-toi que, si tu y demeures ferme, ceux mêmes qui se sont d'abord moqués de toi t'admireront ensuite, au lieu que, si tu cèdes à leurs insultes, tu en seras doublement moqué.

197. — Si jamais il t'arrive de regarder dehors pour vouloir plaire à quelqu'un, sache que tu es déchu de ton état. Qu'il te suffise donc, en tout et partout, d'être philosophe; et si tu veux le paraître, contente-toi, l'étant, de le paraître à tes yeux et cela suffit.

198. — En nulle occasion ne te dis philosophe; et ne débite point de belles maximes devant les ignorants; mais fais tout ce que ces maximes renferment. Par exemple, dans un festin ne dis point comment il faut manger, mais mange comme il faut, et souviens-toi qu'en tout et partout, Socrate a ainsi retranché toute ostentation et tout faste; les jeunes gens allaient à lui pour le prier de les recommander à des philosophes, et il les menait, souffrant ainsi, sans se plaindre, le peu de cas qu'on faisait de lui.

199. — Souviens-toi de ce que disait Euphrates, qu'il s'était fort bien trouvé d'avoir longtemps caché qu'il était philosophe, car, outre qu'il s'était convaincu par là qu'il ne faisait rien pour être vu des hommes et qu'il faisait tout pour les dieux et pour lui, il avait eu la consolation que, comme il combattait seul, il s'exposait aussi tout seul, et n'exposait ni son prochain ni la philosophie par les fautes qui auraient pu lui échapper, et enfin

qu'il avait eu ce plaisir secret, d'être plutôt reconnu philosophe à ses actions qu'à ses habits.

200. — Que nos austérités et nos exercices corporels ne soient ni extraordinaires, ni incroyables, ni pour la montre et l'ostensation, autrement nous sommes des bateleurs et non des philosophes.

201. — Si tu es accoutumé à mener une vie frugale et à traiter durement ton corps, ne te complais point sur cela en toi-même; et si tu ne bois que de l'eau, ne dis pas à tout propos que tu ne bois que de l'eau. Que si tu veux t'exercer à la patience et à la tolérance, pour toi et non pas pour les autres, n'embrasse point les statues; mais dans la soif la plus ardente, prends de l'eau dans ta bouche, rejette-la en même temps, et ne le dis à personne.

202. — Quand tu vas faire quelque chose que ce soit, remets-toi un peu dans l'esprit auparavant quelle action c'est que tu vas faire; si tu vas te baigner, représente-toi ce qui se passe d'ordinaire dans les bains: qu'on s'y jette de l'eau, qu'on s'y pousse, qu'on y dit des injures, qu'on y vole, et tu iras ensuite plus sûrement à ce que tu veux faire, si tu te dis auparavant : Je veux me baigner, mais je veux aussi conserver ma liberté et mon indépendance, véritable apanage de ma nature. Et de même sur chaque chose qui t'arrivera; car, par ce moyen, si quelque obstacle t'empêche de te baigner, tu auras en main ce remède, qui est de dire : Je ne voulais pas seulement me baigner, mais je voulais aussi conserver ma liberté et mon in-

dépendance, et je ne la conserverais point si je me fâchais.

203. — Ce n'est nullement une nécessité d'aller souvent aux théâtres et aux jeux publics ; et si tu y vas quelquefois, par occasion, ne favorise aucun des partis et réserve tes faveurs et tes empressements pour toi-même, c'est-à-dire contente-toi de ce qui arrive et sois satisfait de ce que la victoire soit à celui qui a vaincu ; car, par ce moyen, tu ne seras jamais ni fâché ni troublé. Empêche-toi aussi de faire des acclamations, de grands éclats de rire, de grands mouvements ; et quand tu te seras retiré, ne parle pas longuement de tout ce que tu as vu et qui ne va point à réformer tes mœurs et à te rendre plus honnête homme ; car ces longs entretiens témoignent que c'est le spectacle seul qui a attiré ton admiration.

204. — Ne va ni aux récits ni aux lectures des ouvrages de certaines gens, et ne t'y trouve point légèrement ; mais si tu t'y trouves, conserve la gravité et la retenue et une douceur qui ne soit mêlée d'aucune marque de chagrin et d'ennui.

205. — Signes certains qu'un homme fait du progrès dans l'étude de la sagesse : il ne blâme personne ; il ne loue personne ; il ne se plaint de personne ; il n'accuse personne ; il ne parle point de lui comme s'il était quelque chose, ou qu'il sût quelque chose ; quand il trouve quelque obstacle ou quelque empêchement à ce qu'il veut, il ne s'en prend qu'à lui-même. Si quelqu'un le loue, il se moque en secret de ce louangeur ; et si on le reprend, il ne fait point d'apologie, mais, comme les convales-

cents, il se tâte et se ménage de peur de troubler et de déranger quelque chose dans ce commencement de guérison, avant que sa santé soit entièrement fortifiée. Il a retranché toutes sortes de désirs, et il a transporté toutes ses aversions sur les seules choses qui sont contre la nature de ce qui dépend de nous ; il n'a pour toutes choses que des mouvements peu empressés et soumis ; si on le traite de simple et d'ignorant, il ne s'en met pas en peine. En un mot, il est toujours en garde contre lui-même, comme contre un homme qui lui tend continuellement des pièges et qui est son plus dangereux ennemi.

206. — Quelqu'un se met de bonne heure au bain ; ne dis point qu'il fait mal de se baigner sitôt, mais qu'il se baigne avant l'heure. Quelqu'un boit beaucoup de vin, ne dis point qu'il fait mal de boire, mais qu'il boit beaucoup ; car avant que tu aies bien connu ce qui le fait agir, d'ou sais-tu s'il fait mal ? Ainsi toutes les fois que tu juges de même, il t'arrive de voir devant tes yeux une chose et de prononcer sur une autre.

207. — S'il arrive donc qu'on vienne à parler de quelque belle question devant les ignorants, garde le silence, car il y a bien du danger à aller rendre d'abord ce que tu n'as pas digéré, et lorsque quelqu'un te reprochera que tu ne sais rien, si tu n'es point piqué de ce reproche, sache que tu commences à être philosophe dès ce moment-là ; car les brebis ne vont pas montrer à leurs bergers combien elles ont mangé, mais, après avoir bien digéré la pâture qu'elles ont prise, elles portent de la laine et

du lait; toi, de même, ne débite point aux ignorants de belles maximes, mais si tu les as bien digérées, fais-le paraître par tes actions.

208. — S'il y a un art de bien parler, il y a aussi un art de bien entendre.

209. — D'où vient que les ignorants sont toujours plus forts que vous dans les disputes et qu'ils vous réduisent enfin à vous taire? C'est qu'ils sont fortement persuadés de leurs fausses maximes, et que vous l'êtes faiblement de la vérité des vôtres : elles ne partent point du cœur, elles ne naissent que sur les lèvres; c'est pourquoi elles sont débiles et mortes : elles exposent à la risée publique cette misérable vertu dont vous vous mêlez de parler, et elles fondent ainsi comme la cire au soleil : éloignez-vous donc du soleil pendant que vous n'avez encore que des opinions de cire.

210. — Un joueur de luth n'a pas plutôt pris son luth, qu'il voit les cordes qui ne sont pas d'accord, et qu'il les accorde sans peine. Pour vivre sûrement dans le commerce des hommes, le sage doit avoir l'art de faire d'eux ce que le joueur de luth fait de ses cordes : voir ceux qui sont discordants, les accorder et les ramener à l'harmonie, et Socrate l'a eu.

211. — Ce qui nous perd, c'est que nous n'avons pas plutôt goûté la philosophie du bout des lèvres, que nous voulons faire les sages et être d'abord utiles aux autres : nous voulons réformer le monde. Eh! mon ami, réforme-toi auparavant toi-même, et. ensuite, fais voir aux hommes un homme que la philosophie a formé. En mangeant avec eux, en te promenant avec

eux, instruis-les par ton exemple; cède-leur à tous, préfère-les tous à toi, supporte-les tous. Tu leur seras utile.

212. — Si tu démontres au méchant qu'il fait ce qu'il ne veut pas, et qu'il ne fait pas ce qu'il veut, tu le corrigeras, mais si tu ne le lui démontres pas, ne te plains point de lui, ne te plains que de toi-même.

213. — Si nous voulons être philosophes véritables, il faut nous mettre en état que notre volonté s'ajuste et s'accommode à tout ce qui arrive, de sorte que nous soyons toujours contents, et de ce qui arrive, et de ce qui n'arrive point. De là, nous tirerons ce grand avantage, que nous ne manquerons jamais d'obtenir ce que nous désirons, et que nous ne tomberons jamais dans ce qui fait le sujet de nos craintes. Et ainsi, nous passerons notre vie avec notre prochain, sans chagrin et sans trouble, et nous conserverons toutes nos liaisons naturelles et acquises, c'est-à-dire que nous remplirons parfaitement le devoir de père, de fils, de frère, de citoyen, de mari, de voisin, d'associé, de magistrat et de sujet.

214. — Il n'y a point de science, point d'art qui ne méprise l'ignorance et les ignorants. La philosophie sera-t-elle donc la seule qui en fera quelque compte, et qui se laissera ébranler à leurs reproches et à leurs faux jugements?

215. — Pourquoi disputer contre des gens qui ne se rendent pas aux vérités les plus évidentes? Ce ne sont pas des hommes, mais des pierres.

216. — Un médecin vient voir un malade; il lui dit : *Vous avez la fièvre, abstenez-vous pour*

aujourd'hui de toute nourriture et ne buvez que de l'eau. Le malade le croit, le remercie et le paye. Un philosophe dit à un ignorant : *Vos désirs sont déréglés, vos craintes sont basses et serviles, et vous n'avez que de fausses opinions.* Il s'en va tout en colère et dit qu'on l'a maltraité. D'où vient cette différence? C'est que le malade sent son mal, et que l'ignorant ne sent pas le sien.

217. — Si tu veux avancer dans l'étude de la sagesse, ne refuse point sur les choses extérieures de passer pour imbécile et pour insensé.

218. — Ne cherche point à passer pour savant, et si tu passes pour un personnage dans l'esprit de quelques-uns, défie-toi de toi-même. Car sache qu'il n'est pas facile de conserver ta volonté conforme à la nature et les choses du dehors; mais il faut de toute nécessité qu'en t'attachant à l'un tu négliges l'autre.

219. — L'état et le caractère de l'ignorant : il n'attend jamais de lui-même son bien ou son mal, mais toujours des autres. L'état et le caractère du philosophe : il n'attend que de lui-même tout son bien et tout son mal.

220. — *D'où vient cette fierté, ce sourcil haut à ce petit philosophe?* Attends un peu, mon ami. Je serai bientôt plus fier; je ne suis pas encore bien ferme dans les maximes que j'ai apprises et auxquelles j'ai donné mon consentement; je crains encore ma faiblesse. Attends que je sois fortifié, et tu verras une fierté tout autre. La statue n'est pas encore finie : les dieux n'y ont pas mis encore la dernière main. Dès qu'elle sera achevée, tu verras.

Mais ne pense pas que ce soit une fierté d'orgueil. Ce sera une fierté d'assurance et de confiance dans la vérité. Cette fierté et ce sourcil que tu vois à cette tête de Jupiter, est-ce orgueil à ton avis? Non. C'est fermeté, c'est stabilité, c'est constance; c'est ainsi que doit être un dieu qui te dit : *Tout ce que j'ai confirmé par un signe de ces sourcils ne trompe point, est irrévocable et ne manque jamais d'arriver.* Je tâcherai d'imiter ce grand modèle. Tu me verras fidèle, plein de pudeur, plein de courage, et inaccessible au trouble et aux émotions que causent les accidents qu'on appelle terribles. *Mais te verrai-je immortel et exempt de vieillesse et de maladie?* Non, mais tu verras que je sais mourir et que je sais être vieux et malade; tu verras les nerfs d'un philosophe, des nerfs bien ressentis. *Quels nerfs*? Désirs jamais frustrés, craintes bien placées, et qui préviennent tous les maux; mouvements réglés et convenables, desseins formés avec réflexion, et consentements qui ne sont jamais suivis de repentirs.

221. — Ce n'est pas une chose bien commune de remplir ce que promet la qualité d'homme. C'est un animal mortel, doué de raison, et c'est par la raison qu'il est séparé des bêtes. Toutes les fois donc qu'il s'éloigne de la raison, qu'il agit sans raison, l'homme périt et la bête se montre.

222. — Nous ressemblons à ceux qui ont de grandes provisions, et qui demeurent maigres et décharnés, parce qu'ils ne s'en nourrissent point. Nous avons de beaux préceptes, de belles maximes, mais c'est pour en discourir,

et non pour les pratiquer; nos actions démentent nos paroles. Nous ne sommes pas encore des hommes, et nous voulons jouer le rôle de philosophes : le fardeau est trop grand pour nous. C'est comme si un homme qui n'aurait pas la force de porter un poids de deux livres entreprenait de porter la pierre d'Ajax.

223. — La première et la plus nécessaire partie de la philosophie, c'est celle qui traite de la pratique des préceptes, comme qu'il ne faut point mentir; la seconde, celle qui en fait les démonstrations, comme pourquoi il ne faut point mentir; et la troisième, celle qui fait la preuve de ces démonstrations, comme pourquoi ce sont des démonstrations et ce qui en fait la vérité et la certitude, ce que c'est que démonstration, conséquence, opposition, vérité, fausseté. Cette troisième partie est nécessaire pour la seconde, la seconde pour la première, et la première est la plus nécessaire de toutes et celle où il faut s'arrêter et se fixer. Mais nous renversons cet ordre; nous nous arrêtons entièrement à la troisième; tout notre travail, toute notre étude c'est pour la troisième, pour la preuve et nous négligeons absolument la première, qui est l'usage et la pratique. Il arrive de là que nous mentons; mais aussi, en revanche, nous sommes toujours prêts à bien prouver qu'il ne faut pas mentir.

224. — Nous écrivons de belles maximes; mais en sommes-nous bien pénétrés, et les mettons-nous en pratique? Et ce qu'on disait des Lacédémoniens, *qu'ils étaient des lions chez eux et des singes à Ephèse*, ne nous convient-il

pas à la plupart de nous autres philosophes? Nous sommes des lions dans notre auditoire et des singes dans le public.

225. — Pourquoi fais-tu là le stoïcien? Prends le nom que tes actions demandent, et ne t'orne point d'un nom qui ne te convient point, et que tu ne fais que déshonorer. Je vois bien des hommes qui débitent les maximes des stoïciens; mais je ne vois point de stoïcien. Montre-moi donc un stoïcien, je n'en demande qu'un. Un stoïcien, c'est-à-dire, un homme qui, dans la maladie, se trouve heureux; qui dans le danger se trouve heureux; qui, mourant, se trouve heureux; qui, méprisé et calomnié, se trouve heureux. Si tu ne peux me montrer ce stoïcien parfait et achevé, montre-m'en un commencé. N'envie point à un vieillard comme moi ce grand spectacle, dont j'avoue que je n'ai encore pu jouir; montre-moi un homme qui veuille se conformer à la volonté des dieux, qui ne se plaigne jamais ni des dieux ni des hommes; qui ne soit jamais frustré dans ses désirs; qui ne soit blessé de rien; qui n'ait ni envie, ni colère, ni jalousie; qui, dans ce corps mortel, entretienne un secret commerce avec les dieux, et qui désire de dépouiller l'homme pour devenir un dieu.

226. — Il ne faut pas prendre légèrement l'alarme dans cette vie. Nous envoyons un homme reconnaître ce qui se passe. Mais nous avons mal choisi notre espion, car nous avons envoyé un lâche qui, sur le moindre bruit qu'il a entendu, et ayant eu peur de son ombre, revient à nous tout effrayé.

Voilà la mort, l'exil, la calomnie, la pauvreté

qui s'avancent : mon ami, parle pour toi. Nous sommes des sots d'avoir si mal choisi notre homme, pour être bien informés. Diogène, qui a été reconnaître avant toi, nous a fait un rapport bien différent : il nous a dit que la mort n'est point un mal quand elle n'est point honteuse; que la calomnie n'est qu'un bruit de gens insensés. Mais qu'a-t-il dit du travail, de la douleur, de la pauvreté? Il a dit que *c'était un exercice préférable à la robe bordée de pourpre.* En un mot, nous a-t-il dit, *je n'ai point trouvé d'ennemis, tout est tranquille et vous n'avez qu'à me voir : ai-je été battu? suis-je blessé ? ai-je pris la fuite ?* Voilà les espions qu'il faut envoyer.

227. — Un de mes disciples, qui avait quelque penchant pour la philosophie cynique, me demanda un jour *quel devait être le philosophe de cette secte, et ce qu'il fallait faire pour y réussir.* Mon ami, lui répondis-je, tout ce que je puis te dire, c'est que tout homme qui entreprendra une chose si grande sans y être appelé des dieux sera aussi fou que celui qui entrerait dans une grande maison pour y faire le maître, ou qu'un Thersite qui voudrait faire l'Agamemnon. *Mais je m'accommoderai fort bien d'une guenille, d'un manteau tout rapiécé; je coucherai à terre, je prendrai une besace et un bâton, et je dirai des injures à tout le monde.* Mon ami, si tu ne juges que par là cette philosophie, tu en juges fort mal. Le philosophe cynique est un homme orné de pudeur, et toujours exposé à la vue des hommes, parce qu'il ne fait rien d'indécent. C'est un homme envoyé des dieux pour réformer les hommes et pour leur

apprendre, par son exemple, que nu, sans bien, sans autre couvert que le ciel et sans autre lit que la terre, on peut être heureux ; un homme qui traite les vicieux, quelque grands qu'ils soient, comme des esclaves; un homme qui, maltraité, battu, aime et bénit ceux qui le battent et le maltraitent, un homme qui regarde tous les hommes comme ses enfants, qui fait la ronde pour eux, qui les avertit avec bonté et avec tendresse, comme un père, comme un frère, et comme le ministre des dieux mêmes; un homme enfin que, malgré sa bassesse, les rois et les princes ne peuvent voir sans respect. Et c'est ainsi qu'Alexandre a regardé Diogène.

228. — Quand quelqu'un se glorifie de bien entendre et de bien expliquer les écrits de Chrysippe, dis en toi-même : *Si Chrysippe n'avait écrit obscurément, cet homme n'aurait donc rien dont il pût se glorifier*; et moi qu'est-ce que je veux? connaître la nature et la suivre. Je cherche donc qui est celui qui l'a le mieux expliquée; on me dit que c'est Chrysippe; je prends Chrysippe, mais je ne l'entends point; je cherche donc quelqu'un qui me l'explique; jusque-là ce n'est encore rien de bien considérable et de bien estimable. Quand j'ai trouvé un bon interprète, il ne reste plus qu'à me servir des préceptes qu'il m'a expliqués et qu'à les mettre en pratique, et voila la seule chose qui mérite de l'estime; car si je me contente d'expliquer ce philosophe et que je n'admire que cela, que suis-je? qu'un pur grammairien au lieu d'être un philosophe, avec cette différence qu'au lieu d'expliquer Homère, c'est

Chrysippe que j'explique. Quand quelqu'un me dira donc : *Explique-moi Chrysippe*, j'aurai bien plus de honte et de confusion si je ne puis montrer des actions conformes à ses préceptes.

229. — Pourquoi les hommes ne jugent-ils pas de la philosophie comme ils jugent de tous les arts? Qu'un ouvrier fasse mal son ouvrage, on ne s'en prend qu'à lui, on dit que c'est un méchant ouvrier, et on ne décrie pas son art. Mais qu'un philosophe fasse une faute, on n'a garde de dire : C'est un méchant philosophe, ce n'est pas un philosophe; mais on dit : Voyez ce que c'est que les philosophes; la philosophie n'est bonne à rien. D'où vient cette injustice? Elle vient de ce qu'il n'y a point d'art que les hommes ne connaissent et ne cultivent mieux que la philosophie, ou plutôt elle vient de ce que les passions n'aveuglent pas les hommes sur les arts qui les flattent ou qui leur sont utiles, et qu'elle les aveugle sur ce qui les gêne, qui les condamne et qui les combat.

230. — Il y a des gens si aveugles qu'ils ne prendraient pas Vulcain même pour un bon forgeron, s'il n'avait un bonnet. Quelle sottise donc de se plaindre de n'être pas connu d'un si sot juge, qui ne discerne les hommes qu'à l'enseigne! C'est ainsi que Socrate était inconnu à la plupart des hommes. Ils allaient à lui pour le prier de les mener à quelque philosophe, et il les y menait. S'est-il jamais plaint de ce qu'on ne le prenait pas pour philosophe lui-même? Non, il n'avait point d'enseigne, et il était ravi d'être philosophe sans le paraître. Qui est-ce qui l'a jamais été plus que

lui? Sois de même; que la philosophie ne paraisse que par tes actions.

231. — Se croit-on musicien pour avoir acheté un livre de musique, un violon et un archet? Se croit-on maréchal pour avoir un bonnet et un tablier garni? Mais tu te crois philosophe pour avoir une longue barbe, une besace, un bâton et un manteau. Mon ami, l'habit est convenable à l'art; mais le nom, c'est l'art qui le donne et non pas l'habit.

232. — Crois-tu que je t'appellerai laborieux quand tu passeras les nuits entières à étudier, à travailler, à lire? Non sans doute. Je veux savoir à quoi tu rapportes cette étude et ce travail. Car je n'appelle pas laborieux un homme qui veille toute la nuit pour voir sa maîtresse, je dis qu'il est amoureux. Si tu veilles pour ta gloire, je t'appelle ambitieux. Si c'est pour gagner de l'argent, je t'appelle intéressé, avare. Mais si tu veilles pour cultiver et former ta raison, et pour t'accoutumer à obéir à la nature, et à remplir tes devoirs, alors seulement je t'appelle laborieux; car voilà le seul travail digne de l'homme?

233. — Tu viens de t'emporter contre tes valets, de mettre toute la maison en désordre et de troubler et de scandaliser tes voisins; et ensuite, composé en homme sage, tu viens entendre un philosophe discourir des devoirs de l'homme et de la nature des vertus. Mon ami, tous ces beaux préceptes te sont inutiles; car comme tu ne viens pas les entendre avec les dispositions nécessaires, tu t'en retournes comme tu es venu.

234. — *Je compose de beaux dialogues, je fais*

de bons livres.—Eh ! mon ami, montre-moi plutôt que tu domptes tes passions, que tu règles tes désirs, et que tu suis la vérité dans tes opinions. Assure-moi que tu ne crains ni la prison, ni l'exil, ni la douleur, ni la pauvreté, ni la mort. Sans cela, quelque beaux livres que tu fasses, sois bien persuadé que tu n'es encore qu'un ignorant.

235. — Quelle est ta vie? Après avoir bien dormi, tu te lèves quand il te plaît, tu bâilles, tu t'amuses, tu te laves le visage. Après cela, ou tu prends quelque méchant livre, pour tuer le temps, ou tu écris quelque bagatelle pour te faire admirer. Tu sors ensuite, et tu vas faire des visites, te promener et te divertir. Tu rentres, tu te mets au bain, tu soupes, tu vas te coucher. Je ne révélerai point les mystères de ces ténèbres, il n'est que trop aisé de les deviner. Avec ces mœurs d'un épicurien et d'un débauché, tu parles comme Zénon et comme Socrate. Mon ami, change de mœurs, ou change de langage. Celui qui usurpe faussement le titre de citoyen romain est sévèrement puni. Et ceux qui usurpent le grand titre de philosophe le feront impunément! Cela ne se peut, car cela est contraire à la loi immuable des dieux que les peines soient toujours proportionnées aux crimes.

236.—Comme la médecine ordonne de changer d'air à ceux qui ont des maladies chroniques, la philosophie l'ordonne de même à ceux qui ont des habitudes invétérées, que les lieux où elles sont nées ne peuvent que fortifier.

237. — Les habitudes ne se surmontent que par les habitudes contraires : tu es accoutumé

à la volupté? dompte-la par la douleur. Tu vis dans la paresse? embrasse le travail ; tu es prompt? souffre patiemment les injures; tu es adonné au vin? ne bois que de l'eau ; ainsi de toutes les habitudes vicieuses, et tu verras que tu n'auras pas travaillé en vain. Mais ne t'expose pas légèrement à la rechute, avant que d'être bien assuré de toi : car le combat est encore inégal; l'objet qui t'a vaincu te vaincra encore.

238. — Les commerces ne sont pas indifférents. Si tu hantes souvent un vicieux, à moins que tu ne sois bien fortifié, il y a plus à craindre qu'il ne te corrompe, qu'il n'y a à espérer que tu le corrigeras. Puisqu'il y a donc tant de danger dans le commerce des ignorants, il faut n'en user qu'avec beaucoup de sagesse et de prudence.

239. — Mon ami, exerce-toi longtemps contre les tentations, contre les désirs; observe tous tes mouvements, et vois si ce ne sont pas les appétits d'un malade ou d'une femme qui a les pâles couleurs. Cherche à être longtemps caché. Ne philosophe que pour toi. C'est ainsi que naissent les fruits. La semence est longtemps enfouie et cachée dans la terre; elle croît peu à peu pour parvenir à sa maturité. Mais si elle porte un épi avant que sa tige soit nouée, elle est imparfaite et ce n'est qu'une plante du jardin d'Adonis. Le désir de la vaine gloire t'a fait paraître avant le temps, le froid ou le chaud t'ont tué. Tu sembles vivant parce que ta tête fleurit encore un peu, mais tu es mort, car tu es séché par la racine.

240. — *Que je suis malheureux ! je n'ai pas le temps d'étudier et de lire.* Mon ami, pourquoi étudies-tu ? n'est-ce que pour une vaine curiosité ? Si cela est, tu es en effet très misérable. Mais l'étude ne doit être qu'une préparation à la bonne vie. Commence donc aujourd'hui à bien vivre. Partout tu peux faire ton devoir, et les occasions instruisent mieux que les livres.

241. — Tu as la fièvre, et tu te plains, dis-tu, parce que tu ne peux étudier. Eh ! pourquoi étudies-tu donc ? N'est-ce pas pour devenir patient, constant, ferme : sois-le dans la fièvre, et tu sais tout. La fièvre est une partie de la vie, comme la promenade, les voyages ; et elle est elle-même plus utile, parce qu'elle éprouve le sage, et qu'elle lui montre le progrès qu'il a fait.

242. — Tu as la fièvre ; mais si tu l'as comme il faut, tu as tout ce que tu peux avoir de mieux dans la fièvre. Qu'est-ce qu'avoir la fièvre comme il faut ? c'est ne te plaindre ni des dieux ni des hommes ; ne point t'alarmer de tout ce qui peut arriver, car tout ira fort bien ; attendre courageusement la mort ; ne te pas réjouir excessivement quand le médecin te dit que tu es mieux, et ne pas t'affliger non plus quand il te dit que tu es plus mal. Car qu'est-ce qu'être plus mal ? C'est approcher du terme où l'âme se séparera du corps. Appelles-tu cette séparation un mal ? Et quand elle ne viendrait pas aujourd'hui, ne viendra-t-elle pas demain ? Le monde périra-t-il quand tu seras mort ? Sois donc tranquille dans la fièvre comme dans la santé.

243. — La soif d'un fébricitant est bien différente de la soif d'un homme sain. Celui-ci n'a pas plutôt bu qu'il est content, et que sa soif est apaisée. Mais l'autre, aprés avoir eu un moment de plaisir, a des maux de cœur, l'eau se convertit en bile, il vomit, il a des tranchées, et sa soif en devient plus ardente. Il en est de même de celui qui a des richesses avec cupidité, qui a des charges avec cupidité, qui possède une belle femme avec cupidité. Voilà la soif du fébricitant. De là naissent les jalousies, les craintes, les paroles sales, les désirs impurs, les actions obscènes. Mon ami, tu étais autrefois si sage, si plein de pudeur! Que sont devenues cette pudeur et cette sagesse? Au lieu de lire les ouvrages de Chrysippe et de Zénon, tu ne lis que des livres abominables : les livres d'Aristide et d'Evemis. Au lieu d'admirer Socrate et Diogène et de suivre leur exemple, tu n'admires et tu n'imites que ceux qui savent corrompre et abuser les femmes; tu veux être beau, tu t'accommodes, tu te fardes même pour le devenir, s'il était possible; tu as des habits magnifiques et tu te ruines en essences et en parfums. Reviens à toi, combats contre toi-même, remets-toi en possession de ta pudeur, de ta dignité, de ta liberté; en un mot, redeviens un homme. J'ai vu un temps où si l'on t'avait dit : *Un tel rendra Épictète adultère, il lui fera porter de tels habits, et l'obligera à paraître parfumé*, tu aurais volé aussitôt à mon secours, et je pense que tu l'aurais tué. Il ne s'agit ici de tuer personne; il ne faut que rentrer en toi-même; te parler à toi-même. N'es-tu pas

plus capable que personne de te persuader ! Commence par condamner ce que tu as fait. Mais dépêche, avant que le torrent t'ait entraîné.

244. — Que les reproches et les railleries de tes amis ne t'empêchent pas de changer de vie. Aimes-tu mieux demeurer vicieux et leur plaire, que de leur déplaire en devenant vertueux ?

245. — Ne te décourage point, et imite les maîtres d'exercice qui, dès qu'un jeune homme est porté par terre, lui ordonnent de se relever et de combattre encore. Dis de même à ton âme. Il n'est rien de plus souple que l'âme de l'homme ; il ne faut que vouloir, et tout est fait. Mais si tu te relâches, tu es perdu ; tu ne te relèveras de ta vie. Ta perte et ton salut sont en toi.

246. — Ni les victoires des jeux olympiques, ni celles que l'on remporte dans les batailles, ne rendent l'homme heureux. Les seules qui le rendent heureux, ce sont celles qu'il remporte sur lui-même. Les tentations et les épreuves sont des combats. Tu as été vaincu une fois, deux fois, plusieurs fois, combats encore. Si tu es enfin vainqueur, tu seras heureux toute ta vie, comme celui qui a toujours vaincu.

DES FEMMES ET DE LA VOLUPTÉ.

247. — C'est être ingrat et timide, que de soutenir qu'il n'y a point de différence entre la beauté et la laideur. Quoi! Thersite sera aussi agréable qu'Achille? Cette laide femme fera autant de plaisir à voir qu'Hélène? Cela est grossier et impie. C'est le langage de gens qui ne connaissent pas la nature des choses, et qui craignent que s'ils en sentaient la différence, ils seraient entraînés et vaincus. Ce n'est point en niant la beauté qu'on lui échappe; on peut la connaître et lui résister.

248. — Ne goûte point le plaisir de l'amour, si tu peux, avant le mariage, et si tu le goûtes, que ce soit au moins selon la loi; mais ne sois point sévere à ceux qui en usent, ne les reprends point avec aigreur, et ne te vante point à tout moment de ta continence.

249. — Quand ton imagination tâche de te réduire par quelque idée de luxure, ne te laisse point entraîner; mais dis-lui sur l'heure : Attends, mon imagination, que je voie un peu ce que tu es et ce que tu me présentes; que je l'examine Ne lui permets pas de passer plus avant, et de te faire des images plus séduisantes; car si tu la laisses faire, tu es perdu, elle t'entraînera. Au lieu de ces peintures affreuses, force-la à te présenter des images plus heureuses, plus belles et plus nobles : voilà les moyens de lui échapper.

250. — A chaque tentation, dis en toi-même: Voici un grand combat, c'est ici une action toute divine; il s'agit ici de la royauté, de la liberté, de la félicité, de l'innocence; souviens-toi des dieux, appelle-les à ton secours, et ils combattront pour toi. Tu invoques bien Castor et Pollux dans une tempête; la tentation est une tempête plus dangereuse pour toi.

251. — Quand tu es attaqué d'une tentation, si tu différes au lendemain à la combattre, le lendemain viendra. et tu ne combattras point. Ainsi, de lendemain en lendemain, il se trouvera non-seulement que tu seras vaincu, mais que tu seras tombé dans une insensibilité qui t'empêchera de t'apercevoir même que tu pèches, et tu éprouveras effectivement en toi la vérité du vers d'Hésiode. *Que celui qui diffère de jour à autre est toujours accablé de maux.*

252 — Que fait une homme qui poursuit la femme de son prochain? Il foule aux pieds la pudeur, la fidélité; il viole le voisinage, l'amitié, la société, les lois les plus saintes; il ne peut plus être regardé ni comme ami, ni comme voisin, ni comme citoyen. Il n'est pas même bon à être esclave; c'est comme un vaisseau qui n'est plus d'aucun usage et qui n'est bon qu'à être jeté.

253. — *Les femmes sont communes, c'est la loi de la nature*, disait à Diogène un débauché qui avait été surpris en adultère. Diogène lui répondit: Les viandes qu'on sert à table sont communes d'abord; mais dès que les portions sont faites et distribuées, tu aurais perdu toute pudeur et toute honte si tu allais prendre la part de ton voisin sur son assiette. Le

théâtre est commun à tous les citoyens, mais sitôt que les places sont prises, tu ne peux ni ne dois déplacer ton voisin pour te mettre à sa place. Les femmes sont communes de même, mais sitôt que le législateur les a distribuées et qu'elles ont chacune leur mari, en bonne foi, t'est-il permis de ne pas te contenter de la tienne, et de prendre celle de ton voisin? Si tu le fais, tu n'es plus un homme, mais un singe ou un loup carnassier.

254. — Les femmes, pendant qu'elles sont jeunes, sont appelées *maîtresses* par leurs maris. Ces femmes donc, voyant par là que leurs maris ne les considèrent que par le plaisir qu'elles leur donnent, ne songent plus qu'à se parer pour plaire, et mettent toute leur confiance et toutes leurs espérances dans leurs ornements. Rien n'est donc plus utile et plus nécessaire que de s'appliquer à leur faire entendre qu'on ne les honorera et qu'on ne les respectera qu'autant qu'elles auront de sagesse, de pudeur et de modestie.

255.—Si ton imagination te présente l'image de quelque volupté, retiens-toi comme sur tous les autres objets, de peur qu'elle ne t'entraîne. Que cette volupté t'attende un peu, et prends quelque délai; ensuite compare les deux temps, celui de la jouissance et celui du repentir qui la suivra, et des reproches que tu te feras à toi-même, et oppose-leur la satisfaction que tu goûteras, et les louanges que tu te donneras, si tu résistes. Que si tu trouves qu'il soit temps pour toi de jouir de ce plaisir, prends bien garde que ses amorces et ses attraits ne te désarment et ne te séduisent, et

oppose-leur ce plaisir plus grand encore, de pouvoir te rendre ce témoignage, que tu les as vaincus.

256. — Si je résiste à une belle femme qui est prête à m'accorder ses faveurs, je me dis a moi-même : Voilà qui va bien, Épictète, cela vaut mieux que d'avoir réfuté le sophisme le plus subtil. Que si je résiste à ses avances, et que je repousse ses caresses, je puis me glorifier de cette victoire, bien plus que d'avoir triomphé de tous les syllogismes les plus embarrassants. Mais comment résister à une tentation si pressante ? Il ne faut que vouloir te plaire à toi-même, et être beau aux yeux des dieux: il ne faut que vouloir conserver la pureté du corps et de l'âme.

DES SOINS DU CORPS.

257. — Un signe certain d'un esprit lourd, c'est de s'occuper longtemps du soin du corps, comme de s'exercer longtemps, de boire longtemps, de manger longtemps, et de donner beaucoup de temps à toutes les autres nécessités corporelles. Toutes ces choses ne doivent pas être le principal, mais l'accessoire de notre vie, et il ne les faut faire que comme en passant; toute notre application et toute notre

attention ne doivent être que pour notre esprit.

258. — Mon ami, es-tu un homme ou une femme? Si tu es un homme, orne donc un homme, et ne nous fais pas voir un prodige, un monstre. Que voulait dire Socrate quand il disait à Alcibiade de se rendre plus beau? Il lui conseillait de négliger la beauté du corps pour ne travailler qu'a celle de l'âme. — *Il faut donc que je sois sale et malpropre?* Point du tout. Mais il faut que ta propreté soit mâle et digne de l'homme.

259. — Ce que la pureté est pour l'âme, la propreté l'est pour le corps. La nature elle-même t'enseigne la propreté. Comme il n'est pas possible que quand tu as mangé, il ne reste quelque chose dans tes dents, elle te fournit de l'eau et t'ordonne de te laver la bouche, afin que tu sois un homme et non pas un pourceau. Elle te donne un bain, de l'huile, des linges, des étrilles et du vitriol, contre la sueur et la crasse qui s'attachent à ta peau. Ne t'en sers-tu pas? Tu n'es plus un homme. N'as-tu pas soin de ton cheval que tu fais étriller, de ton chien que tu fais peigner, frotter et nettoyer? Ne traite donc pas ton corps plus mal que ton cheval ou que ton chien; lave-le, nettoie-le, ne fais pas peur; que personne ne te fuie; car qui est-ce qui ne fuit pas un homme sale, et qui sent mauvais? Mais tu veux être malpropre et puant; sois-le donc seul, et jouis de ta saleté. Mais quitte la ville, va dans un désert, et n'empoisonne pas tes voisins, tes amis. Tu n'es qu'ordure, et tu oses venir avec nous dans les temples,

où il est défendu de cracher et de se moucher.

260. — Si un philosophe malpropre, négligé et horrible comme un criminel qui sort d'un cachot, me débite ses belles maximes, comment m'attirera-t-il? Comment me fera-t-il aimer la philosophie qui laisse un homme en cet état? Je ne puis pas même prendre sur moi de l'entendre, et pour rien du monde je ne m'attacherai à lui. Ayons donc soin de la propreté et de la décence. Je dis la même chose des disciples. Pour moi, j'aime beaucoup mieux qu'un jeune homme qui veut s'adonner à la philosophie vienne m'entendre bien propre et ajusté décemment, que s'il y venait malpropre, les cheveux gras et mal peignés; car de là, je juge qu'il a quelque idée du beau, et qu'il se porte à ce qui est séant et honnête. Il a soin de la beauté qu'il connaît : ainsi on peut espérer qu'il aura soin aussi de celle qu'on lui fera connaître, de cette beauté intérieure qui consiste à faire usage de sa raison, et auprès de laquelle la beauté du corps n'est que laideur. Mais à un homme qui vient sale, hideux, couvert de crasse et d'ordure, les cheveux non peignés et mêlés, et la barbe jusqu'a la ceinture, que puis-je lui dire pour lui faire connaître la beauté dont il n'a aucune idée? C'est un pourceau qui préférera toujours son bourbier à la plus belle fontaine.

DU MÉPRIS DES INJURES.

261. — J'ai un méchant voisin, un méchant père. Ils ne sont méchants que pour eux, ils sont très bons pour moi; car ils exercent et fortifient ma douceur, mon équité, ma patience. Voilà la verge de Mercure : elle ne changera pas en or tout ce que je toucherai, ce serait peu de chose; mais elle changera en biens tout ce qui passe pour des maux, la maladie, la pauvreté, l'ignominie et la mort même.

262. — Chaque chose présente deux prises : l'une qui la rend très aisée à porter, et l'autre très malaisée. Si ton frère donc te fait injustice, ne le prends point par l'endroit de l'injustice qu'il te fait; car c'est par où on ne saurait ni le prendre, ni le porter; mais prends-le par l'autre prise, c'est-à-dire par l'endroit qui te présente un frère, un homme qui a été élevé avec toi, et tu le prendras par le bon côté, qui te le rendra supportable.

263. — Va dire des injures à une pierre, qu'avanceras-tu? elle ne t'entendra point : imite la pierre, et n'entends point les injures qu'on te dit.

264. — Souviens-toi que ce n'est ni celui qui te dit des injures, ni celui qui te frappe, qui te maltraitent, mais c'est l'opinion que tu as d'eux, et qui te les fait regarder comme des gens dont tu es maltraité. Quand quelqu'un donc te chagrine et t'irrite, sache que ce n'est

pas cet homme-là qui t'irrite; mais ton opinion sur toutes choses. Tâche donc d'empêcher que ton imagination ne t'emporte, car si une fois tu gagnes du temps et quelque délai, tu seras plus facilement maître de toi-même.

265.—Comme un maître de palestre m'exerce en pétrissant mon cou, mes épaules, mes bras, et en m'ordonnant des exercices pénibles : — *Lève ce fardeau avec tes deux mains,* me dit-il, *et bien haut;* et plus le fardeau est pesant, plus mes nerfs se fortifient : il en est de même d'un homme qui me maltraite, et qui me dit des injures; il m'exerce à la patience, à la douceur, à la clémence, exercice bien autrement utile que le premier.

266. — Quand quelqu'un te fait du mal ou qu'il dit du mal de toi, qu'il te souvienne qu'il croit y être obligé. Il n'est donc pas possible qu'il suive tes jugements, mais les siens propres; de sorte que s'il juge mal, il est seul blessé, comme il est le seul qui se trompe; car si quelqu'un accuse de fausseté un syllogisme très juste et très suivi, ce n'est pas le syllogisme qui en souffre, mais celui qui se trompe en en jugeant mal. Si tu te sers bien de cette règle, tu suppporteras patiemment tous ceux qui parleront mal de toi; car à chaque rencontre, tu ne manqueras pas de dire : *Il le croit ainsi.*

267. — *Ne faut-il pas que je me venge et que je rende le mal qu'on m'a fait?* Eh! mon ami, on ne t'a point fait de mal, puisque le bien et le mal ne sont que dans ta volonté. D'àilleurs, si un tel s'est blessé lui-même en te faisant in-

justice, pourquoi veux-tu te blesser aussi toi-même, en la lui rendant?

268. — Si quelqu'un te rapporte qu'un tel a mal parlé de toi, ne t'amuse point à réfuter ce qu'on a dit, mais réponds simplement : Celui qui a dit cela de moi ignorait sans doute mes autres vices, car il ne se serait pas contenté de ne parler que de ceux-là.

269. — Le sage attend toujours des méchants plus de mal qu'il n'en reçoit. Un tel m'a dit des injures; je lui rends grâces de ce qu'il ne m'a pas battu. Il m'a battu; je lui rends grâces de ce qu'il ne m'a pas blessé. Il m'a blessé, je lui rends grâces de ce qu'il ne m'a pas tué.

AMITIÉ. — FRATERNITÉ.

270. — Il n'y a que le sage qui soit capable d'amitié. Comment celui qui ne sait pas connaître ce qui est bon ou mauvais pourrait-il aimer?

271. — Tout homme qui aime le bien, la volupté ou la vaine gloire ne saurait aimer les hommes. Le seul ami des hommes est celui qui aime ce qui est honnête et décent.

272. — Pour aimer, il faut placer en même lieu l'utilité, la sainteté, l'honnêteté, la patrie, les parents, les amis et la justice même. Que l'on sépare toutes ces choses, il n'y a plus

d'amitié : car partout où est le moi et le mien, il faut que l'animal s'y porte. Si le moi se trouve où est l'honnêteté et la justice, je suis bon ami, bon père, bon fils, bon mari; mais si le moi et le mien sont ici, et l'honnêteté et la justice, là, adieu l'amitié, adieu tous les devoirs les plus saints et les plus indispensables.

273. — Veux-tu savoir si ces deux hommes sont amis? ne demande point s'ils sont frères, s'ils ont été élevés ensemble, s'ils ont eu les mêmes maîtres et le même précepteur; demande seulement en quoi ils font consister leur intimité. Et si c'est dans les choses qui ne dépendent point de nous, garde-toi bien de dire qu'ils sont amis; ils ne le sont non plus qu'ils ne sont fidèles, constants et libres; mais s'ils placent cette intimité dans les choses qui dépendent de nous et dans les saines opinions, ne te mets point en peine s'ils sont père et fils ou frères, ni s'ils se connaissent depuis longtemps, et prononce hardiment qu'ils sont amis; car l'amitié est-elle ailleurs qu'où est la pudeur, la fidélité et la communication de tout ce qui est beau et honnête?

274. — L'esprit du vicieux n'est jamais rassis, il est toujours inconstant, sans tenue, et flottant au gré de ses opinions; il est donc incapable d'amitié.

275. — Amphiaraüs avait vécu longtemps avec sa femme Ériphyle. Ils avaient eu plusieurs enfants. Nulle part un si bon ménage. On offre un collier, plus de femme, plus de mère.

276. — Tu vois jouer ensemble ces petits

chiens ; ils se caressent, ils s'accolent, ils se flattent, ils te paraissent bons amis. Jette un petit os au milieu d'eux, et tu verras. Telle est l'amitié des frères, et celle des pères et des enfants. Qu'ils aient à disputer une terre, un champ, une maîtresse, il n'y a plus ni père, ni frère, ni enfant.

277. — Il n'y a rien au monde à quoi tout animal soit si fort lié qu'à sa propre utilité. Tout ce qui le prive de ce qui lui est utile, soit père, frère, fils, ami, tout lui est insupportable, car il n'aime que son utilité, qui lui tient lieu de père, de frère, de fils, d'ami, de parents, de patrie et de Dieu même.

278. — Epicure dit *qu'il ne faut pas nourrir ni élever des enfants, parce que rien n'est plus opposé au véritable bien*, qu'il place dans la volupté. Mon pauvre Épicure, tu veux donc que nous soyons plus dénaturés que les bêtes les plus féroces, qui n'abandonnent jamais leurs petits ? La charité des pères pour leurs enfants est si naturelle, que je suis sûr que si ton père et ta mère avaient été avertis par un oracle, que tu avancerais un jour une proposition si insensée, ils n'auraient pas laissé de t'élever.

279. — Tu quittes ton enfant quand il est fort mal, parce, dis-tu, que tu l'aimes, et que tu n'as pas le courage de le voir. Si c'est là l'effet de l'amitié, il faut donc que tous ceux qui l'aiment le quittent, sa mère, sa nourrice, ses frères, ses sœurs, son précepteur, et qu'il demeure entre les mains de ceux qui ne l'aiment point. Quel aveuglement, quelle injustice, quelle barbarie ! En bonne foi, voudrais-

tu toi-même, dans tes maladies, avoir des amis, qui t'aimassent si tendrement !

280. — Tu es dans une place éminente, et te voilà le persécuteur et le tyran de ton prochain. Ne te souviendras-tu donc plus qui tu es, et à qui tu commandes ? C'est à tes parents, et à tes frères. *Mais j'ai acheté ma charge, j'ai mes prérogatives, mes droits.* Malheureux, toutes tes pensées ne sont que terre et que boue, tu ne regardes que ces misérables lois humaines qui sont les lois des morts, et tu ne portes point ta vue sur les lois divines.

281. — Tous les devoirs se mesurent presque toujours par les différentes liaisons. C'est ton père? Il t'est ordonné d'en avoir soin, de lui obéir en tout, et de souffrir ses injures et ses mauvais traitements. Mais c'est un méchant père. Eh! quoi ! mon ami, la nature t'a-t-elle lié nécessairement à un bon père ? Non; mais à un père. Ton frère te fait injustice ? Conserve à son égard le rang de frère, et ne regarde point ce qu'il fait, mais ce que tu dois faire, et l'état où se trouvera ta liberté, si tu fais ce que la nature veut que tu fasses; car un autre ne t'offensera, ne te blessera jamais, si tu ne veux, et tu ne seras blessé, que lorsque tu croiras l'être. Par ce moyen donc tu seras toujours content de ton voisin, de ton concitoyen de ton général, si tu t'accoutumes à avoir toujours ces liaisons devant les yeux.

282. — Il est mieux de pardonner que de se venger ; car l'un est l'effet d'une nature douce et humaine et l'autre d'une nature féroce et brutale.

283. — Tu as pitié des aveugles, des boiteux; pourquoi n'as-tu donc pas pitié des méchants? Il sont méchants malgré eux, comme les autres sont boiteux et aveugles.

284. — Les hommes ont élevé des temples et des autels à un Triptolème, pour avoir trouvé une nourriture moins sauvage et moins grossière que celle dont on usait avant lui. Qui est-ce de nous qui bénit dans son cœur ceux qui ont trouvé la vérité, qui l'ont éclaircie, qui ont chassé de nos âmes les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur?

285. — Le soleil n'attend point qu'on le prie pour faire part de sa lumière et de sa chaleur. Fais de même tout le bien qui dépend de toi, sans attendre qu'on te le demande.

286.— Souviens-toi toujours de ce qu'Eumée dit, dans Homère, à Ulysse, qu'il ne reconnaissait point et qui le remerciait de ses bons traitements: « Etranger, il ne m'est pas permis de mépriser, de maltraiter un étranger qui vient chez moi, quand même il serait dans un état plus vil et plus méprisable que celui où vous êtes; car les étrangers et les pauvres viennent des dieux» Dis la même chose à ton frère, à ton père, à ton prochain:«Il ne m'est pas permis d'en user mal avec vous quand vous seriez encore pis que vous n'êtes, car vous venez des dieux.»

DES FAUSSES OPINIONS.

287. — Rien n'est insupportable à l'homme raisonnable que ce qui est sans raison.

288. — Il y a des notions communes, dont tous les hommes conviennent également. Les disputes, les séditions, les guerres, d'où viennent-elles? de l'application de ces notions communes a chaque fait particulier. La justice et la sainteté sont préférables à toutes choses, personne n'en doute. Mais une telle chose est-elle juste, est-elle sainte? Voilà sur quoi on s'égorge. Chassons cette ignorance, et apprenons à appliquer ces notions à chaque fait particulier, il n'y aura plus de disputes, plus de guerres, Achille et Agamemnon seront d'accord.

289. — Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils en ont. Par exemple, la mort n'est point un mal; car si elle en était un, elle aurait paru telle à Socrate; mais l'opinion qu'on a de la mort *qu'elle est un mal* voilà le mal. Lors donc que nous sommes traversés, troublés ou tristes n'en accusons point d'autres que nous-mêmes, c'est-à-dire nos opinions.

290. — Je connais un homme qui, déplorant son malheur, alla se jeter aux pieds d'Epaphrodite et lui dit qu'il était le plus malheureux homme du monde, qu'il était entièrement ruiné; qu'il n'avait plus de quoi vivre; car il ne lui restait que cinquante mille écus. Que

croyez-vous que dit à cela Epaphrodite? Pensez-vous qu'il se moqua de ce fou? Non. Il lui répondit sérieusement : « Ah! malheureux! » pourquoi ne m'as-tu pas plus tôt parlé de ton » infortune? Comment as-tu le courage de la » supporter sans mourir? »

291. — Sur chacun des objets qui se présentent, souviens-toi de rentrer en toi-même, et d'y chercher quelle vertu tu as pour bien user de cet objet. Si tu vois un beau garçon ou une belle fille, tu trouveras contre ces objets une vertu qui est la continence; si c'est quelque peine, quelque travail, tu trouveras le courage; si ce sont des injures, des affronts, tu trouveras la résignation et la patience. Si tu t'accoutumes ainsi à déployer sur chaque accident la vertu que la nature t'a donnée pour le combattre, jamais tes imaginations ne t'emporteront.

292. — Tu as ouï dire aux philosophes qu'il faut être ferme et constant dans ses résolutions; et sur cela tu t'opiniâtres à demeurer ferme dans tes faux préjugés, dans tes erreurs, dans tes folies. Mais, mon ami, la première chose, c'est qu'il faut que les résolutions soient bonnes; c'est-à-dire qu'elles soient prises avec prudence, vérité et raison. Je te dis qu'il faut qu'un homme ait des nerfs; mais il faut que ce soient les nerfs d'un corps sain, d'un athlète vigoureux et robuste, et tu me montres des nerfs enflés, des nerfs d'un frénétique; ce ne sont pas là des nerfs, c'est faiblesse de nerfs.

293. — Comment ne ferions-nous pas de faux jugements? C'est ce qu'on nous enseigne dès

notre enfance. Notre nourrice qui nous fait marcher, si nous venons à heurter contre une pierre, et à crier, au lieu de nous gronder, elle se met à battre la pierre. Eh ! mon Dieu, qu'a fait cette pauvre pierre? Est-ce à elle à deviner que nous la heurterions et à changer de place? Quand nous sommes grands, si, lorsque nous venons du bain, nous ne trouvons pas notre souper prêt, nous nous emportons, nous tempêtons ; et notre pédagogue, au lieu de réprimer cette fougue, se met à gronder aussi de son côté, et à battre même le cuisinier. Mon ami, t'a-t'on pris pour être le pédagogue du cuisinier, et non pas celui de l'enfant? Modère donc les emportements, et corrige les impatiences de ton disciple. Quand nous sommes hommes faits et dans les charges, nous avons tous les jours devant les yeux les mêmes exemples. Voilà pourquoi nous vivons et nous mourons enfants. Qu'est-ce qu'être enfant? Comme dans la musique et dans les lettres on appelle enfant celui qui ne les sait pas ou qui les sait mal, de même dans la vie on appelle enfant celui qui ne sait pas vivre et qui n'a pas les saines opinions.

294. — Si la raison, qui doit régler toutes choses, est déréglée, qui est-ce qui la réglera?

295.—Les fous sont incorrigibles; et comme dit le proverbe, on romprait plutôt un fou que de le changer.

296. — Il ne faut avoir peur ni de la pauvreté, ni de l'exil, ni de la prison, ni de la mort; mais il faut avoir peur de la peur.

297. — Quand je suis embarqué, et que je ne vois plus que le ciel et la mer, cette vaste

étendue d'eau qui m'environne, m'effraye, comme si, en faisant naufrage, je devais l'avaler tout entière, et je ne pense pas qu'il ne faut que trois mesures d'eau pour me noyer. De même, dans un tremblement de terre, je m'imagine que la ville entière va me tomber sur le corps, et je ne pense pas qu'une tuile suffit pour me casser la tête. Ah! malheureux esclave de l'opinion!

298. — Ah! quand reverrai-je Athènes et la citadelle. Mon ami, peux-tu rien voir de plus beau que le ciel, ce soleil, cette lune, ces étoiles, cette terre, cette mer. Si tu es si affligé pour avoir perdu Athènes de vue, eh! que feras-tu quand il faudra perdre de vue le soleil?

299. — Nous craignons tous la mort du corps; mais la mort de l'âme, qui est-ce qui la craint?

300. — Mon ami, ne veux-tu donc pas enfin être sevré, et quitter le lait pour te nourrir de viande solide? Veux-tu encore pleurer et crier après le teton de ta nourrice, et regretter les contes et les chansons dont elle t'endormait?

301. — La règle et la mesure de nos actions ce sont nos opinions. D'où vient l'Atrée d'Euripide? de l'opinion. Sa Médée, son Hippolyte? de l'opinion. L'Œdipe de Sophocle? de l'opinion.

302. — Il sembla bon à Pâris de ravir Hélène, et à Hélène de suivre Pâris. S'il avait semblé bon aussi à Ménélas de se passer d'une femme infidèle, qu'en serait-il arrivé? Nous aurions perdu l'Iliade et l'Odyssée. Je compte le reste pour rien.

303. — Que ce fut un grand malheur pour Pâris, quand les Grecs entrèrent dans Troie, qu'ils mirent tout à feu et à sang, qu'ils tuèrent toute la famille de Priam, et qu'ils emmenèrent les femmes captives ; tu te trompes, mon ami. Le grand malheur de Pâris fut quand il perdit la pudeur, la fidélité, la modestie, et quand il viola l'hospitalité. De même, le malheur d'Achille, ce ne fut pas quand Patrocle fut tué, mais quand il se mit en colère et qu'il se mit à pleurer Briséis, et qu'il oublia qu'il n'était pas venu à cette guerre pour avoir des maîtresses, mais pour faire rendre une femme à son mari.

304. — N'as-tu jamais vu une foire où les hommes se rendent de tous les pays voisins ? Les uns y sont pour acheter, les autres pour vendre. Il y en a peu qui y soient par curiosité, pour voir seulement la foire, et qui s'informent pourquoi elle se tient, et qui l'a établie. Il en est de même de ce monde. Tous les hommes s'y rendent, les uns pour vendre, les autres pour acheter. Il y en a très peu qui y soient pour admirer ce grand spectacle, pour connaître ce qu'il est, celui qui l'a fait, pourquoi il l'a fait, et comment il le gouverne, car il n'est pas possible qu'il n'ait été fait, et qu'il ne soit gouverné par quelqu'un. Une ville, une maison, n'existent point sans un ouvrier, et ne durent point si quelqu'un ne les gouverne ; et une machine si vaste et si admirable existerait et durerait par un pur hasard ! Cela est impossible. Il y a donc quelqu'un qui l'a faite et qui la gouverne. Qui est-il donc, et comment la gouverne-t-il ? Et nous qui sommes

aussi son ouvrage, qui sommes-nous? Et pourquoi sommes-nous? Il y en a très peu qui fassent ces réflexions et qui, après avoir admiré l'ouvrage et béni l'ouvrier, se retirent contents. S'il y en a quelques-uns qui le fassent, ils sont la risée des autres, comme à la foire les marchands se moquent des simples curieux, qu'ils appellent des badauds. Et si les bœufs et les cochons pouvaient parler, ils se moqueraient de même de ceux qui penseraient à toute autre chose qu'à la pâture.

305. — Tu passes par cette ville, et pendant que l'on fait marché d'un vaisseau, tu dis: *Allons voir un moment Epictète, nous entendrons ce qu'il dit.* Tu viens, tu me vois, et voilà tout. Qu'est-ce donc que converser avec un homme? N'est-ce pas lui demander quelles sont ses opinions et lui expliquer les siennes? J'ai une fausse opinion, arrache-la-moi. Tu es dans un faux préjugé, souffre que je le guérisse. Voilà ce que c'est que causer avec un philosophe. Au lieu de cela, tu me rends une visite, et, mal payé de ta peine, tu t'en retournes en disant : *Epictète n'est pas grand'chose. Qu'il parle grossièrement! Il ne sait pas seulement sa langue!* Est-ce là de quoi il s'agit? Voilà comme sont faits les hommes : ils cherchent de beaux parleurs, et ils sont tous les jours ensemble comme des statues, sans se connaître, sans s'examiner les uns les autres et sans se rendre meilleurs. *L'amusement ou la curiosité font tous nos empressements et tous nos commerces.*

306. — Le sage sauve sa vie en la perdant.

307. — *Si Socrate*, dis-tu, *se fût sauvé, il au-*

rait encore été utile aux hommes. Eh! mon ami, ce que Socrate dit et fit en refusant de se sauver et en mourant pour la justice nous est bien plus utile que tout ce qu'il aurait dit et fait après s'être sauvé.

308. — Tu as avalé quelques préceptes de philosophie, et tu vas ensuite les enseigner. Que fais-tu là, que vomir ce que tu n'as pas digéré, comme un méchant estomac vomit les viandes qu'il a prises? Digère, mon ami, et tu enseigneras quand, par le changement de ton esprit, tu me feras voir la nourriture que tu lui as donnée. *Mais un tel a ouvert une école, je veux en ouvrir une aussi.* Vil esclave! Est-ce par caprice ou par hasard qu'on ouvre une école? Il faut avoir un âge mûr; avoir mené une certaine vie et y être appelé des dieux. Sans cela, tu es un imposteur et un impie. Tu ouvres une boutique de médecin et tu as des onguents, mais tu ne sais pas les appliquer, et tu en ignores l'usage.

309. — « *Il n'y a naturellement aucune société entre les hommes; les dieux ne se mêlent point des choses humaines, et il n'y a d'autre bien que la volupté.* » Voilà ce qu'Épicure nous enseigne. Eh, malheureux! était-ce la peine de veiller tant de nuits pour écrire ces beaux livres? Ne valait-il pas mieux te tenir chaudement dans ton lit, et mener la vie d'un ver, puisque c'est la seule dont tu t'es jugé digne? Selon toi, la piété et la sainteté ne sont que des inventions d'hommes arrogants et de sophistes; la justice n'est que faiblesse, et la pudeur que folie; il n'y a plus ni père, ni fils, ni frère, ni citoyen. O l'impudence! ô l'imposture! Oreste agité par

les noires furies, n'est pas plus furieux que toi.

310. — Comme il n'est pas au pouvoir de l'homme de donner son consentement à ce qui lui paraît faux, et de le refuser à ce qui lui paraît vrai, il n'est pas non plus en son pouvoir de rejeter ce qui lui paraît bon. L'épicurien qui dit que *le vol n'est pas un mal, mais que c'est un mal d'être surpris*, volera certainement s'il peut le faire sans qu'on le voie.

311. — Tu vas à l'amphithéâtre et d'abord tu prends parti et tu veux qu'un tel acteur, qu'un tel athlète soit couronné. Les autres veulent que ce soit un autre qui remporte la victoire. Tu es fâché de cette contradiction, car tu es préteur et tu prétends que tout cède. Mais les autres n'ont-ils pas aussi leur opinion? N'ont-ils pas leur volonté? Et n'ont-ils pas le même droit de s'offenser de ce que tu t'opposes à ce qui leur paraît juste? Si tu veux être tranquille et ne trouver jamais d'opposition, ne désire la couronne qu'à celui qui sera couronné. Ou si tu veux être le maître de la donner à qui bon te semble, fais jouer des jeux chez toi, en ton petit particulier, et alors, de ta propre autorité, tu publieras : *Un tel a vaincu aux jeux néméaques, pythiques, isthmiques, olympiques*. Mais, en public, ne t'arroge point ce qui ne t'appartient pas, et laisse la liberté des suffrages.

312. — Le malheur des hommes vient toujours de ce qu'ils placent mal leur précaution et leur confiance; ils sont tous comme les cerfs qui, pour éviter l'oiseau qui menace de fondre sur eux, et cherchant à se mettre à

couvert, tombent dans les filets où ils périssent.

313. — Tu dis que la confiance et la précaution sont incompatibles; c'est une erreur, et tu peux les allier. Fais seulement tomber la précaution sur les choses qui dépendent de toi, et la confiance sur celles qui n'en dépendent point. Ainsi, tu seras confiant et précautionné; car, en évitant, par la prudence, les véritables maux, tu soutiendras avec courage les faux maux dont on te menace.

314. — Tout homme qui a quelque avantage sur les autres, ou qui croit l'avoir, il est impossible, s'il n'est bien instruit, qu'il n'en soit enflé d'orgueil, et qu'il n'en abuse.

315. — Félicion était un sot à qui personne ne daignait parler. Le prince lui donna le soin de sa chaise d'affaires: voilà Félicion homme important et homme d'esprit. Chacun dit : *Félicion a parlé aujourd'hui comme un ange.* Eh ! mon ami, attendons un peu ; que le prince lui ôte seulement sa chaise d'affaires, et il redeviendra promptement sot.

316. — Encore un autre trait semblable qui te donnera une idée juste du courtisan. Epaphrodite, capitaine des gardes de Néron, avait un esclave, qui était cordonnier de son métier, mais si sot et si mal habile, que, ne pouvant en faire aucun usage, il le vendit. Un domestique de Néron l'achète, et par hasard cet esclave devient le cordonnier du prince, et enfin son favori. Dès le lendemain, Epaphrodite est le premier à lui faire la cour. Nous ne voyons plus Epaphrodite ; il est enfermé des journées entières pour délibérer sur des affaires im-

portantes, avec cet homme qu'il avait vendu comme inutile à tout.

317. — Je ne condamne pas l'éloquence, ni les talents de bien écrire et de bien parler, mais je condamne qu'on en fasse son principal ; il y a quelque autre chose de plus important et de plus considérable.

318. — Les respects qu'on rend à ceux qui peuvent nuire sont comme l'autel élevé à la fièvre au milieu de Rome ; on l'adore parce qu'on la craint.

319. — Un homme me vint consulter sur le dessein qu'il avait d'entrer dans la confrérie des prêtres d'Auguste à Nicopolis. Eh ! mon ami, lui dis-je, à quoi bon. Voilà une dépense bien inutile. *Oh! mais mon nom demeurera à toujours, car il sera écrit sur les registres.* Ecris-le sur une pierre ; il durera encore plus longtemps : d'ailleurs qui te connaîtra hors des murs de Nicopolis ? *Mais je porterai une couronne d'or.* Si c'est là ton ambition, couronne pour couronne, prends-en une de roses ; elle te pèsera moins et te siéra mieux.

320. — *La philosophie,* dit-on, *est un chemin long et pénible.* Tu te trompes, mon ami, il n'est point si long ; car, que te peut apprendre la philosophie ? A suivre les dieux, à régler tes désirs et à faire un bon usage de tes opinions. Dis-moi ce que c'est que les dieux, les désirs, les opinions, voilà ce qui est long : mais les philosophes qui te prêchent la volupté sont-ils courts ? Que te dit Epicure : *Que le bien de l'homme consiste dans son corps.* Dis-moi donc ce que c'est que l'âme, que le

corps, ce qui fait notre essence, et tu verras que cela n'est pas moins long.

321. — Mon ami, pourquoi marches-tu redressé comme si tu avais avalé une aune ? — *Je voudrais être admiré de tous les passants, et entendre dire à droite et à gauche : Voilà un grand philosophe.* Qui sont donc ces gens dont tu veux attirer l'admiration ? Ne sont-ce pas ces mêmes gens dont tu dis qu'ils sont fous ? Tu veux donc être admiré des fous ? Ah ! le grand fou !

322. — *Je veux être assis à l'amphithéâtre, au banc des sénateurs.* Mon Dieu, tu vas te faire bien de la peine, et être bien pressé.— *Mais je ne saurais voir commodément les jeux sans cela.* Ne les vois point; quelle nécessité que tu voies les jeux ? et si c'est l'envie d'être assis à ce banc qui t'y fait aller, attends qu'on sorte. Quand le spectacle sera fini, tu iras t'asseoir à ce banc si désiré, et tu seras fort à ton aise.

323. — Les hommes excusent plaisamment les fautes qu'ils ont faites, comme cela m'est arrivé à moi-même. Rufus m'ayant repris un jour de quelque chose. *Eh bien*, lui répondis-je, *ai-je brûlé le Capitole ?* Vil esclave ! me dit-il, c'est avoir brûlé le Capitole que d'avoir fait toute la faute qui pouvait se faire dans cette occasion.

324. — Il n'y a que deux choses à ôter aux hommes, la présomption et la défiance.

325. — Un homme de grande considération, aujourd'hui préfet de l'annone, revenant d'exil, et s'en retournant à Rome, me vint voir. Il me fit une peinture affreuse de la vie de la cour; il m'assura qu'il en était dégoûté,

qu'il ne s'y rengagerait pour rien du monde, et que le peu de temps qui lui restait à vivre, il voulait le vivre en repos, loin du tumulte et de l'embarras des affaires. Je lui soutins qu'il n'en ferait rien, qu'il n'aurait pas plutôt mis le pied dans Rome, qu'il oublierait toutes ces belles résolutions, et que, s'il trouvait à se rapprocher du prince, il en profiterait aussitôt; et lui, en me quittant, me dit : *Epictète, si vous entendez dire que j'aie mis le pied à la cour, dites que je suis le plus grand coquin du monde.* Qu'arriva-t-il ? A quelque distance de Rome, il reçut des lettres de César. Il ne se souvint plus de ses promesses ; le voilà à la cour plus avant que jamais, et voilà ma prédiction accomplie. *Que vouliez-vous donc qu'il fît, me dit quelqu'autre, vouliez-vous qu'il passât le reste de ses jours dans l'oisiveté et dans la paresse?* Eh! mon ami, penses-tu qu'un philosophe, qu'un homme qui veut avoir soin de lui-même, soit plus paresseux qu'un courtisan? Il a des occupations plus importantes et plus sérieuses.

326. — Si tu dis qu'on est heureux d'être à Rome, d'être à Athènes, tu es perdu; car ou tu te trouveras malheureux de n'y pouvoir retourner, ou si tu y retournes, tu seras transporté d'une joie qui te sera funeste. Défais-toi donc de ces exclamations : *Que Rome est une belle ville! qu'Athènes est une belle ville!* Oui, mais la félicité est encore plus belle. Il y a tant d'embarras a Rome, il faut y faire la cour à tant de gens? Ne devrais-tu pas être ravi de pouvoir changer pour la félicité tant d'embarras et tant de peines?

327. — Rien de grand ne se fait tout d'un

coup, pas même un raisin, ni une figue. Si tu me dis : *Je veux tout à l'heure une figue*, je te dirai : Mon ami, il faut du temps; attends qu'elle naisse, elle croîtra ensuite et elle mûrira. Et tu veux que les esprits portent tout d'un coup leur fruit dans la parfaite maturité Cela est-il juste?

328. — Si tu veux avancer dans l'étude de la sagesse, laisse là tous ces raisonnements : *Si je néglige mes affaires, je serai bientôt ruiné et je n'aurai pas de quoi vivre; si je ne châtie mon valet, il deviendra méchant*: car il vaut mieux mourir de faim après avoir banni les soucis et les craintes que de vivre dans l'abondance avec inquiétude et avec chagrin ; il vaut mieux que ton valet soit méchant que si tu te rendais misérable. Commence donc par les petites choses : on a versé ton huile, on t'a dérobé ton vin; dis sur tout cela : c'est à ce prix qu'on vend la tranquillité, c'est à ce prix qu'on vend la liberté ; on n'a rien pour rien. Quand tu appelleras ton valet, pense qu'il peut ne pas t'entendre et que, t'ayant entendu, il peut ne rien faire de ce que tu lui as commandé. Mais, diras-tu, mon valet se trouvera fort mal de ma patience et deviendra incorrigible : oui, mais tu t'en trouveras fort bien, puisque, par son moyen, tu apprendras à te mettre hors d'inquiétude et de trouble.

329. — Nous pouvons apprendre l'intention de la nature par les choses sur lesquelles nous ne sommes pas en différend entre nous; par exemple, lorsque le valet de ton voisin a cassé une coupe, ou quelque autre chose, tu ne

manques pas de dire d'abord, pour le consoler, que c'est un accident très ordinaire. Sache donc que, quand on cassera une coupe à toi, il faut que tu sois aussi tranquille que tu étais quand celle de ton voisin a été cassée. Transporte cette maxime aux choses plus importantes. Quand le fils ou la femme d'un autre meurt, il n'y a pas un homme qui ne dise que cela est attaché à l'humanité. Mais quand le fils ou la femme de ce même homme viennent à mourir, d'abord on n'entend que pleurs, que cris, que gémissements. *Que je suis malheureux! je suis perdu.* Il fallait se souvenir de l'état où l'on avait été quand on avait appris les mêmes accidents arrivés aux autres.

330. — Tu voudrais bien être couronné aux jeux olympiques; et moi aussi, en vérité, car cela est très glorieux ; mais examine bien auparavant ce qui précède et ce qui suit une pareille entreprise. Tu peux l'entreprendre après cet examen. Il faut observer exactement une certaine règle ; ne manger plus qu'on ne peut ; s'abstenir de tout ce qui flatte le goût ; faire ses exercices, malgré qu'on en ait, aux heures marquées, pendant le froid, pendant le chaud ; ne boire jamais frais, ni même de vin, que petitement et par mesure; en un mot, il faut se livrer sans réserve au maître d'exercices, comme à un médecin; et après cela, aller combattre aux jeux, là, être peut-être blessé, te démettre le pied, avaler bien de la poudre; être fouetté quelquefois; et après tout cela encore, être peut-être vaincu. Après avoir envisagé tout cela, va, si tu veux, va être athlète. Si tu n'as pas cette précaution, tu ne

feras que niaiser, et que badiner comme les enfants, qui tantôt contrefont des lutteurs et tantôt des gladiateurs, et qui dans le moment jouent de la trompette, et un instant après représentent des tragédies. Il en sera de même de toi ; tu seras tantôt athléte, tantôt gladiateur, tantôt rhéteur ; après tout cela, philosophe, et dans le fond de l'âme tu ne seras rien ; mais, comme un singe, tu contreferas tout ce que tu verras faire, et tous les objets te plairont tour à tour ; car tu n'as point examiné ce que tu voulais faire ; mais tu t'y es porté témérairement, sans aucune circonspection, guidé par ta seule cupidité et par ton caprice. C'est ainsi que beaucoup de gens voyant un philosophe, ou entendant dire à quelqu'un, *qu'Euphrate parle bien ! qui est-ce qui peut parler comme lui ?* veulent aussitôt être philosophes.

331. — *La santé est un bien, la maladie est un mal.* Faux langage. User bien de la santé est un bien ; en user mal est un mal. User bien de la maladie, c'est un bien ; en user mal, c'est un mal. On tire le bien de tout, et de la mort même. Ménécée, fils de Créon, n'en tira-t-il pas un grand bien quand il se sacrifia pour sa patrie ? Il témoigna sa piété, sa magnanimité, sa fidélité, son courage. Et s'il avait été attaché à la vie, il aurait perdu tout cela, et il aurait marqué les vices contraires : ingratitude, impiété, pusillanimité, infidélité, bassesse de courage. Défaites-vous donc de vos dieux de boue, et, pour être libres, ouvrez les yeux à la vérité.

332.—Je ne vous demande point de lettres de

recommandation; gardez-les pour celui qui est lâche et timide; et en voici le modèle : *Je vous recommande ce cadavre, cette outre de sang qui n'est pas encore figé.* Voilà comme il faut recommander un homme qui n'a pas l'esprit de sentir qu'il ne dépend pas d'un autre de le rendre malheureux.

333. — Diogène répondit un jour à un homme qui lui demandait des lettres de recommandation : « Mon ami, celui à qui tu veux que j'écrive en ta faveur verra d'abord sans moi que tu es un homme, et, s'il est bon connaisseur, il verra encore si tu es bon ou méchant; au lieu que s'il n'est pas bon connaisseur, je lui écrirais cent lettres qu'il ne t'en connaîtrait pas mieux. Tu n'as qu'à être comme une pièce d'or qui se recommande elle-même à quiconque sait distinguer le bon or d'avec le faux. »

334. — Il est impossible que je ne commette pas des fautes; mais il est très possible que j'aie une attention continuelle pour m'empêcher d'en commettre. Et c'est toujours beaucoup que cette attention non interrompue en diminue le nombre et nous en épargne quelques-unes.

335. — Quand tu dis que tu te corrigeras demain, sache que c'est dire qu'aujourd'hui tu veux être impudent, débauché, lâche, emporté, envieux, injuste, intéressé, perfide. Vois combien de maux tu te permets. *Mais demain je serai un autre homme.* Pourquoi pas plutôt aujourd'hui ? Commence aujourd'hui à te préparer pour demain, autrement tu remettras encore.

336. — Tu cesses pour un moment d'avoir de l'attention sur toi-même, et tu te flattes que tu la reprendras quand il te plaira. Tu te trompes. Une légère faute négligée aujourd'hui te précipitera demain dans une plus grande, et cette négligence répétée formera une habitude que tu ne pourras plus corriger.

337. — Tout ce qu'on peut remettre utilement peut être abandonné plus utilement encore.

338. — L'attention est nécessaire à tout, jusque dans les plaisirs mêmes. As-tu vu quelque chose dans la vie où la négligence fasse qu'on s'en acquitte mieux ?

339. — Ceux qui soutiennent qu'il n'y a pas de vérité connue démentent ce principe par une prétendue vérité. Que ce qu'ils disent soit vrai ou faux, il est une vérité connue.

340. — Il faut qu'un prince ait un mérite bien extraordinaire quand on ne s'attache à lui que pour l'amour de lui.

341. — *Je suis boiteux ; pourquoi faut-il que je sois boiteux?* Vil esclave? Faut-il accuser la Providence pour un méchant pied? Lequel est le plus raisonnable : ou que la Providence soit soumise à ton pied, ou que ton pied soit soumis à la Providence?

342. — *Pourquoi suis-je né d'un tel père et d'une telle mère?* Eh! mon ami, avant ta naissance, dépendait-il de toi de dire : Je veux qu'un tel se marie à une telle, et je veux naître d'eux? Si ta naissance est malheureuse, ne dépend-il pas de toi de la corriger par la vertu?

343. — La grandeur de l'esprit ne se mesure pas par l'étendue ; elle se mesure par la certitude et par la vérité des opinions.

344. — Je te demande quel progrès tu as fait dans la vertu, et tu me montres un livre de Chrysippe, que tu te vantes d'entendre. C'est comme si un athlète, dont je voudrais connaître la force, au lieu de me montrer ses bras nerveux et ses larges épaules, me faisait voir seulement ses gantelets. Eh! vil esclave! comme je voudrais voir ce que l'athète a fait avec ses gantelets, je voudrais voir ce que tu as fait avec ce livre de Chrysippe. As-tu pratiqué ses préceptes? As-tu bien placé tes craintes et tes désirs? Le progrès paraît par l'œuvre même. As-tu l'âme élevée, libre, fidèle, pleine de pudeur? Est-elle en état que rien ne puisse ni l'empêcher, ni la troubler? As-tu chassé de toute ta vie les gémissements, les plaintes et ces exclamations importunes! *Ah! malheureux que je suis?* As-tu médité ce que c'est que la prison, l'exil, la ciguë? Et peux-tu dire en toute occasion : *Passons courageusement par là, puisque c'est par là que la divinité nous appelle*?

345. — Comme cette proposition, *il est jour ; il est nuit,* est très raisonnable quand elle est séparée, qu'on en fait deux parties; et très déraisonnable quand elle est complexe, que des deux parties on n'en fait qu'une ; ainsi dans les festins, Il n'y a rien de plus déraisonnable que de vouloir tout pour soi, sans aucun égard pour les autres. Quand tu seras donc prié à un repas, souviens-toi de ne penser pas tant à la qualité des mets qu'on servira, et

qui exciteront ton appétit, qu'à la qualité de celui qui t'a prié, et à conserver les égards et le respect qui lui sont dus.

346. — Un homme t'a confié son secret, et tu crois qu'il est de l'honnêteté, de la justice et de la politesse de lui confier aussi le tien. Tu es un étourdi, un sot. Souviens-toi de ce que tu as vu pratiquer si souvent. Un soldat, en habit bourgeois, va s'asseoir près d'un citoyen, et après quelques propos, il se met à dire du mal de César. Le citoyen, gagné par cette franchise, et croyant avoir le secret du soldat pour gage de sa fidélité, lui ouvre son cœur, et se plaint du prince, et le soldat, se montrant ce qu'il est, le traîne en prison. Voilà ce qui arrive tous les jours. Celui qui t'a confié son secret n'a souvent que le masque et l'habit d'un honnête homme. D'ailleurs ce n'est point confiance, c'est intempérance de langue ; ce qu'il te dit à l'oreille, il le dit à tous les passants. C'est un tonneau percé, il ne tiendra pas plus ton secret qu'il n'a tenu le sien propre.

347. — Montre-moi que tu as de la pudeur, de la fidélité, de la constance, et que tu n'es pas un tonneau percé ; je n'attendrai pas que tu me confies ton secret, je serai le premier à te prier d'entendre le mien. Car, qui est-ce qui n'est pas ravi de trouver un vaisseau si net, si propre, si sûr ? Et qui est-ce qui refuse un dépositaire, qui est en même temps un conseiller qui nous veut du bien, et qui est fidèle ? Qui est-ce qui ne recherche pas, et ne reçoit pas avec un très grand plaisir, un confident charitable, qui prend part à toutes nos

faiblesses, et qui nous aide à porter notre fardeau?

348. — Tu vois un homme curieux et empressé après des choses étrangères qui ne sont point en notre pouvoir? sois bien sûr qu'il est causeur, et qu'il ne taira jamais ton secret. Il ne faudra point approcher de lui la poix ardente, ni la roue pour le faire parler. Un clin d'œil d'une fille, la moindre caresse d'un courtisan, l'espérance d'une dignité, d'une charge, l'envie d'avoir un legs dans un testament et mille autres choses semblables lui arracheront ton secret, et sans beaucoup de peine.

349. — Quand tu es seul, tu dis que tu es dans un désert; quand tu es dans le grand monde, tu dis que tu es au milieu des brigands, des voleurs, des fourbes. Tu te plains de tes parents, de ta femme, de tes enfants, de tes amis et de tes voisins : eh! si tu étais raisonnable, quand tu es seul, tu dirais que tu es en repos, en liberté, que tu jouis de toi-même; et que tu es semblable à la divinité : et quand tu es dans le monde, au lieu de te chagriner et d'appeler cela embarras, tumulte, tu l'appellerais une fête, ou des jeux publics, et tu serais touiours content.

350. — Veux-tu être comme les mauvais comédiens, qui ne peuvent chanter qu'avec les autres!

351. — Le prince a donné la paix à la terre; plus de guerres, plus de combats, plus de brigandages, plus de pirateries. A toute heure, en tout temps, on peut aller librement partout seul, sans rien craindre. Mais le prince peut-il nous donner la paix avec les maladies,

avec les naufrages, avec les incendies, avec les tremblements de terre, avec les foudres? Peut-il nous la donner; ce sont les dieux seuls qui la donnent; et le héraut qui la publie, c'est la raison. Celui qui a cette paix peut être seul toute sa vie.

352. — Que font les enfants quand ils sont seuls? Ils s'amusent, ils amassent des cailloux et du sable dont ils font des petits châteaux qu'ils détruisent ensuite. Ainsi ils ne manquent jamais d'amusement. Ce qu'ils font par folie et par enfance, ne saurais-tu le faire par sagesse et par raison? Nous avons partout des cailloux et du sable. D'ailleurs nous avons tant à bâtir en nous, tant à détruire! Ne nous plaignons point d'être seuls!

353. — Tu te plains de la solitude; qu'appelles-tu être seul? Est-ce être hors du commerce des hommes, ou être dénué de tout secours? Eh! pense que très souvent on n'est pas moins seul au milieu de Rome, au milieu de ses parents, de ses amis, de ses voisins, et d'une foule d'esclaves. Ce n'est pas la vue d'un homme qui rompt la solitude, c'est la vue d'un homme vertueux, fidèle, secourable. Mais tu es seul? Dieu est content de soi-même et il trouve tout en soi. Tâche de lui ressembler; cela est en ton pouvoir. Entretiens-toi avec toi-même : tu as tant de choses à te dire et à te demander! Qu'as-tu besoin des autres? Tu es dénué de tout secours; tu n'as ni père, ni frère, ni enfants, ni amis, tu les as tous perdus? Mais n'as-tu pas un père immortel, qui ne manquera pas d'avoir soin de toi, et de te donner tous les secours nécessaires?

354. — Quand tu vois quelqu'un dans le deuil et fondant en larmes pour la mort ou pour le départ de son fils ou pour la perte de quelque bien, prends garde que ton imagination ne te séduise, en te persuadant que cet homme est dans de véritables maux à cause de ces choses extérieures et fais en toi-même cette distinction que ce qui l'afflige ce n'est point l'accident qui lui est arrivé, car un autre n'en est point ému, mais l'opinion qu'il en a. S'il est pourtant nécessaire ne refuse point de pleurer avec lui et de compâtir à sa douleur par tes discours ; mais prends garde que ta compassion ne passe au dedans et que tu ne sois affligé véritablement.

355. — Tu viens de recevoir des nouvelles de Rome et te voilà dans la tristesse et dans le deuil. Est-il possible que ce qui se passe à deux cents lieues de toi te rende malheureux ? Eh ! dis-moi, je te prie, quel mal peut-il t'arriver où tu n'es point ?

356. — Quand on t'apporte quelque nouvelle fâcheuse, souviens-toi qu'elle ne te regarde point, puisqu'elle ne regarde aucune des choses qui sont en ton pouvoir. *Mais on me fait une affaire capitale, on m'accuse d'impiété.* Eh bien ! n'en accusa-t-on pas Socrate ? Mais on pourra me condamner. Socrate ne fût-il pas condamné de même ? Mets-toi bien dans la tête que la peine n'est jamais qu'où est la faute. Il est impossible que ces deux choses soient séparées. Ne te regarde donc point comme malheureux. Qui fut le plus malheureux, à ton avis, de Socrate ou de ceux qui le condamnèrent ? Le danger n'est donc point

pour toi : il est tout entier pour les juges ; car tu ne peux jamais mourir coupable, et ils peuvent faire mourir un innocent.

357. — Tu es fâché de quitter un si beau lieu ; tu gémis, tu pleures. Tu es donc plus malheureux que les corbeaux et que les corneilles ; car ils changent de climat et passent les mers sans gémir et sans regretter ce qu'ils ont quitté. *Mais ce sont des animaux sans raison.* Les dieux ne t'ont-ils donné la raison que pour te rendre misérable ? As-tu prétendu que les hommes seraient comme des arbres plantés sur leurs racines, et qu'ils ne changeraient jamais de lieu ? *Mais je quitte mes amis !* Eh ! tout le monde est plein d'amis, et qui te protègent. Et il est plein d'hommes que la nature t'a unis. Ulysse, qui a tant voyagé, n'a-t-il point trouvé d'amis ? Hercule, qui a tant couru le monde, n'en a-t-il point trouvé ?

358. — Tu n'as rien que tu n'aies reçu. Celui qui t'a tout donné t'ôte quelque chose. Tu es non-seulement fou, mais ingrat et injuste de lui résister.

359. — Tu veux vieillir, et tu ne veux voir mourir aucun de ceux que tu aimes. C'est-à-dire que tu veux que tous tes amis soient immortels, et que pour toi seul les dieux changent leurs lois et l'ordre du monde. Cela est-il juste, et as-tu raison ?

360. — Ton ami, ton fils est parti, il t'a quitté, et tu pleures. Ne savais-tu pas que l'homme est un voyageur ? Tu portes la peine de ta folie. As-tu espéré que tu aurais toujours avec toi les objets de tes plaisirs, et que tu jouirais toujours des lieux et des commerces qui te

sont agréables? Qui est-ce qui te l'avait promis?

361. — Que ces sortes de pensées et de raisonnements ne te troublent point : *Je serai méprisé ; je ne serai rien dans le monde :* car si le mépris est un mal, tu ne peux être dans le mal par le moyen d'un autre, non plus que dans le vice. Dépend-il de toi d'avoir les premières charges? Dépend-il de toi d'être appelé à un festin? Nullement. Comment se peut-il donc que ce soit encore là un mépris et un déshonneur pour toi? comment se peut-il donc que tu ne sois rien dans le monde, toi qui ne dois être quelque chose que dans ce qui dépend de toi, et en quoi tu peux te rendre très considérable? *Mais tes amis seront sans aucun secours de ta part?* Qu'est-ce à dire sans aucun secours? Tu ne leur donneras point d'argent? tu ne les feras pas citoyens romains? Qui t'a donc dit que ces choses sont du nombre de celles qui sont en notre pouvoir, et qu'elles n'appartiennent pas à d'autres qu'à nous? Et qui est-ce qui peut donner aux autres ce qu'il n'a pas lui-même? *Amasse du bien,* dit-on, *afin que nous en ayons aussi.* Si je puis en avoir en conservant la pudeur, la modestie, la fidélité, la magnanimité, montrez-moi le chemin qu'il faut prendre pour devenir riche, et je le serai, mais si vous voulez que je perde mes véritables biens, afin que vous en acquériez de faux, voyez vous-mêmes combien vous tenez la balance inégale et à quel point vous êtes ingrats et inconsidérés. Qu'aimez-vous mieux ou de l'argent ou un ami sage et fidèle? Ah! aidez-moi plutôt à acquérir ces vertus et n'exigez

point que je fasse des choses qui me les feraient perdre. *Mais, diras-tu encore, ma patrie ne recevra de moi aucun service.* Quels services? Elle n'aura pas, par ton moyen des portiques? Elle n'aura pas des bains, et qu'est-ce que cela? elle n'aura pas non plus des souliers par le moyen d'un forgeron, ni des armes par le moyen d'un cordonnier. Or, il suffit que chacun remplisse son état et fasse son ouvrage. Mais si tu donnais à ta patrie un autre citoyen sage, modeste et fidèle, ne lui rendrais-tu aucun service? Certainement tu lui en rendrais un, et un fort grand; tu ne lui serais donc pas inutile. — *Quel rang aurai je donc dans la ville?* Celui que tu pourras y avoir en te conservant fidele et modeste. Que si, voulant la servir, tu perds ces vertus, quels services tirera-t-elle désormais de toi, quand tu seras devenu impudent et perfide?

362. — Veux-tu embellir ta ville d'une offrande très rare et d'un très grand prix? donne-toi à elle après t'être rendu un modèle parfait de douceur, de libéralité et de justice.

DE LA MORT.

363. — Tu crains de nommer la mort comme une chose de mauvais augure. Il n'y a point de mauvais augure dans tout ce qui ne fait que marquer une action de la nature. Mais la paresse, la timidité, la lâcheté, l'impudence et tous les autres vices, voilà ce qui est de mauvais augure. Et encore, pourvu qu'on évite la chose, on ne doit pas craindre de prononcer le mot.

364. — Dans quelle occupation veux-tu que la mort te surprenne? Pour moi, je voudrais qu'elle me surprît dans une action digne de l'homme, grande, généreuse et utile au public. Ou plutôt je voudrais qu'elle me trouvât occupé à me corriger moi-même, et attentif à tous mes devoirs, afin que, dans ce moment, je fusse en état de lever au ciel mes mains pures, et de dire aux dieux : « Toutes les facultés que j'ai reçues de vous pour connaître votre providence et pour lui être entièrement soumis, je ne les ai jamais négligées; autant que je l'ai pu, j'ai tâché de ne vous pas déshonorer. Voilà l'usage que j'ai fait de mes sens, de mes opinions. Je ne me suis jamais plaint de vous; je n'ai jamais été fâché de quoi que ce soit que vous m'ayez envoyé; je n'aurais pas voulu le changer. Je n'ai violé aucune des liaisons que vous m'avez données. Je vous rends grâces de ce que vous m'avez créé. J'ai

usé de vos biens pendant que vous l'avez permis : vous voulez les retirer, je vous les rends, ils sont à vous, disposez-en comme il vous plaira. Je me remets moi-même entre vos mains. »

365. — Pourquoi naissent les épis? N'est-ce pas pour mûrir et pour être moissonnés ensuite quand ils sont mûrs? car on ne les laisse pas là sur leurs tuyaux comme s'ils étaient consacrés. Que s'ils avaient du sentiment, penses-tu qu'ils fissent des vœux pour n'être jamais coupés? Non, sans doute; ils regarderaient comme une malédiction de n'être point moissonnés. Il en est de même des hommes; ce serait une malédiction pour eux de ne pas mourir. Ne pas mourir, pour l'homme, c'est pour l'épi n'être jamais mûr et n'être jamais moissonné.

366. — Que t'importe, quoi ce soit qui te tue, la fièvre, l'épée, la mer, la maladie ou un tyran. Tous les chemins qui mènent aux enfers sont égaux. Un des plus courts est celui par lequel un tyran t'y envoie. Tu n'as jamais vu un tyran tuer un homme six mois et la fièvre les tue des années entières.

367. — Quand l'heure sera venue, je mourrai; mais je mourrai comme doit mourir un homme qui ne fait que rendre ce qu'on lui a prêté.

368. — Comme dans un voyage de long cours, si ton vaisseau entre dans le port, tu sors pour aller faire de l'eau, et, chemin faisant, tu peux ramasser un coquillage, un champignon; mais tu dois toujours avoir ta pensée à ton vaisseau et tourner souvent la

tête, de peur que le patron ne t'appelle; et, s'il t'appelle, il faut jeter tout et courir, de peur que, si tu te fais attendre, on ne te jette dans le vaisseau, pieds et poings liés, comme une bête : il en est de même dans le voyage de cette vie; si au lieu d'un coquillage ou d'un champignon, on te donne une femme, un enfant, tu peux les prendre; mais si le patron t'appelle il faut courir au vaisseau et tout quitter, sans regarder derrière toi. Que si tu es vieux, ne t'éloigne pas trop du navire, de peur que, le patron venant à t'appeler, tu ne sois pas en état de le suivre.

369. — Il faut que la mort vienne à nous tôt ou tard. Dans quelle occupation nous surprendra-t-elle? Un laboureur sera occupé du soin de son labourage, un jardinier de celui de son jardin, un marchand de celui de son commerce, et toi, à quoi seras-tu occupé? Pour moi, je souhaite de tout mon cœur que, dans ce dernier moment, elle ne me trouve occupé qu'à régler ma volonté, afin que, sans trouble, sans empêchement et sans contrainte, je fasse en homme libre cette dernière action, et que je puisse dire aux dieux : « Ai-je violé vos commandements? Ai-je abusé des présents que vous m'avez faits? Ne vous ai-je pas soumis mes sens, mes vœux, mes opinions? Me suis-je jamais plaint de vous? Ai-je accusé votre Providence? J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu, et je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre, parce que vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été dans la bassesse, parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais désiré d'en sortir. M'avez-

— —

vous jamais vu triste de mon état? M'avez-vous surpris dans l'abattement et dans le murmure? Je suis encore tout prêt à subir tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi. Le moindre signal de votre part est pour moi un ordre inviolable. Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique? J'en sors, et je vous rends mille très humbles grâces de ce que vous avez daigné m'y admettre, pour me faire voir tous vos ouvrages, et pour étaler à mes yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez cet univers! »

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

MAXIMES D'ÉPICTÈTE

Paris. — Imprimerie Nouvelle (asociation ouvrière), 11, rue Cadet.
A. Mangeot, directeur.


LE